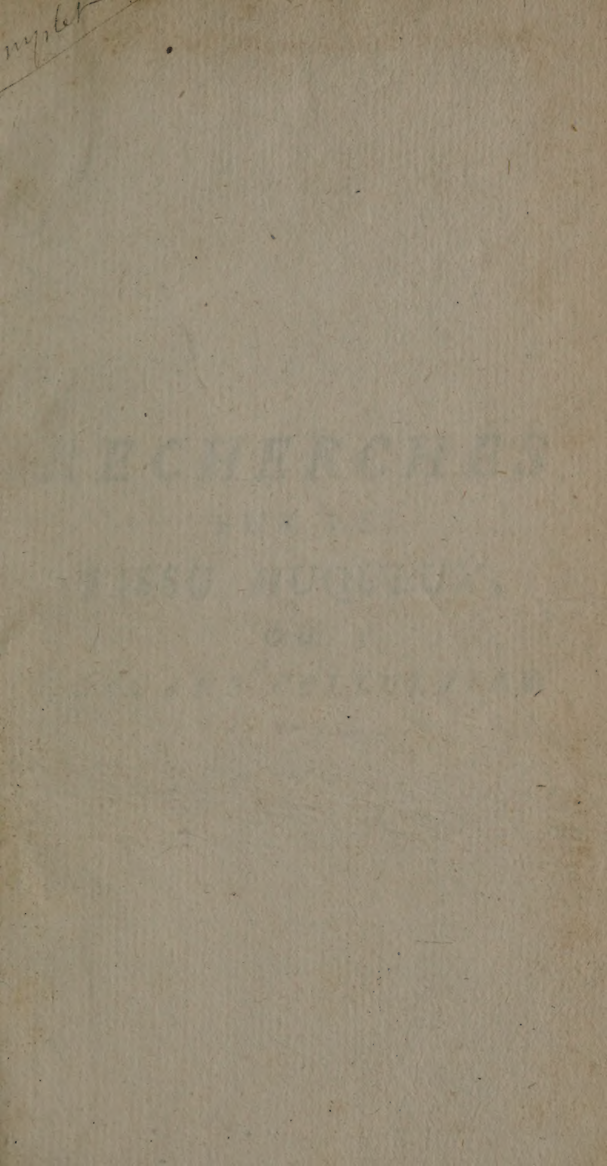








RECHERCHES

SUR LE

TISSU MUQUEUX;

OU

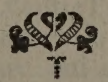
L'ORGANE CELLULAIRE.

RECHERCHES
SUR LE
TISSU MUQUEUX;
OU
L'ORGANE CELLULAIRE,
ET SUR QUELQUES
MALADIES DE LA POITRINE.

Par M. THEOPHILE DE BORDEU;
Docteur en Médecine des Facultés de Paris & de Montpellier.

On y a joint une Dissertation du même Auteur, sur l'usage des Eaux de Baréges, dans les Ecrouelles.

Suum cuique judicium, & omnes, pro suo quisque arbitratu, aliter atque aliter eâdem de re sentiunt.
BALLONIUS.



A PARIS,
CHEZ PIERRE FRANÇ. DIDOT LE JEUNE;
Quai des Augustins, à Saint Augustin.

M. DCC. LXVII.
AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

CETTE Dissertation est annoncée dans les *Recherches sur la position des glandes & sur leur action*, Ouvrage qui n'a été imprimé qu'en 1751, mais qui avoit été entre les mains de quelques Médecins de Paris, nommément celles de M. *Bruhier*, Censeur Royal, dès l'année 1749 : c'est ce qui paroît par la date de sa premiere approbation, écrite de sa main sur le manuscrit conservé par l'Auteur.

Il fit cette Dissertation sur le Tissu Muqueux ou Cellulaire ; il forma son opinion sur cette matiere, à Montpellier où il travailloit à l'Anatomie, & où il la démontroit publiquement en 1743 & 1745. Ces démonstrations & ces études anatomiques se faisoient de concert avec M. *de Lamure*, illustre Professeur de cette Faculté, & suivant le vœu spécial de toute l'Université, qui avoit chargé l'Auteur de faire des leçons publiques.

Plusieurs Médecins partageoient ces travaux avec l'Auteur ; il les regardoit comme ses Maîtres & ses amis : ils ont conservé les mêmes titres, depuis qu'ils sont répandus dans les Provinces, où ils

pratiquent la Médecine avec ſuccès. Tels ſont Meſſieurs *Venel*, Profeſſeur à Montpellier, d'*Aumont*, Profeſſeur à Valence, *Goirand*, Profeſſeur à Aix, *Parade*, Médecin à Périgueux, *Delaurés*, Médecin à Lauzun, *Raudot*, Médecin à Avalon, *Ligier*, Médecin à Clermont, *Piſis*, Médecin à Bryoude, *Hermant*, Médecin à Nanci, *Dulac*, Médecin à St. Etienne en Forez, *Pouget*, Médecin à Bazas, *Cordon*, Médecin à Paluau, *Barbuot*, Médecin à Semur, *Petit*, Médecin à Dijon, *Ciſſo*, Médecin à Lille, *Diſſe*, Médecin à Pau, de *Lilia* & *Raſt*, Médecins à Lion, *Sol*, Médecin à Toulouſe, *Joly*, Médecin à Genève, & pluſieurs autres. L'Auteur ſe fit un honneur de leur dédier les Thèſes qu'il ſoutint à la Faculté de Montpellier, & qu'il regardoit comme le fruit des converſations avec ſes amis, ou plutôt des leçons qu'il avoit reçu d'eux. Ils n'ont pas ſans doute oublié, combien de veilles employées, combien de dépenſes faites, combien d'expériences eſſayées & notées dans les Amphitéâtres, les Hôpitaux, les Boucheries! L'Auteur en rappellant ces traits, rend une ſorte d'hommage à des amis qui viennent d'être nommés, & dont la liſte ſeroit bien plus longue, s'il laiſſoit parler ſon cœur & la vivacité de

ſa reconnoiſſance & de ſon reſpect pour ſes anciens condiſciples de Montpellier, ſes vrais Maîtres, ceux auprès deſquels il eut le plus d'occaſions de profiter.

Il trouva de nouveaux Maîtres à Paris, Meſſieurs de *Senac* & *Lieutaud*, *Petit*, fameux Chirurgien (à la mémoire duquel l'Auteur doit auſſi une marque de ſouvenir); ſurtout deux Docteurs Régens de la Faculté de cette Ville, M. *Ferrein* & M. *Antoine Petit.* Mais qui auroit penſé que preſque ſeuls en état de répandre le goût de la bonne Anatomie, ces deux célebres Profeſſeurs ſe ſeroient trouvés dans le cas de ſe diſtraire de leurs ſavantes occupations Anatomiques? M. *Ferrein*, pour diſſiper une cabale oppoſée à ſes découvertes; M. *Petit*, pour combattre une foule de préjugés, enfans de l'ignorance.

Elle alloit marcher tête levée & bientôt de concert avec la perfidie, ſi la Faculté de Paris avoit pû méconnoître ſes devoirs & ſes intérêts, qu'on auroit voulu lui faire oublier; en eſſayant de la mettre de moitié dans des complots ſagement proſcrits par la Juſtice.

Tels ont été en effet le malheur & le bonheur de notre ſiecle. Les ſourdes menées de l'envie oſoient ſortir de leur obſ-

curité & vouloient prendre le ton : c'étoit le plus grand malheur qui put arriver à la Médecine. Les lumieres de la Faculté & l'autorité de la Justice y ont mis bon ordre : c'est un bonheur qui honore la Médecine & surtout la Faculté de Paris. L'envie n'osera plus se montrer, elle rampe dans la poussiere. L'ignorance est démasquée & vivement poursuivie à la satisfaction de tous les honnêtes gens. Le tems achevera de donner à la vérité un lustre qui fera connoître entiérement ceux qui l'auroient follement calomniée.

Il n'en est pas moins vrai que cette Dissertation auroit besoin, pour paroître au grand jour, d'être soumise aux lumieres des Maîtres de l'Art dont on vient de parler. L'Auteur n'a pû les consulter comme il l'auroit désiré; à peine en a-t-il parlé, en passant, à M. *Portal*, Docteur de la Faculté de Montpellier, déja connu à Paris par son goût exquis pour l'Anatomie. Il prend la liberté de présenter cet Ouvrage à ces savans Hommes, comme il dédia autrefois ses Theses à ses amis. Il le leur offre & le leur recommande tel qu'il est, comme un foible gage de son attachement pour la partie de la Médecine qu'ils cultivent avec tant d'éclat.

Ils ont déja vû cette Dissertation, en racourci, dans la These *an omnes corporis*

partes digestioni oppilulentur? soutenue aux Ecoles de Paris en 1752, & dans celle *utrum aquitaniæ minerales aquæ, morbis Chronicis?* proposée dans les mêmes Ecoles en 1754. M. *Michel*, Docteur de Montpellier, en a dit quelque chose dans le *Journal Economique.* On en trouve aussi une portion assez étendue dans l'*Idée de l'Homme Physique & moral*, Ouvrage dont le Public ignore encore l'histoire. M. *Robert*, Docteur Régent de la Faculté de Paris vient de parler de cette Dissertation sur le tissu cellulaire, ou du moins il en a publié une notice dans son *Traité des divers objets de Médecine.* M. *Fouquet*, Docteur qui jouit d'une grande réputation à Montpellier, en a aussi parlé dans sa These, *Fibræ natura, vires & morbi.* Enfin la *Dissertation sur les Ecrouelles*, que l'Académie de Chirurgie daigna couronner pour le prix de l'année 1752, est calquée sur ces *Recherches concernant le tissu cellulaire.*

L'Ouvrage paroît aujourd'hui, tel (au fonds) que l'Auteur l'avoit d'abord composé à Montpellier, d'après ses Observations particulieres & celles des Anatomistes qui l'avoient précédé. Comme cet Ouvrage n'est point une histoire des découvertes qui appartiennent aux divers

Anatomiſtes, ces Anatomiſtes n'y ſont point cités ; leurs opinions y ſont ſuppoſées connues. C'eſt à ceux qui voudront travailler à la comparaiſon de toutes ces opinions, à leur donner la place qu'elles méritent, eû égard aux époques dans leſquelles elles ont vû le jour. L'Auteur n'a point eu un pareil travail en vue : il s'eſt contenté de placer dans ſa Diſſertation ce qui lui a paru le plus vraiſemblable ſur cette matiere. On peut avancer qu'elle n'a point encore été traitée comme elle le mérite, quoique le tiſſu cellulaire ait fait une fortune éclatante depuis quelques années.

Si ces *Recherches* paroiſſent être de quelqu'utilité & qu'on prétende qu'elles ſont puiſées dans d'autres Ecrivains ; l'Auteur en conviendra ſi l'on veut : ſi au contraire, on prétend que ce qu'il avance n'eſt d'aucune utilité ; il en conviendra encore, avec le regret de n'avoir pû faire mieux. Cet Ouvrage avertira ceux à qui le hazard en procurera la lecture, de n'en jamais faire de pareils. Hélas ! il y en a tant qui ſont dans ce cas-là !

Au reſte, ces *Recherches* ne ſont pas ſeulement *Anatomiques*, en donnant à ce mot la ſignification dans laquelle on le renferme ordinairement (mal à propos,

ſans doute). L'Auteur eſt d'un âge à pouvoir produire ſa façon de penſer ſur la Médecine. On n'eſt plus en droit de forcer ſon ſuffrage, par l'autorité. Il a écouté pendant plus de vingt-cinq ans; il peut parler aujourd'hui. Ses Anciens terminent leur carriere; il leur devoit de ſe livrer, vis-à-vis d'eux, au reſpect & au ſilence, & de ſe vouer à la ſimple obſervation; il s'eſt acquité de ce devoir. Ses Contemporains ſont chargés du dépôt ſacré de la Médecine: il peut & il doit s'ouvrir à eux, s'inſtruire avec eux, & leur parler en frere. C'eſt ce qu'il commence de faire aujourd'hui. Il peint une partie de ſes doutes, de ſes opinions, ſur quelques maladies. Il rend compte de ce qui lui eſt arrivé & qui peut en raviſer d'autres. Il n'a pas honte de le dire; forcé par ſon éducation à ſuivre les routes battues ſur la pratique, il s'eſt ſouvent trouvé dans une gêne ſinguliere. Il ſentit enfin, à force de voir des malades, & croyant avoir acquis de l'expérience, qu'il n'avoit acquis en effet que l'habitude de compter des malades, dont les uns réſiſtoient à ſes remédes & les autres ſuccomboient. Etoit-ce-là avoir de l'expérience en Médecine, connoître les maladies & les traiter avec les connoiſſances néceſſaires? Quelque Médecin ne s'eſt-il donc

jamais proposé ce problême? L'Auteur est parvenu au point d'en faire l'objet principal de sa pratique. Il a crû démêler qu'on fait en général trop de remédes; que des idées systématiques & de la compassion des Médecins, combinées avec la peur des malades & les usages nationaux, il résulte le plus souvent, des manœuvres plus étranges les unes que les autres: ces manœuvres sont cause qu'aucun Médecin ne peut bien connoître les maladies, & qu'aucun malade ne peut en guérir bien complettement; ni même, s'il faut le dire, mourir tranquille, lorsque son heure est venue. Tel est l'aveu que l'Auteur soumet dans cet Ouvrage, aux lumieres de ses Confréres! C'est une sorte de problême qu'il ose leur proposer; il les exhorte à s'efforcer de découvrir la voie la plus simple & la plus sure de traiter les maladies; il désire qu'ils évaluent une bonne fois pour toutes, tant de chimères théoriques, phisiques, méchaniques, hydroliques, &c. Ces grands mots en imposent aux ignorans, surtout à cette espece de crieurs publics ou de parasites qui vont de maison en maison débiter leurs plates réflexions sur la Médecine, & qui mesurent un Médecin à leurs courtes & vaines notions, à leurs rêveries suranées, &c.

Déja quelques Médecins légitimes paroiſſent s'être occupés de cet objet. M. *Menuret*, Médecin de Montelimart, & M. *Betbeder*, Médecin de Bourdeaux, ſe ſont expliqués ſur leur attachement à la Médecine d'*expectation*, dans un Ouvrage fort utile, mis au jour par M. *Richard* On trouve auſſi dans le *Journal de Médecine*, l'aveu d'un Médecin diſtingué, que M. *Roux* n'auroit pas laiſſé paſſer, s'il n'en eut ſenti la vérité. Ce Médecin (M. *Desbreſt*, Médecin à *Cuſſet*, s'exprime ainſi : » Je » penſe qu'il vaut beaucoup mieux ne pas » paſſer aux yeux du vulgaire pour fort » habile, en preſcrivant beaucoup de re- » médes & en tuant les malades, que de » paroître un Médecin ordinaire, en les » guériſſant ſans remédes: les ſuccès conſ- » tans du Médecin qui gagne du tems » en temporiſant, lui feront, à la longue, » une réputation ſûre & brillante ; tandis » qu'on ſe laſſera de mettre ſur le compte » des maladies les mauvais ſuccès des » Médecins qui accablent leurs malades » de drogues ». M. *Desbreſt* a ſans doute été frappé de la vanité de cet axiôme, *ſola remedia ſanant*, (*les remedes ſeuls guériſſent*) qui a inutilement importuné & fait malheureuſement périr tant de monde. C'eſt ce dont dont l'Auteur ſou-

ſouhaite ardemment que ſes contemporains s'occupent: on verra dans le corps de cet Ouvrage par quelles voies il eſt parvenu à ſa maniere de penſer: il la réduit à la ſimple expoſition de ſes embarras, & à demander du ſecours pour lui, pour les malades qu'il traite, & un peu auſſi (à parler vrai) pour ceux que d'autres médicamentent.

FIN.

APPOBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancellier, un Manuſcrit qui a pour titre, *Recherches ſur le Tiſſu Muqueux ou l'organe cellulaire* &c. L'Auteur de cet Ouvrage fait une Diſſertation Anatomique très-détaillée & très-bien ſuivie du Tiſſu cellulaire & de ſes uſages ; ce qu'il en dit eſt très-utile pour donner plus de jour à la connoiſſance des maladies obſcures & compliquées, pour en développer plus clairement les différentes cauſes & pour expliquer plus facilement par les ſymptômes qui les annonçent, tous les phénomènes qni dépendent de l'union, du rapport & du méchaniſme de toutes les parties de l'économie animale. A Paris, ce 30 Juillet 1766.

CASAMAJOR.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; Salut. Notre amé le Sieur DIDOT, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Recherches ſur le Tiſſu Muqueux ou l'Organe cellulaire, & ſur quelques Maladies de la poitrine. Recherches ſur le poulx, par rapport aux criſes, & Diſſertation ſur l'uſage des eaux de Baréges pour les Ecrouëlles.* s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A ces cauſes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *neuf* années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi de faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage ni d'en faire aucun extrait ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit

dudit Expofant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre Tiers audit Expofant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts: A la charge que ces Préfentes feront enregiftrées tout au long fur le regiftre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreffion dudit Ouvrage fera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de Décheance du préfent Privilege; dont avant de l'expofer en vente, le manufcrit qui aura fervi de copie à l'impreffion dudit Ouvrage, fera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le Sieur de Lamoignon; & qu'il en fera enfuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Vice-Chancelier & Garde-des-Sceaux de France le Sieur de Maupeou; le tout à peine de nullité des Préfentes: Du contenu defquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expofant & fes ayant caufes pleinement & paifiblement, fans fouffrir qu'il leur foit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préfentes, qui fera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foit tenue pour duement fignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Confeillers Sécrétaires, foi foit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiffier ou Sergent fur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceffaires fans demander autre permiffion, & nonobftant clameur de haro, Charte-Normande & lettres à ce contraires: car tel eft notre plaifir. Donné à Paris le feizieme jour du mois de Juillet, l'an de grace 1766, & de notre Regne le cinquante-unieme. Par le Roi en fon Confeil.

Signé, LEBEGUE.

Regiftré fur le Regiftre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 983, fol. 84, conformément aux Réglemens de 1723. A Paris, ce 8 Octobre 1766, GANEAU, Syndic.



RECHERCHES SUR LE TISSU MUQUEUX, OU L'ORGANE CELLULAIRE,

ET SUR QUELQUES MALADIES DE LA POITRINE.

§. I.

L'ORGANE cellulaire, connue sous le nom de corps ou de substance cellulaire, est de toutes les parties du corps, la plus étendue, & celle qui a le plus d'usage; elle nourrit tous les organes, elle en fait la base, elle les lie les uns aux autres & favorise ou entretient leurs rapports, elle est le siége de plusieurs

maladies & celui de beaucoup de phénomènes de l'économie animale; c'eſt ce que nous allons tâcher de prouver & d'éclaircir.

II. Il eſt bien difficile de trouver un ordre exact, pour décrire & détailler tout ce qui concerne cette importante partie; elle forme un vrai labyrinte, où il ne paroît pas poſſible de diſtinguer la fin du commencement, & où l'œil de l'obſervateur ſe perd fort aiſément. Nous commencerons par déterminer autant qu'il ſe pourra, la ſtructure ou la compoſition de cette ſubſtance, ou de cet organe ſingulier, en le conſidérant dans le plus petit faiſceau de fibres qu'il ſoit poſſible d'examiner.

III. On apperçoit en ſéparant ce faiſceau de fibres, une ſorte de *bave* ou de *glue*, dont les parties s'alongent juſqu'à un certain point, à proportion qu'on éloigne les fibres; cette *colle* forme le tiſſu cel-

lulaire, pris dans ſon origine ; ou plutôt cette colle n'eſt qu'une portion de tiſſu cellulaire.

IV. Elle paroît, étant examinée au microſcope, un compoſé d'atômes ou de petits corps, collés les uns aux autres, rangés ſans nulle ſorte de ſymétrie, plus ou moins mols, & plus ou moins tranſparens ; elle eſt comparable à une *gelée* de viande, & ne ſemble différer que fort peu de ce que les Chimiſtes appellent le corps *muqueux* des végétaux : c'eſt pourquoi nous l'appellerons *tiſſu muqueux*.

V. On ne peut, pour le ſuivre dans ſes progrès & dans ſes changemens, trouver rien de plus convenable que d'examiner ce qu'il eſt dans le fétus le moins formé, & ce qu'il devient dans les adultes : c'eſt le ſeul moyen d'avoir une idée exacte des dégrés dans leſquels il a paſſé depuis le moment de la naiſſance ou de la formation de

l'enfant ; ſes premiers matériaux, c'eſt-à-dire, la ſémence, pourroit même être regardée, à certains égards, comme une ſubſtance muqueuſe ou cellulaire.

VI. Le muſcle d'un poulet, n'eſt dans les premiers temps de l'incubation, qu'une eſpece de *bouillie*, un corps molaſſe, qui paroît homogène, & dans lequel on ne diſtingue ni fibres, ni vaiſſeaux ; les fibres paroiſſent enſuite, ou du moins le total du muſcle n'eſt plus auſſi *égal* & auſſi reſſemblant à un morceau de pâte ; ſes parties ſe diviſent, & viennent à ſe ſéparer les unes des autres ; elles acquierent une *organiſation* plus évidente ; enfin les fibres & les vaiſſeaux ſe démontrent évidemment, & il reſte dans leurs interſtices de la ſubſtance *gluante*, plus ou moins tenace, qui eſt la vraie ſubſtance cellulaire.

VII. Elle n'étoit d'abord qu'un

amas gélatineux ſemblable aux pelotons de colle qu'on trouve dans le corps des vers à ſoie prêts à faire leur cocon ; c'eſt-à-dire, qu'elle n'étoit que du ſuc muqueux & nourricier, dans lequel les fibres ſe ſont développées. Ce développement a rendu le total du ſuc nourricier, fibreux ou organiſé ; il l'a partagé en un nombre infini de petites couches ou lames différemment collées les unes aux autres ; ces lames forment ou conſtituent une certaine quantité de ſubſtance cellulaire.

VIII. Cette ſubſtance a tiré ſa dénomination des cellules qu'on a apperçu dans ſon intérieur ; ce n'eſt pourtant pas à dire, qu'il ſoit fort aiſé d'appercevoir ces cellules ; elles ne ſont pas, comme on pourroit l'imaginer, ſemblables à de petites veſſies qui s'abouchent l'une dans l'autre ; elles n'ont rien de régulier, rien de ſymétrique, & on doit les

comparer aux intervalles que laiſſent entr'elles, les amas de laine ou de filaſſe ; il convient, pour en avoir une idée exacte, de recourir à l'inſpection ; elle en apprendra plus que tout ce qu'on pourroit en dire.

IX. On verra qu'en ſéparant deux fibres adoſſées l'une à l'autre, on développe, ou plutot on produit un nombre prodigieux de petits filamens muqueux, qui ſont paralleles, & qui laiſſent entr'eux de petits eſpaces. Ces eſpaces étoient les endroits dans leſquels les fibres ſe touchoient immédiatement, où dans leſquels il n'y avoit preſque point de colle ; or les petits eſpaces qui ne ſont jamais dans le vivant tels que dans deux fibres qu'on ſépare l'une de l'autre, exiſtent cependant & forment les premieres cellules du tiſſu.

X. Ce tiſſu ſe trouve non-ſeu-

lement dans l'adoſſement des deux fibres ; mais il les entoure chacune en particulier, & les deux & les trois en commun ; il en réſulte de petits faiſceaux ; chaque fibre eſt engaînée dans ſa couche de *mucoſité* ; trois fibres adoſſées ſe tiennent par ſon moyen, & les trois ſont outre cela, entourées d'une autre gaîne, & ainſi de ſuite. On pourroit donc diviſer les couches du tiſſu cellulaire en *primitives* & *ſecondaires*, & en faire de pluſieurs ordres, qui différent par leur conſiſtance : les couches primitives ſont très-moles, lés *ſecondaires* ſont plus tendues, plus *menbraneuſes.*

XI. Il ſuit de ce qui vient d'être obſervé, que la *gaîne poreuſe* de chaque fibre, jointe à la pareille de deux fibres voiſines, & les trois *gaînes* entourrées elles-mêmes par une autre générale, dont l'intérieur eſt collé aux trois particulieres, ne ſont qu'une ſorte de corps *ſpon-*

gieux, dans lequel il y a des cavités qui varient ſuivant le plus ou le moins de mouvement & d'écartement des fibres.

XII. Il paroît inutile de chercher des vaiſſeaux & des fibres dans cette ſubſtance cellulaire ; elle n'en a point qui lui ſoient propres ou qui entrent dans ſa compoſition ; elle les ſoutient ou leur donne paſſage ; elle en reçoit même certaines propriétés : mais elle n'eſt pas plus tiſſue de fibres que la toile qui ſe fait ſur le lait, ou bien que les membranes qu'*Hippocrate* avoit vu ſe former au moyen du ſang battu dans l'eau chaude : ce que des *Modernes* ont donné comme une de leurs découvertes.

XIII. Il ſuit auſſi de ce que nous venons de dire, qu'il y a dans l'interſtice des fibres, à travers la ſubſtance cellulaire, des voies ouvertes, dans leſquelles les humeurs peuvent aller & venir en tous ſens,

comme dans une éponge ; ce qu'on aura lieu de remarquer dans la ſuite.

XIV. Faites glacer un morceau de muſcle bien macéré, vous verrez les glaçons des cellules, qui ont des figures fort inégales & très-irrégulieres, ſe toucher les uns les autres ; ce qui démontre la communication qu'il y a d'une portion à l'autre, dans la ſubſtance cellulaire. On a déja remarqué, pour prouver cette communication, que l'air pouſſé avec force, bourſoufle toutes les parties : mais alors les cellules ſont forcées & déchirées. Le moyen que nous propoſons eſt plus ſimple & moins ſujet à erreur.

XV. Comment cette ſubſtance ſi ſinguliérement tiſſue ſe nourit-elle ? Voilà ce qu'il eſt bon d'examiner, avant d'aller plus loin ; ſi elle n'eſt qu'un ſuc nourricier épanché, & diſpoſé en *couches* ou en *lames* qui ont pluſieurs centres, comme nous

venons de l'indiquer, il eſt évident qu'elle ne ſe nourrit que par l'épanchement d'un nouveau ſuc nourricier, mis en couches comme le premier. Examinons la cauſe & la mécanique de cette diſtribution du ſuc nourricier.

XVI. Suppoſons toujours les trois fibres adoſſées & appliquées parallélement, dont nous parlions ci-deſſus; quelques gouttes de ſuc nourricier apportées par les vaiſſeaux & appliquées à une des extrémités des fibres, s'étendront ſur toute leur longueur, & deviendront une eſpece de *vernis*, ou de nouvelle couche de tiſſu muqueux; c'eſt ainſi que les corps plongés dans la cire fondue s'y couvrent d'une lame ou d'une couche de cire qui leur ſert d'enveloppe. La force qui dirige le ſuc nourricier dans le cas dont il s'agit, n'eſt autre choſe que le mouvement même de ces fibres, & les compreſſions

des parties du voiſinage ; les vaiſſeaux, les nerfs, &c.

XVII. Le tiſſu muqueux ſe nourrit donc ou s'entretient, & s'étend par *juxta poſition*, comme on dit dans les écoles ; l'accroiſſement ſe fait couche par couche, ainſi que dans un corps ſur lequel on applique du verni ; les premiers fibres ſont égales dans tous les ſujets ; *Lenvenhoek* a déja obſervé que celles d'une puce ſont auſſi groſſes que celles d'un bœuf ; ce ſont des corps ſinguliérement organiſés, qui ne changent jamais de figure, ni de groſſeur, à proprement parler ; elles ſont plus ou moins étendues, plus ou moins ridées, mais au fonds, elles ſont les mêmes dans toutes ſortes d'animaux ; ce ſont les matériaux principaux du corps animal ; la nature les a tous travaillés de la même façon, & pour ainſi dire au meme moule ; ils n'ont entr'eux, aucune différence réelle.

XVIII. Il y a même apparence, (pour nous borner à ce qui regarde le corps de l'homme), que non-seulement la constitution, l'état & la disposition primitive des fibres, sont les mêmes, mais que chaque organe est composé du même nombre de fibres, dans les adultes des deux sexes, comme dans les enfans ; cette régularité cadre admirablemen bien avec les loix générales de la nature.

XIX. Un muscle d'un géant n'a pas plus de fibres que celui d'un enfant ; cela paroît paradoxe ; cependant on ne sauroit prouver le contraire de ce que nous avançons, & notre opinion est plus que vraisemblable : en effet, le nombre des organes & des muscles est le même dans tous les hommes, leur figure est parfaitement ressemblante, leurs usages sont les mêmes ; pourquoi le nombre de leurs fibres seroit-il différent ?

XX. Ces fibres doivent avoir dans tous les ſujets, la diſpoſition ou l'organiſation qui fait l'aptitude au mouvement & au ſentiment: or cette diſpoſition doit être *déterminée*; elle eſt *unique*, elle caractériſe les fibres animales, ainſi que les figures primitives des métaux & des ſels de la même eſpece: les fibres des animaux ſont donc égales, & le nombre de celles des organes correſpondans eſt le même dans tous les hommes.

XXI. Leur force eſt peut-être égale, ou la même dans tous les animaux; la premiere fibre d'une puce eſt peut-être auſſi forte que celle d'un Lion; elle a autant d'action, autant de mouvement; il n'y a du moins aucun inconvénient à l'aſſurer. Nous penſons donc que la différence qui ſe trouve entre les animaux qui ne ſont pas de la même eſpece, vient du nombre des fibres & de la maniere dont

elles ſont appliquées, pour exercer leurs fonctions ; mais non point, de la conſtitution primitive de ces fibres : ces différences ſont les différences ſpécifiques d'un animal d'une eſpece, à un animal d'une autre eſpece.

XXII. Quant aux différences du plus au moins, qui ſe trouvent dans les animaux de la même eſpece, la groſſeur des uns, ni les efforts dont ils ſont capables ne ſuppoſent pas néceſſairement plus de fibres, qui aient plus de force par leur nature, que dans un animal foible & débile de la même eſpece ; en effet, l'animal le plus gros & le plus fort peut devenir auſſi grèle & auſſi peu vigoureux que le plus foible de ſon eſpece ; tandis que celui-ci peut acquérir de la force & de l'embonpoint. On ne ſauroit prétendre que l'un acquiert des fibres & que l'autre en perd ; ni qu'elles augmentent en diamêtre

& en force réelle, dans l'un des ſujets, & qu'elles diminuent dans l'autre : ainſi tous les yeux ſont propres à voir les mêmes couleurs, & tous les goûts ſont ſuſceptibles des mêmes effets de la part des corps ſavoureux.

XXIII. Les changemens qui arrivent dans les animaux lorſqu'ils deviennent plus forts ou plus foibles, ſe font dans la ſubſtance cellulaire, qui rend les organes plus forts ou plus foibles, ſuivant que par l'application de ſes couches, & de ſes lames, elle laiſſe les fibres qui font l'organe du mouvement, plus ou moins en liberté. Il paroît auſſi que le nombre de ces couches varie dans la plûpart des ſujets, joint a ce qu'elles ſont formées d'une pâte plus ou moins imbibée de ſucs aqueux, & par conſéquent plus ou moins ſéche ou tenace. Ce changement dépend toujours du mêlange des parties eſſentielles

de cette pâte, qui sont au fonds les mêmes avec des sucs différens, aqueux, salés ou huileux, suivant les cas; or ces sucs salés, aqueux ou huileux, peuvent changer l'union ou la cohésion des parties de la substance nourriciere ou cellulaire, sans changer la nature de ces mêmes parties.

XXIV. Ainsi la différence des âges, des sexes & des tempérammens, ne dépend que de l'abondance, de la position & de la consistance de la substance cellulaire, ou des gaînes qu'elle fournit à toutes les fibres; celles-ci sont par-tout les mêmes, sauf qu'elles ne sont pas aussi allongées qu'elles peuvent l'être dans les jeunes sujets; ce qui joint à la surabondance de l'eau qui abreuve le tissu cellulaire & ses couches s'oppose apparemment à la liberté de l'exercice de leurs fonctions; ensuite cet exercice est troublé dans les vieillards par rapport

à un vice tout oppoſé, c'eſt-à-dire, par rapport à l'état de ſéchereſſe, & par rapport à la cohéſion trop forte des couches du tiſſu cellulaire.

XXV. Au reſte, l'exiſtence de ces couches & le méchaniſme de la nutrition qui vient d'être expoſé ſont appuyés ſur des preuves qui paroiſſent avoir la force d'une démonſtration. M. *Petit*, Médecin, a fair voir, il y a longtemps, que le criſtallin eſt compoſé de pluſieurs couches de ſubſtance cellulaire, dans laquelle on ne peut diſtinguer des vaiſſeaux; M. *Petit* a auſſi prétendu que le criſtallin ſe nourrit par l'application des lames concentriques, dont les internes ou les plutôt formées, ſont les plus dures, tandis que les externes, ou les plus nouvelles, ont à peine acquis la conſiſtance *muqueuſe*, & ſont pour ainſi dire aqueuſes.

XXVI. M. *Duhamel* a prouvé

que la nutrition des os ſe fait par l'application des lames qu'il nomme les productions du perioſte, tant interne qu'externe ; ces productions ſont du vrai tiſſu muqueux, qui vient à ſe durcir peu-à-peu ; & qui eſt appliqué en couches concentriques (comme la matiere de la nutrition des arbres). Cette application ſe fait au moyen du périoſte, ſous lequel il ſe concret, au point qu'il acquiert la dureté de l'os : c'eſt ainſi, à-peu-près, que croiſſent les ongles & les cheveux.

XXVII. On pourroit encore rappeller la diſpoſition écailleuſe que tout le monde ſait être dans l'épiderme ; il y a toute apparence que dans l'état naturel, ces écailles ſont dues à une ſorte de muſcoſité qui ſe concret ; on voit de même ſe former des écailles moins ſymétriques ſur les vieilles plaies, ſur les marques de la petite vérole, ſur les cicatrices & ſur les bords

des ulceres dartreux, qui ſont quelquefois couverts de pellicules, même aſſez étendues ; ces pellicules ne ſont que des concrétions ſimples, d'une matiere qui ſuinte de la ſurface des parties affectées.

XXVIII. Ainſi la portion de la peau qu'on nomme corps *muqueux*, n'eſt autre choſe qu'une ſorte de vernis glaireux, étendu ſur l'épiderme, il eſt plus ou moins épais & concret ; on peut fort bien le comparer à cette écorce moyenne des arbres dont une portion tombe chaque année, changée en une eſpece de ſurpeau, & l'autre devient partie ligneuſe ; peut-être le corps muqueux nourrit-il, ou forme-t-il ainſi l'épiderme & la peau ; mais celle-ci a ſon tiſſu cellulaire interne. D'ailleurs, elle reçoit des couches de la ſubſtance cellulaire qui recouvre les muſcles, & elle a quelque choſe de fibreux ou de muſculeux.

XXIX. Ainſi les ongles ſont faits de pluſieurs couches tranſparentes & *cornées*, qui ont une reſſemblance parfaite avec de la limphe concrete & cuite au feu ; ou avec la ſubſtance nourriciere ou cellulaire concrete de même ; ainſi les dents elles-mêmes ſe nourriſſent par l'application des couches intérieures de l'émail qui repouſſe les extérieures : ce qui paroît évidemment dans les dents de quelques animaux, qui ſont creuſes & remplies chacune d'un paquet de muſcoſité cellulaire.

XXX. Jettons un coup d'œil ſur la maniere dont ſe nourriſſent les ligamens cartilagineux qui ſéparent les corps des vertebres ; ces ligamens ſont compoſés de pluſieurs couches concentriques, & les plus extérieures ſont beaucoup plus dures que les internes ; celles-ci ſont intimement unies à une ſubſtance *gluante*, pulpeuſe, molaſſe,

qui répond à la partie moyenne du corps des vertebres, dans la concavité des couches ligamenteuſes à leur centre commun; cette cavité eſt une eſpece de réſervoir, d'où les couches prennent leur origine, non par des racines vaſculeuſes, comme on pourroit le penſer, mais d'une maniere qu'il eſt bon de détailler, parce qu'elle éclaircit beaucoup ce qui regarde la nutrition & le tiſſu cellulaire de toutes les parties.

XXXI. Voici comment les couches de ces ligamens paroiſſent ſe nourrir & s'établir; les corps des vertebres peſent les uns ſur les autres & ſe preſſent mutuellement, dans les différens mouvemens de l'épine; cette compreſſion fait que la partie pulpeuſe qui occupe le centre eſt rejettée vers la circonférence en maniere de petits flots, elle s'y arrête & s'y concret, & forme des couches ou des lames

comme celles de la corne, ou comme celles d'un blanc d'œuf, qu'on trempe dans l'eau bouillante.

XXXII. C'eſt ainſi que la ſubſtance cellulaire croît & s'établit dans toutes les parties; c'eſt ainſi qu'elle les nourrit, ſoit que les couches ſoient concentriques, ſoit qu'elles aient des centres différens; ces variations ne dépendent que de la diverſité des fibres ſur leſquelles elles doivent s'appliquer, & de la diſpoſition des différens organes qu'elles compoſent.

XXXIII. Or, cette diſpoſition des organes dépend apparemment de celle des fibres nerveuſes, qu'on peut très-bien regarder comme ayant à leur extrémité le germe de chaque partie qui ſe développe peu-à-peu dans la ſubſtance cellulaire. Les fibres nerveuſes d'un muſcle forment, par exemple, dans leur extrémité une eſpece de moule qui s'étenda

d'une façon particuliere, fait auſſi que la ſubſtance cellulaire prend différentes formes ; ainſi les couches pierreuſes qui forment les madrepores, s'étendent ſuivant que les tiges d'une plante le permettent : telle eſt l'idée qu'on peut avoir de la contexture de chaque muſcle & de toutes les autres parties qui varient entr'elles par la diſpoſition primitive de leur germe, & par l'arrangement ſecondaire de la ſubſtance cellulaire : elle ſe trouve plus abondante, plus compacte, plus en couches, ou en cellules, ſuivant les différens organes, & ſuivant que leur germe a dû s'étendre dans le ſuc nourricier ; ce ſuc eſt le même partout ; il n'eſt autre choſe, comme nous l'avons déja ſouvent dit, que la matiere de la ſubſtance cellulaire dont il eſt queſtion.

XXXIV. Notre théorie s'accorde aſſez bien avec beaucoup de

phénomènes de l'économie animale ; ſurtout avec l'hiſtoire des cicatrices. Les diſſections des ſujets qui ont eu des plaies, des ulcères, & auxquels on avoit fait des amputations, apprennent que toute cicatrice eſt établie ſur un *endurciſſement*, une ſorte de *carnoſité*, ou de *carnification* des parties voiſines, qui ont changé de nature ; elles ont acquis une conſiſtance pareille à la coëne de lard, dure, ſouple, homogène, ſans fibres ni vaiſſeaux bien apparens, & d'une nature intermédiaire entre les ligamens, & les chairs proprement dites.

XXXV. Cette ſubſtance n'eſt autre choſe que la cohéſion des couches du tiſſu cellulaire, faite au moyen du ſuc nourricier, épanché dans leurs interſtices ; ce ſuc s'eſt intimement uni à ces couches, comme étant de la même nature ; il les a pour ainſi dire *fondues*, & il a pris avec elles l'air d'un

d'un corps *continu*, ou d'un amas de ſubſtance homogène : c'eſt ce qu'on voit arriver aux points de contact des branches d'arbres ſur leſquelles on a greffé une autre petite branche.

XXXVI. Suivez une plaie qui ſuppure, vous verrez la naiſſance de la *ſubſtance* dont il eſt queſtion. Les chairs, ou le tiſſu cellulaire, commencent par être vivement tiraillés vers la partie du voiſinage qui a le plus de réſiſtance, comme un os, par exemple, lorſqu'il s'en trouve à quelque diſtance de la plaie ; c'eſt pourquoi toutes les cicatrices un peu profondes ſont adhérantes aux os ; la ſubſtance cellulaire collée au périoſte tiraille celle des lévres de la plaie ; elle reprend ſon reſſort, elle ramene les parties qui réſiſtent le moins, c'eſt-à-dire, les lévres de la plaie, qui n'eſt, elle-même, autre choſe qu'une diviſion des fibres qui entre-

tenoient l'équilibration entre les couches cellulaires du voisinage.

XXXVII. A proportion que la substance cellulaire adhérente à l'os ou au périoste tiraille les bords de la plaie, & même son fonds, le suc nourricier s'épanche dans les interstices du tissu ; il s'éleve dans l'intérieur de la plaie elle-même, en tubercules irréguliers, connus sous le nom de grains charnus ; ces grains sont fort ressemblans à un choux-fleur, ou pour mieux dire, à de certains amas de stalattites qu'on sait n'être produits que par un suc qui s'épanche goute à goute, & qui s'apierrit.

XXXVIII. Il y a toute apparence que les tiraillemens de la substance cellulaire, qui tend à se ramasser & à devenir *calleuse*, ne contribuent pas peu à la formation de ces grains charnues ; ces tiraillemens font un nombre infini de petits étranglemens, dans lesquels le suc nourricier doit séjourner &

s'épancher, en ſe deſſéchant à proportion qu'il s'épanche; il ſe diſpoſe auſſi en lames très-multipliées qui ſont concentriques, par rapport à la baſe de chacune des tubéroſités: ces tubéroſités ou grains charnues viennent peu-à-peu à ſe coller & à pétrir ou mouler la cicatrice; c'eſt-à-dire, un amas de couches de tiſſu cellulaire; leſquelles ſont ſans ordre apparent, parce que les épanchemens du ſuc nourricier ſe ſont faits irréguliérement, & ſans l'influence particuliere des fibres.

XXXIX. Voici la différence qu'il y a entre une partie cicatriſée ou le corps propre d'une cicatrice & une partie qui eſt dans l'état naturel; dans celle-ci les fibres nerveuſes ou *primitives* qui lui ſervent de baſe, ont forcé la ſubſtance cellulaire à acquérir des modifications régulieres; au lieu que cette ſubſtance étant livrée à elle-même dans une cicatrice, elle ſe concret

irréguliérement, par la propriété qui lui eſt naturelle, & que la chaleur du corps favoriſe avec les battemens des vaiſſeaux.

XL. La ſubſtance cellulaire paroît avoir un penchant ſingulier à s'étendre ; c'eſt-à-dire, que le ſuc nourricier qui en eſt la baſe ſe concret aiſément, & fait des eſpeces de végétations irrégulieres, lorſqu'elles ne ſont pas modérées & dirigées par les premiers fibres d'une partie ; c'eſt ce qui arrive dans toute cicatrice où les nerfs ne font rien, & où les vaiſſeaux ſanguins ne font à peine que fournir quelques filets de ſang, qui ſe fraye des routes dans la ſubſtance cellulaire : ces eſpeces de canaux ne forment jamais de vrais vaiſſeaux comme on peut s'en convaincre en injectant une partie cicatriſée ; par exemple, le moignon d'un membre ; l'injection s'épanchera par des crevaſſes irrégulieres, (ce qu'on voit auſſi arriver au tiſſu

cellulaire du méſantere, du poulmon, de la rate) au lieu de repréſenter un tiſſu régulier des vaiſſeaux. Cette régularité n'a lieu que dans le développement des vaiſſeaux ſanguins, arteriels & veneux, dont le cœur eſt comme le bulbe, & dont les branches s'étendent à travers le tiſſu cellulaire, non ſans y acquérir des couches de mucoſité, au profit des fibres principales qui conſtituent les vaiſſeaux proprement dits.

XLI. Cette doctrine des couches de la ſubſtance cellulaire, jointe à ce que nous avons dit de *l'immutabilité* des fibres nerveuſes ou primitives, porte quelques lumieres ſur la théorie de l'inflammation; puiſqu'on trouve dans toutes les parties inflammées une eſpece de noyau, un épanchement de ſuc muqueux qui eſt une maniere de cicatrice apparente, même après la réſolution de l'inflammation; ainſi beaucoup

de maladies aigues & chroniques dépendent de la diſpoſition de la ſubſtance cellulaire: elle prend bien des modifications; elle ſe *concret*, elle s'*exfolie*, elle ſe mêle ſinguliérement avec les humeurs, ſans parler de bien d'autres phénomènes.

XLII. Que penſer après tout ce qui vient d'être expoſé, des aſſertions qui ſe trouvent dans bien des Auteurs, au ſujet des maladies des fibres? La *rigidité*, la *lâcheté*, la *ſéchereſſe*, la *débilité*, la *délicateſſe*, la *groſſiéreté* auſquelles on a prétendu qu'elles étoient ſujettes, ne s'accordent guère avec la conſtitution fixe & immuable que nous avons dit leur appartenir; il vaudroit mieux, ſans doute, attribuer tous les accidens dont on donne pour cauſe la diſpoſition propre & perſonnelle des fibres, à la diſpoſition des couches du tiſſu cellulaire; d'ailleurs ce qu'on a dit des fibres ſimples doit s'entendre des faiſceaux de fibres dont la plus grande

portion n'eſt que du tiſſu cellulaire; mais toutes ces maladies qu'on attribue aux fibres en général, ne ſont que des façons de concevoir les choſes, des approximations, des ſuppoſitions étayées par un imagination qui ſimplifie les objets; ces états ou ces maladies générales ne ſe trouvent pas dans les malades; elle ſont idéales & imaginaires, & elles peuvent tout au plus ſervir, comme les infinimens petits, ou comme le point ſans étendue ſervent aux Mathématiciens. Les eſprits ſcholaſtiques aiment à réduire ainſi les choſes ſous des points de vue d'où ils partent pour étendre leur théorie, ou pour [redacted] dans *faire* les écoles des loix générales: ces loix peuvent plaire à la multitude & aux eſprits légers; mais on eſt toujours forcé de les abandonner au lit des malades. On évalue alors ces ſpéculations frivoles; elles n'amuſent que les gens ſans expérience.

XLIII. Passons à un examen plus circonstancié des couches du tissu muqueux ; ce qui nous conduira de plus en plus à des questions importantes dont l'éclaircissement dépend de la connoissance de cet organe. Nous ne l'avons considéré jusqu'ici que comme une substance homogène qui sépare les fibres & qui les lie les unes aux autres ; nous avons surtout examiné le tissu cellulaire des parties les plus déliées ; avançons & examinons la façon dont la substance cellulaire entoure ou engaîne les organes considérables qui occupent les différentes régions du corps.

XLIV. On ne peut s'empêcher de regarder comme des portions du tissu cellulaire, certaines membranes, telles que le péritoine, la plevre & quelques autres ; ces membranes paroissent évidemment être des lambeaux de ce tissu qui ont été tellement rapprochés par les parties voisines, qu'~~elles~~ ont
ils

formé des membranes liſſes & polies, ſurtout du côté le plus ſujet aux frottemens.

XLV. Or, le péritoine n'eſt qu'une eſpece de poche très-liſſe, & très-polie dans ſa face interne. Cette poche ne contient aucun viſcère dans ſa cavité ; tous les Anatomiſtes en conviennent ; elle les tapiſſe pourtant, & leur fournit des gaînes particulieres, elle les recouvre ; enfin ſes duplicatures compoſent le méſentere & les ligamens du foie, ceux de la veſſie, de la matrice, &c.

XLVI. Ce n'eſt pourtant pas à dire que le péritoine ait toujours été en effet une ſeule poche, qu'on pourroit imaginer avoir été appliquée ſur tous les viſceres ; cette maniere de concevoir le péritoine n'eſt qu'imaginaire ; il n'a été tiſſu que de pluſieurs lambeaux de ſubſtance muqueuſe qui couvroient intérieurement les muſcles du bas

ventre, & les viſceres eux-mêmes; ces lambeaux d'abord ſéparés & étendus en feuillets ſe ſeront réunis & auront été polis & applatis par les compreſſions des parties voiſines.

XLVII. En un mot, la portion du péritoine qui couvre le foie, lui appartient; tandis que celui qui couvre la rate appartient auſſi à ce viſcere, & ainſi de tous les autres; cette membrane eſt une eſpece de ſurpeau interne, produite par toutes les parties qu'elle couvre; mais dont les différentes portions ſe ſont réunies de ſi bonne heure & ſi intimement, qu'il eſt impoſſible de les diſtinguer.

XLVIII. Quoi qu'il en ſoit, la poche, qu'on appelle ordinairement la menbrane interne du péritoine, n'eſt qu'une eſpece de veſſie dont la ſurface externe tient à mille lambeaux, qui ſont comme ſes appendices; ces lambeaux vont ſe plonger dans les parties voiſines, & on

les appelle ordinairement la lame externe du péritoine : ce sont des portions de tissu muqueux, qui sont moins près de l'état de membrane que celles qui composent la lame interne.

XLIX. La lame externe recouvre les parties du bas-ventre ; au lieu qu'on peut examiner & visiter, pour ainsi dire, toutes ces parties, sans entrer dans la cavité de la lame interne ; l'externe se plonge daus le tissu des visceres. Suivons-la dans le foie : on la trouve surtout à l'entour des gros vaisseaux de ce viscere, elle les environne & les engaîne. On peut la poursuivre jusqu'aux derniers petits vaisseaux capillaires ; & ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'elle suit ces vaisseaux jusqu'à ce qu'ils dégénerent eux-mêmes en substance muqueuse ou pulpeuse ; il y a toute apparence que les vaisseaux finissent plutôt que le tissu cellulaire ;

il eſt au moins certain que celui dont nous parlons ici va ſe perdre dans la ſubſtance du foie, & qu'il la pénétre pour aller rejoindre la lame externe dans l'endroit où elle couvre ce viſcere.

L. On ſait qu'en détachant la lame externe du péritoine de deſſus le foie, on apperçoit un tiſſu lanugineux très-fin, qui ſervoit de colle à la membrane : ce tiſſu n'eſt qu'une expenſion de celui qui a ſuivi les vaiſſeaux du foie : mais il y a encore une autre portion du même tiſſu qui compoſe le corps du viſcère lui-même ; de maniere qu'il eſt preſque tout formé par cette ſubſtance, ſauf les vaiſſeaux, les nerfs & les conduits biliaires ; la premiere couche lui ſert d'enveloppe générale ; une autre ſuit les vaiſſeaux dans toutes leurs diviſions, & les engaîne ; une troiſieme enfin ſert de baſe ou de fondement ſur lequel les vaiſſeaux

étendent leurs ramifications; au reſte ce que nous regardons ici comme trois portions, n'eſt qu'un même tiſſu, dont les parties ſont plus ou moins fermes ou délicates. D'ailleurs, nous conſidérons le viſcere & ſon tiſſu cellulaire, non point tel qu'il fut originairement, mais tel qu'il eſt dans l'adulte; & cette conſidération fait ſurtout connoître les différentes directions que pourroit prendre une matiere contenue dans les différentes portions de tiſſu cellulaire.

LI. On vient de voir que la lame interne du péritoine ne contient rien dans ſa cavité; cette aſſertion paroît paradoxe à ceux qui n'ont pas conſulté la nature & les Anatomiſtes modernes : le fait n'en eſt pas moins vrai; mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'on peut avancer au ſujet de la lame externe, ce qu'on dit de l'interne: l'externe ne contient rien dans ſa cavité,

non plus que l'interne ; elle recouvre les vaiſſeaux, elle les ſuit, elle leur fournit des gaînes, elle s'allonge autant qu'eux, ſans leur donner jamais paſſage dans ſa cavité. La plus légere attention ſuffit pour faire comprendre cette contexture ſinguliere. Ce que nous venons de dire du foie, doit s'entendre de tous les autres viſceres du bas-ventre, avec les exceptions que chacun doit ſavoir par l'hiſtoire du péritoine qu'on trouve dans les Traités d'Anatomie. Il faut ſurtout exactement remarquer la maniere dont le tiſſu cellulaire du méſentere qui couvre & pénétre les fibres des inteſtins, va ſe perdre dans leur membrane interne &c.

LII. La plevre eſt formée par deux ſortes de poches qui viennent s'adoſſer : de cet adoſſement réſulte le médiaſtin. Il en eſt de ces poches comme de celles du péritoine ; elles ne ſont que des por-

tions du tiſſu cellulaire, du poulmon, des muſcles intercoſtaux & du diaphragme ; ces portions s'étant réunies par les compreſſions réitérées de toutes ces parties, ſe ſont auſſi collées & ont tiſſu une ſorte de menbrane qu'on peut prendre dans l'adulte ſur le pied d'une poche qui ne contient rien dans ſa cavité non plus que le péritoine, & dont la ſurface interne eſt extrêmement liſſe & polie. Quant à la ſurface externe, elle eſt raboteuſe, pleine de lambeaux qui percent les différentes parties qui leur répondent, en leur fourniſſant des gaînes, de même que les portions de la lame externe du péritoine recouvrent les vaiſſeaux & les viſceres. Ainſi la portion de la plevre qui couvre & pénétre le poulmon, s'incorpore avec ſon tiſſu ſpongieux, ou le ſuit juſqu'à la trachée artere & ſes rameaux. Nous pourſuivrons dans un mo-

ment d'autres productions cellulaires de la plevre, & nous parlerons de leur union avec celles du péritoine & des autres parties; passons à l'examen d'une portion de tissu cellulaire qui fait une sorte de poche plus singuliere encore que les deux précédentes.

LIII. La pie-mere est cette poche; ceux qui l'examineront avec soin se convaincront aisément qu'elle a un rapport parfait avec la plevre & le péritoine, ou les poches du tissu cellulaire qu'on nomme ainsi; elle recouvre comme elles un viscere, ou du moins sa surface externe; mais ce qu'elle a de singulier c'est qu'il paroît d'abord qu'elle le contient dans sa cavité, ou que du moins il n'est pas évident qu'elle ne fasse que le recouvrir simplement Cependant un peu d'attention & quelques coupes du cerveau feront voir qu'à la vérité la pie-mere entre dans le

corps de ce viſcere, & qu'elle en ſuit les vaiſſeaux ; mais elle ne les laiſſe pas parvenir dans ſon intérieur ; elle ſe replie pour les ſuivre, ce qu'elle fait auſſi à l'égard des portions du cerveau. Enfin on peut comparer cette membrane à la plevre & au péritoine ; elle a ſes prolongemens particuliers, ſes duplicatures & ſes productions ; elle forme une eſpece de poche ou de veſſie appliquée ſur le cerveau, de maniere que la maſſe de ce viſcere & ſes prolongemens font ſaillie vers la cavité de la poche ſans y entrer réellement ; puiſqu'une portion de cette même poche les empêche de pénétrer dans ſa cavité. Il ſemble d'abord que la dure-mere pourroit être priſe pour la lame externe du tiſſu cellulaire de l'intérieur du crâne, mais elle n'eſt qu'une véritable membrane tendineuſe ou muſculeuſe, ſemblable au périoſte ; elle eſt bien différente

des poches de tiſſu cellulaire dont nous parlons ici.

LIV. Telle eſt donc la maniere dont le tiſſu cellulaire recouvre les viſceres des trois cavités du corps. Quant à la ſubſtance de ces viſceres il n'en faut pas juger comme des fibres muſculaires (*n.* 16), où les couches cellulaires ſont arrangées ſymétriquement & en gaînes cilindriques, dans leſquelles gliſſent les fibres. La contexture des viſceres n'eſt pas la même. La ſubſtance cellulaire y eſt placée beaucoup moins réguliérement. Elle eſt moins organiſée; elle eſt comme une éponge. Elle approche d'un morceau de pâte nourriciere brut. Auſſi la chair des viſceres eſt-elle moins mobile, moins animaliſée, ſi on peut parler ainſi. Les Anciens l'appelloient *perenchime*. Les Modernes ont eſſayé de chaſſer cette dénomination; ce qui eſt un petit mal. Mais ils ont voulu donner une forme particu-

liere & bien déterminée au tiſſu des viſceres, à quoi ils n'ont point réuſſi. Il en faut toujours venir à quelque choſe de pulpeux, non vaſculaire, non véſiculaire, qui n'eſt que de la muſcoſité, ou une premiere couche de tiſſu muqueux.

LV. Venons à une autre portion conſidérable de tiſſu cellulaire. L'épiderme & la peau étant enlevés, il reſte ſur tout le corps une *couverture* générale : c'eſt une enveloppe ou une eſpece de *ſac* qui contient toutes les parties, & qui ſe trouve par-tout; à la tête, au col, à la poitrine, au bas-ventre & aux extrémités. Celle-ci n'eſt pas liſſe & polie comme les trois précédentes ; ſans doute, parce qu'elle n'eſt pas auſſi comprimée & qu'elle eſſuie moins de frottemens. D'ailleurs elle eſt plus ou moins épaiſſe dans ſes différentes parties & dans les différents ſu-

jets, & sa surface externe comme l'interne est *raboteuse* ou pleine de prolongemens. Enfin elle est le siége de la graisse qui ne s'accumule que dans quelques endroits des trois poches intérieures.

LVI. Elle n'en a pas moins l'air d'une sorte de *couverture*, de *vessie* ou de *sac*, comme les trois précédentes ; on peut même la diviser en trois grandes portions qui sont comme des *sacs* à part ; celui de la tête & du col ; celui de la poitrine & du tronc, & celui (ou les quatre) de chaque extrémité ; voilà donc quatre poches plus ou moins étendues, qui ont bien des usages qui ne peuvent être connus sans entrer dans un détail au sujet de leurs productions & de leurs liaisons. Ces productions sont un vrai labyrinthe ; il est étonnant qu'aucun Anatomiste n'ait fait des efforts pour tâcher de s'y frayer quel-

que route; eſſayons de débrouiller cette matiere qui ne peut être regardée comme indifférente, que par ceux qui n'aiment que des connoiſſances ſuperficielles.

LVII. Attachons nous à la portion qui recouvre le tronc, & commençons par celle du bas-ventre & de la partie du dos qui lui répond. Cette portion eſt collée à tous les muſcles par des productions qui pénétrent juſques dans l'intérieur du bas-ventre; en effet, on verra en ſuivant les productions du tiſſu qui recouvre le bas-ventre, dans les endroits où les muſcles ſont charnus, qu'en paſſant d'un faiſceau muſculaire à l'autre, on arrive enfin à la lame externe du péritoine; c'eſt-à-dire, que cette lame fait corps avec le tiſſu cellulaire qui recouvre tout le bas-ventre, ou bien que le péritoine & la couche externe répondant à la peau, ſont une production

l'une de l'autre, ou que du moins elles peuvent être regardées ſur ce pied-là.

LVIII. Mais la communication du tiſſu cellulaire externe avec l'interne ne ſe fait pas, comme on pourroit le penſer, par la voie la plus courte, du moins dans tous les endroits : le tiſſu cellulaire fait pluſieurs détours, il ſuit des voies tortueuſes pour aller du dehors au-dedans; les parties qui répondent à l'interſtice des muſcles, vont aſſez droit ; mais il en eſt peu de cette eſpece; parce qu'il eſt peu d'endroits, où les vuides que laiſſent les différens vaiſſeaux des muſcles du bas-ventre, ſe rencontrent directement : un muſcle bouche les vuides que l'autre laiſſe.

LIX. Le tiſſu cellulaire entoure chaque muſcle avant de paſſer outre; c'eſt-à-dire, qu'il fait le tour des muſcles & forme ſa mem-

brane commune. On sait que chaque muscle a sa sienne : ces membranes communes sont comme des *poches* particulieres ; elles se joignent par leur surface externes ; leur union se fait par des productions lâches ou qui sont du moins beaucoup plus molasses que le corps de la *poche* qui recouvre le muscle. Celle-ci forme une couche à part, comme le péritoine & la pleuvre ; elle a été rendue lisse, polie & plus tendue par les différens mouvemens des muscles ; son tissu est devenu plus serré ; c'est une *poche subalterne* assez solide, mais plus mince que la principale ; elle fait par rapport à bien d'autres qu'elle renferme, ce que la couche commune ou externe fait pour elle. En un mot, chacune de ces poches particulieres qui recouvrent les muscles, tiennent par leurs cavités à une prodigieuse quantité d'autres qui vont servir de gaîne aux diffé-

rens faiſceaux de fibres auxquels ils ſervent d'enveloppe ; comme la gaîne qui leur donne naiſſance, le fait par rapport au corps de tout le muſcle.

LX. On doit regarder toutes les couches de tiſſu cellulaire appartenant à un muſcle comme des balons circulaires contenus les uns dans les autres, qui vont en diminuant à proportion que les faiſceaux de fibres diminuent : ces balons deviennent auſſi, à proportion, plus tendres & plus délicats, juſqu'à ce qu'ils ſoient pulpeux, baveux & muqueux, comme nous avons prouvé ci-deſſus qu'ils le ſont. (*n.* 4.) On voit par là, les détours que fait le tiſſu cellulaire pour pénétrer du dehors au dedans, & du dedans au dehors, ſi on veut le ſuivre dans les parties par leſquelles il recouvre les muſcles. Mais nous l'avons déja dit ci-deſſus, il eſt des parties

dans

dans leſquelles cette communication ſe fait beaucoup plus vîte ; les poches des muſcles s'adoſſent & ſe collent l'une à l'autre par des portions du tiſſu cellulaire ; la route que l'on pourroit ſe frayer du dehors au dedans, par les points de communication ſeroit fort courte ; telle eſt à-peu-près la voye que ſuivent ceux qui enfoncent des épingles dans leurs bras ou dans leurs jambes ; ils ſéparent les fibres ſans les diviſer, ils ſuivent la direction des productions lâches du tiſſu cellulaire.

LXI. Il convient de faire attention à la partie poſtérieure de cette couche cellulaire du tronc, vers les feſſes & le fondement ; elle communique ici beaucoup plus immédiatement qu'ailleurs, avec le péritoine ou ſa membrane externe ; le rectum eſt entouré d'une gaîne qui appartient autant au tiſſu cellulaire du dedans qu'à

celui du dehors. D'ailleurs le tissu du tronc est plus ou moins épais, dans ses différentes parties, il est très-mince vers les bourses; le tissu cellulaire de celles-ci, surtout celui qui suit les testicules, appartient au péritoine; en revanche le tissu cellulaire est fort épais vers les lombes, & il porte sur une partie absolument tendineuse, sur laquelle il glisse. Ainsi le tissu cellulaire des muscles des lombes qui sont sous cette lame tendineuse, appartient plus au péritoine qu'à la couche extérieure. Celle-ci est encore épaisse & compacte vers le pubis, elle y est renforcée par des fibres tendineuses des muscles du bas-ventre; enfin elle est divisée en deux portions latérales, antérieurement par la ligne blanche, & postérieurement par une ligne qui suit la direction de l'épine jusqu'au fondement & au raphé, comme nous le dirons dans la suite. Toutes ces dif-

positions sont remarquables; on les trouve dans tous les sujets; la couche cellulaire est plus ou moins épaisse & compacte; mais elle a toujours la même position, les mêmes liaisons & les mêmes divisions.

LXII. Venons à la partie de cette *poche* extérieure qui couvre la surface antérieure & postérieure de la poitrine; celle-ci répond à la plevre comme la précédente répond au péritoine; elle fait les mêmes circuits autour des muscles, elle envoye les mêmes productions; tout est égal, aux différences près qui viennent de la position & du volume des muscles que chacun doit connoître. Ce que cette portion a de particulier, se trouve surtout à l'endroit des mammeles; ici elle est fort épaisse & lâche dans les deux sexes; elle s'étend sous le creux de l'aisselle où elle est encore plus lâche & fort accumulée;

la portion qui répond à la mammelle ne paroît pas auſſi liée à la plevre que celle du creux de l'aiſſelle. Quant à la portion du dos, elle n'a rien de ſingulier, ſi ce n'eſt qu'elle eſt diviſée poſtérieurement en deux parties vis à-vis l'épine du dos, comme l'antérieure l'eſt de même vis-à-vis le ſternum, entre les deux mammelles; ces ſortes de diviſions ſont des étranglemens naturels qu'il eſt bon de connoître & dont nous parlerons ailleurs.

LXIII. La *poche* qui recouvre le col, le crâne & la face, mérite beaucoup d'attention; elle fait d'abord le tour du col, en ſe joignant vers ſa partie antérieure au muſcle peaucier; elle perce enſuite le muſcle, & va s'étendre par des productions aſſez lâches, ſur toutes les parties voiſines, au larinx & au pharinx où elle communique avec des productions de la plevre. Cette communication eſt bien évidente

ſur les parties latérales du col, vers les pelotons de glandes limphatiques qui s'y trouvent & qui flottent pour ainſi dire, dans des eſpeces de filets tiſſus par la ſubſtance cellulaire de la poitrine & du col ; il paroît même que la premiere a plus de part à cette contexture que la derniere. La partie poſtérieure du col eſt fort garnie de muſcles, que la ſubſtance cellulaire perce avec peine, car quoi qu'elle ſe trouve fort abondante vers le dehors, elle eſt plus reſſerrée vers le corps des muſcles, à travers leſquels on peut pourtant la pourſuivre juſques ſur les vertebres & même juſques dans leur cavité: on peut le faire auſſi, quoique moins aiſément par rapport à la ſubſtance cellulaire du dos.

LXIV. La *couche* du crâne n'eſt qu'une ſorte de calotte intimement unie avec une membrane tendineuſe qui la renforce, mais qui ne l'empêche pas de communiquer

avec le périoste. A peine cette calotte se joint-elle à la dure-mere à travers les sutures, dans les adultes; mais dans les jeunes sujets & surtout les fétus, la dure-mere, le périoste & les os eux-mêmes, qui sont une sorte de membrane, ne font qu'un corps traversé de toutes parts par le tissu cellulaire: cette différence entre les adultes & les jeunes sujets, rend ceux-ci plus susceptibles des engorgemens d'humeurs dans les différentes parties du tissu cellulaire de la tête: & par la même raison, la communication de l'intérieur à l'extérieur est beaucoup plus aisée dans la tête des enfans que dans celle des adultes.

LXV. La *poche* cellulaire de la face est d'un tissu foible, elle se prolonge dans toutes les cavités; elle va tapisser le dedans de la bouche, où elle se joint avec les productions de l'œsophage; elle s'é-

tend dans le nez où elle forme la membrane pituitaire, qui communique avec la dure-mere, vers l'os etmoïde; enfin elle ſe joint intimement à la dure-mere, dans l'orbite où elle entourre & pénétre l'œil juſqu'au corps criſtallin, en s'inſinuant à travers les membranes: ces membranes, quoique très-ſerrées, n'ont pourtant pas détruit le tiſſu cellulaire qui les diſtingue & qui les unit.

LXVI. Remarquons particuliérement que la plevre communique avec la couche cellulaire du col & de la face, des narines & de la langue, à-peu-près comme le péritoine communique avec la couche du tronc vers le rectum & le raphé; de grands Médecins ont parlé du rapport qu'il y a entre ces deux parties, eu égard aux diſpoſitions de leurs vaiſſeaux; voici un autre rapport eu égard aux productions du tiſſu cellulaire; ces deux

parties ſont des aboutiſſans, où ces productions vont ſe contourner en maniere de cul-de-ſac. D'où il réſulte que les environs de la gorge & du nez, ainſi que ceux du rectum, ſont des égoûts naturels & très-remarquables.

LXVII. Les *poches* cellulaires des extrêmités ſont fort différentes des précédentes ; au lieu de toucher immédiatement les muſcles & de pénétrer juſqu'au centre des membres, elles ſe perdent ou s'arrêtent ſur une membrane tendineuſe, connue dans l'extrêmité inférieure, ſous le nom de *culotte aponévrotique*, & qu'on peut pour la même raiſon, appeller *manche aponévrotique* dans les extrémités ſupérieures. Ces productions tendineuſes ne ſont pas par-tout de la même conſiſtance, ni auſſi évidentes ; on peut même avancer qu'elles manquent aux portions ſupérieures des extrémités, vers les feſſes & les moi-

gnons des épaules, où la poche cellulaire externe ſe plonge immédiatement dans les corps des muſcles. Il paroît, de plus, que la cuiſſe eſt plus pourvue de cette membrane aponévrotique que le bras; ce qui dépend apparemment de la proportion des membres & de l'étendue & de la force des muſcles, qu'il faut contenir; en effet il eſt à préſumer que les bandes aponévrotiques ne ſont deſtinées qu'à borner & diriger les mouvemens des muſcles, & à les contenir dans leur poſition; elles ne furent, ſans doute, dans leurs principes, que des portions de tiſſu cellulaire, renforcées enſuite & rendues liſſes & polies comme le péritoine. Ces membranes ſont auſſi tendineuſes & en partie des productions des muſcles, bien marqués, ſurtout à la cuiſſe, où le muſcle nommé du *faſſia lata*, ſe perd dans l'aponévroſe. Cette diſpoſition étoit néceſ-

ſaire pour que l'aponévroſe pût ſe relâcher ou ſe reſſerrer ſuivant le beſoin ou ſuivant les mouvemens des muſcles. Quoi qu'il en ſoit, la face externe de la manche & de la culotte aponévrotique eſt hériſſée de productions de tiſſu cellulaire, auxquelles la couche externe tient; il y en a peu qui percent directement les aponévroſes; mais elles les ſuivent dans leurs détours; or, on ſait qu'elles viennent s'attacher aux os, en ſe plongeant ſurtout du côté interne de la cuiſſe, entre les muſcles; (ce que la manche aponévrotique fait à-peu-près de même, du côté interne des bras) c'eſt au moyen de ces plans de ſéparation, que le tiſſu cellulaire ſuit, qu'il ſe plonge dans les muſcles des membres; mais il paroît toujours différent de celui qui appartient proprement à ces muſcles.

LXVIII. Ce tiſſu propre aux muſcles des extrêmités, a des liaiſons

immédiates, & fort ſingulieres, avec le tiſſu cellulaire du bas-ventre & de la poitrine. Il communique vers les parties inférieures, avec le péritoine, & vers les parties ſupérieures, avec la plevre; ces deux membranes, c'eſt-à-dire, la plevre & le péritoine, envoyent, 1°. des productions qui ſuivent les paquets des vaiſſeaux. 2°. Des prolongemens évidens, d'où réſultent vers les aînes & ſous les aiſſelles, des pelottons molaſſes dans leſquels ſont ſituées des glandes limphatiques. 3°. Des prolongemens qui ſuivent les muſcles, qui les pénétrent & qui aboutiſſent aux extrêmités des membres, où l'on trouve un mêlange ſingulier d'aponévroſes & de tiſſu cellulaire, vers les poignets & les chevilles des pieds, ainſi que vers les orteils, les doigts & leurs articulations. Toutes ces communications ſont importantes & reviennent très-ſouvent dans l'ex;

plication des ſymptômes des mala-dies ; elles démontrent déja le commerce qu'il peut y avoir entre le tronc & les extrémités ; elles donnent une idée de la maniere dont ces parties peuvent agir les unes ſur les autres.

LXIX. Tel eſt en gros le tableau qu'on peut faire de la ſubſtance cellulaire, & de ſes productions ; on voit qu'elle eſt compoſée de pluſieurs couches générales & particulieres, ſinguliérement liées les unes aux autres ; ces couches different en conſiſtance, ſuivant qu'elles approchent ou qu'elles ſont éloignées des premieres fibres ; elles enveloppent d'abord ces fibres ou elle les engaînent comme un enduit glaireux ou muqueux ; ces couches ſe deſſéchent enſuite, s'étendent & s'épaiſſiſſent à la longue par l'application de nouvelles couches, à la faveur des mouvemens des parties, & de leurs extenſions.

Toute la *couche* extérieure, depuis les pieds jusqu'à la tête, ſemble être une ſeule poche générale; il faut en dire autant de celle qui occupe tout l'intérieur des boyaux, depuis la bouche & les cavités qui viennent y aboutir; de ces deux couches, l'extérieure eſt la plus étendue, tandis que l'autre eſt ſinguliérement repliée; mais elle eſt aſſez diſtinctement marquée pour ne pas échapper à l'œil des connoiſſeurs; ainſi la ſurface externe du corps & ſa ſurface interne, ne ſont que deux lames de ſubſtance cellulaire, plus ou moins épaiſſes; ces deux lames contiennent entre elles, ou dans l'eſpace qui les ſépare, toutes les autres parties; elles ſe joignent à ces parties par des productions qui les collent les unes aux autres, comme on vient de l'expoſer.

LXX. Cette maſſe générale de tiſſu cellulaire qui ſe trouve entre

les ſurfaces externe & interne du corps, n'eſt qu'un compoſé de mille ſortes de *cornets* ou de *balons* cellulaires contenus les uns dans les autres: on peut ſe former une idée de cette contexture, en coupant un membre, comme la cuiſſe ou le bras, tranſverſalement, & fixant enſuite les deux couches circulaires de la peau, & du périoſte ou de la moëlle. Il ſe trouve entr'elles une quantité prodigieuſe de couches aſſez ſolides & bien étendues pour chaque muſcle: il y en a auſſi de plus minces & de plus moles pour chaque fibre; elles ont toutes ceci de particulier, c'eſt qu'elles ſont liées les unes aux autres par leurs ſurfaces externes au moyen deſquelles elles ſe touchent. Or, tous les *balons*, quelques foibles qu'ils paroiſſent, & quelques délicats qu'on les ſuppoſe, agiſſent pourtant les uns ſur les autres; ils ſe ſoutiennent mutuellement; de ma-

niere que l'un ne ſauroit ſe relâcher ou ſe reſſerrer ſans que les autres s'en reſſentent, plus ou moins: il réſulte de tous ces efforts, une ſorte d'équilibration, une action & une réaction réciproques, qui dépendent, tant de la cohéſion des parties qui conſtituent les balons, que de celles des productions qui les lient les unes aux autres. Cette équilibration fait une eſpece de mouvement *tonique*, qu'on peut regarder comme ſimplement *paſſif*; il contient les parties dans les rapports réciproques qu'elles doivent avoir; & il acquiert plus ou moins d'énergie par l'action des nerfs & des vaiſſeaux, ce qui le rend cauſe de bien des phénomènes.

LXXI. C'eſt dans cet organe ſpongieux, ainſi conformé, que ſont placées les différentes parties, les viſceres, les muſcles & les glandes; elles ſont, pour ainſi dire, *plantées* dans cette ſubſtance *paren-*

chimateuſe, dans laquelle elles *vé-getent*, en ſe couvrant de pluſieurs couches, elles s'y étendent & s'y arrangent par la force de leurs germes, ou des extrêmités des nerfs qui leur ſont propres; toutes ces parties ne ſont, dans les jeunes ſujets, que des eſpeces de *bourgeons* qui viennent à végéter dans le tiſſu cellulaire, comme les branches, les fruits & les feuilles des arbres s'étendent dans l'air, ou plutôt comme les racines végetent & ſe contournent dans la terre. Quoi qu'il en ſoit, tous ces organes ainſi nichés dans la ſubſtance ou dans l'organe cellulaire, doivent l'étrangler, le gêner, le relâcher & le modifier ſinguliérement dans ces différentes portions; ces modifications qui dépendent du mouvement, comme de la ſeule préſence de ces organes, donnent une idée juſte de ce qui a été appellée le *département* des viſcères & des au-

tres parties, dans les *Recherches ſur les Glandes*; le *département* d'un organe, n'eſt autre choſe que ſon atmoſphere cellulaire, ſi on peut ainſi parler; ou bien le *département* d'une partie n'eſt autre choſe que la portion de tiſſu cellulaire qui a du rappott avec ſon action : lors donc que cette partie change de poſition ou de conſtitution, tout le tiſſu cellulaire qui eſt de ſon *département*, reçoit auſſi des modifications particulieres.

LXXII. Une des propriétés des plus générales & des plus importantes de l'organe cellulaire externe, eſt celle qu'on pourroit appeller ſa *pénétrabilité*; ſa diſpoſition ſpongieuſe, au moyen de laquelle elle donne paſſage à toute la fumée aqueuſe qui l'arroſe elle-même continuellement. Cette fumée, (apparemment la vraie matiere de la tranſpiration inſenſible) peut aller & venir de tous les côtés & indif-

féremment d'un endroit à l'autre; ſans jamais trouver rien qui s'oppoſe à ſon cours dans l'état naturel; l'égalité dans la marche, & les écoulemens de cette partie aqueuſe ne ſeroit pas poſſible, ſi elle ne paſſoit d'une cellule à l'autre, auſſi aiſément que l'eau dans l'atmoſphere. L'organe cellulaire peut donc être comparé à une ſorte d'atmoſphere, dans laquelle les humeurs ont ordinairement un cours libre & aiſé; ce cours venant à ſe déranger, occaſionne des courans, des dépôts, des directions particulieres qui ont leur cauſe dans les différens dégrés de force de ce même organe cellulaire. C'eſt de ces courants & de ces directions de la matiere, de la tranſpiration & des mouvemens de convergence ou de divergence, qu'elle prend par rapport à des parties particulieres toujours pouſſées dans l'organe cellulaire, qu'on peut faire dépendre

bien des phénomènes inexplicables dans tout autre ſyſtême. Ces phénomènes ſuppoſent toujours la liberté ou la *pénétrabilité* générale, qui paroiſſent appartenir à l'organe cellulaire dans l'état de ſanté.

LXXIII. Les propriétés générales, telles que le *ton* ou la *cohéſion* du tiſſu cellulaire & ſa *pénétrabilité* dont nous venons de parler, ſont un peu dérangées ou modifiées par quelques étranglemens qui ſe trouvent dans ſon intérieur; ces étranglemens doivent néceſſairement changer la marche des humeurs, & donner lieu à des liaiſons particulieres ou des réſiſtances de la part du tiſſu, bien différentes de celles qui viennent de l'action réciproque de ces poches les unes ſur les autres: on pourroit compter beaucoup de ces étranglemens aux extrêmités, aux poignets & aux chevilles des pieds, aux articulations, aux feſſes, vers le moignon

des épaules & dans les intervales des viſcères; mais il ſuffit de les indiquer, chacun peut les appercevoir aiſément & faire les applications convenables ſur leurs uſages. Il en eſt un qui paroit mériter une attention particuliere. Il diviſe le corps en deux parties égales, à droite & à gauche, il a été indiqué dans les *Recherches ſur les Glandes*, ſous le nom de *raphé* général; c'eſt un plan réel de ſéparation entre les deux côtés du corps, & non point un être imaginé par les Anatomiſtes.

LXXIV. En effet, on trouve évidemment, entre les deux cuiſſes, (au *raphé* proprement dit) une eſpece de *couture* ou de *calloſité* naturelle, qui n'eſt qu'un étranglement de la peau & qu'on ſuit aiſément par devant & par derriere dans les deux ſexes; le dartos eſt ſéparé en deux par une cloiſon, ainſi que la verge. La ligne blanche

commence au pubis, qui eſt diviſé lui-même en deux parties latérales par un cartilage mitoyen. La peau qui recouvre le ventre, eſt auſſi-bien que l'organe cellulaire, plus reſſerrée ſur la ligne blanche qu'ailleurs. On trouve en entrant dans le bas-ventre, & mettant pour un moment les viſcères à part, le méſentere qui eſt fait par l'adoſſement des deux plis du péritoine. Le diaphragme eſt diviſé en deux muſcles, très-évidemment vers l'épine du dos, & aſſez ſenſiblement vers le ſternum. Le médiatiſtin reſſemble beaucoup au méſentere. La trachée elle-même porte l'empreinte des deux portions des poulmons. On trouve le raphé bien marqué dans la glande thiroïde, dans le cartilage de ce nom; dans le cricoïde, & dans l'épiglote. L'œſophage & le pharinx ſont ſéparés ſurtout poſtérieurement par une-ligne blanche fort apparente ou par un entrecroiſ-

ſement des fibres. *Hippocrate* connoiſſoit la ligne médiane de la langue. La machoire inférieure reſte longtemps diviſée vers le menton, & lorſqu'elle eſt unie, elle porte une ligne ſaillante fort apparente. Le palais a ſa ligne depuis les deux inciſives ſupérieures juſqu'à l'extrêmité de la luette. Les os maxillaires ſont unis dans cette ligne. Les levres ont leurs brides dans la même ligne. Les narines y ont leur cloiſon. Le nez n'eſt que l'union latérale de deux tuyaux ou des deux narines adoſſées; ſes os propres aboutiſſent aux deux côtés du frontal, qui reſte longtemps diviſé & qui contient une cloiſon verticale dans ſa cavité. Les muſcles ſourciliers & les frontaux ſont ſéparés par un plan mitoyen, qui étrangle la peau. Tout le monde connoît la ſuture ſajittale, ainſi que la faux, le corps calleux, l'adoſſement des tuber-

cules qui ſont dans les ventricules du cerveau, & la crete de l'os etmoïde. La moële allongée & la moële épiniere ont leur corps calleux. Les vertebres qui ſont diviſées en pluſieurs parties dans les jeunes ſujets, ont leur apophiſes épineuſes, ſur leſquelles la peau eſt plus étranglée que vers les côtes; cet étranglement commence vers la tubéroſité occipitale, & va aboutir au coxcis; il commence par une ſorte de ligament cervical, & finit de même, en aboutiſſant au raphé entre les cuiſſes; en un mot, il eſt aiſé de voir que le plan de ſéparation dont il eſt queſtion, exiſte en effet; qu'il eſt l'aboutiſſant où les fibres & les vaiſſeaux viennent ſe joindre & s'entrelaſſer comme les branches des deux arbres voiſins.

LXXV. Il y a quelques remarques à faire par rapport aux viſceres & aux vaiſſeaux; on ne trouve pas le raphé dont nous parlons, dans

tous les viſcères du bas-ventre ; mais il ne faut pas les conſidérer comme ils ſont dans le ſujet ; ils y ſont dans un état de gêne ; les inteſtins, ſur-tout, y ſont repliés & roulés pour ainſi dire les uns ſur les autres ; on diroit qu'ils ont été faits pour être étendus & ne former qu'un canal droit & continu, depuis le pharinx. Or, en les conſidérant de cette maniere, on verra qu'ils ſont en effet ſéparés en deux demi-canaux par une ſorte de ligne aſſez apparente dans l'endroit de l'union du méſentere, & marquée au côté oppoſé par un entrelacement particulier des vaiſſeaux. La matrice & la veſſie ſont évidemment ſéparées en deux moitiés latérales. Quant aux vaiſſeaux ſanguins, la ligne qui les ſépare, paroît partir du cœur, dans ſa cloiſon mitoyenne× ; de maniere que toutes les arteres appartiennent au côté gauche, tandis que les veines ap-

partiennent

× ou transversale, qui fait la séparation des oreillettes et des ventricules —

partiennent au droit, quoique leurs branches s'étendent dans toutes les parties du corps. Le cervelet, la glande pineale, une portion du foie, le pancreas & quelques autres parties, paroissent occuper le milieu du corps & n'être pas divisées en parties latérales; mais quand on les considere avec attention, on voit qu'elles sont divisées en deux portions, & que la place qu'elles occupent leur a été donnée par la pression & la modification des parties du voisinage. Le cervelet a ses deux petits lobes, aussi-bien que la glande pineale; le foie peut être regardé comme appartenant totalement au côté droit, & le pancreas au gauche. Ces viscères s'arrangent suivant que leurs usages l'exigent; mais ils appartiennent fonciérement à l'un des côtés plutôt qu'à l'autre.

LXXVI. Le corps paroît donc composé de deux moitiés adossées

l'une à l'autre, & qui ſe joignent ou qui s'engrennent de façon que les productions de l'une gagnent plus ou moins vers l'intérieur de l'autre. Le méchaniſme de ces engrennures & de ces communications, tient à l'hiſtoire de la génération & à bien d'autres queſtions qui nous meneroient trop loin ; c'en eſt aſſez pour avancer que la maniere de concevoir le corps que nous propoſons, ne laiſſe pas de répandre du jour ſur l'explication de certains phénomènes de l'économie animale. Nous en conclurons ici ſeulement, que la ſubſtance cellulaire eſt étranglée dans toute ſa partie moyenne, & diviſée en deux portions latérales ; ſes balons ou ſes poches ſont, pour ainſi dire, affermies ſur l'axe du corps, d'où elles s'étendent de côté & d'autre, ce qui leur donne d'autant plus de force, qu'elles ſont appuyées ſur une baſe plus ſolide. Ceci nous in-

dique que les matieres contenues dans un des côtés du corps & qui pénetrent la ſubſtance cellulaire, ont beaucoup plus d'aiſance à s'étendre en haut & en bas qu'elles n'en ont à paſſer d'un côté à l'autre; ce qui rend raiſon de quelques ſymptômes des maladies dont nous parlerons ci-deſſous.

LXXVII. Les vaiſſeaux innombrables, les nerfs & les couches membraneuſes qui ſe perdent dans la ſubſtance cellulaire, lui donnent une action bien plus marquée que celle dont nous avons parlé ci-deſſus. (*N*°. 70.). Ils l'animent & la rendent mobile & ſenſible, propre à des dilatations & à des reſſerremens extraordinaires; cette action fait, à proprement parler, toute celle de l'organe cellulaire; il eſt continuellement agité & dans un mouvement perpétuel de reſſerrement & de dilatation; ne fut-ce que par l'action de l'atmoſphère,

qui, à chaque inſtant, cede plus ou moins à l'effort des vaiſſeaux, & aux oſcilations des fibres. Ce mouvement continuel, joint à la tenacité du tiſſu cellulaire, oppoſe une réſiſtance douce, égale & graduée, contre laquelle les forces des vaiſſeaux & des nerfs viennent, pour ainſi dire, ſe perdre, ou du moins ſe borner; il paroît d'ailleurs, que l'organe cellulaire eſt aſſez mobile, aſſez capable de réſiſtance, & aſſez élaſtique, pour rendre les degrés de force qu'il reçoit, avec plus ou moins d'augmentation ou de diminution, ſuivant les circonſtances. Cette élaſticité & ces mouvemens de l'organe cellulaire, joints à ceux de la peau & de tout le ſyſtême fibreux & vaſculeux, entretiennent & établiſſent en partie le mouvement *tonique* connu de *Van Helmont*, que *Sthal* a ſi bien analiſé, & auquel beaucoup de Phiſiologiſtes ont recours dans l'explication des

principaux phénomènes de l'économie animale.

LXXVIII. Indépendamment de l'action des nerfs, des vaisseaux & des muscles, il y a une partie qui entretient un mouvement continuel & singulier dans toute la masse cellulaire; c'est le diaphragme. On connoît ses liaisons & ses adhérances; il est appliqué entre deux *balons* principaux de substance cellulaire, entre la plevre & le péritoine; ces deux *balons* se joignent, comme tout le monde le sait, au diaphragme; ils en traversent les fibres, ainsi que le tissu cellulaire s'engage dans les fibres de tout autre muscle. Quelque foible qu'on suppose le ressort de la plevre, du péritoine & celui de leurs appendices; ces parties doivent toujours se ressentir du mouvement du diaphragme, qui tiraille l'une de ces poches, tandis qu'il relâche ou qu'il ride l'autre; ces secousses ne sau-

roient manquer de donner quelque direction à l'action du tissu cellulaire du tronc & des extrêmités ; voilà une des raisons pour lesquelles la tête, la poitrine & la partie inférieure du corps, ont tant de rapport avec les mouvemens du diaphragme, de la respiration, & des efforts des entrailles qui se contrebalancent sans cesse. D'ailleurs, l'intestin duodenum est placé dans un vuide que laisse le péritoine, où il est entouré de beaucoup plus de tissu cellulaire, que les autres viscères, même que les reins : les nerfs *gastriques* se trouvent aussi fort abondans dans cette même partie, ils s'étendent sur tout le tissu cellulaire ; il faut donc qu'il se ressente de leurs mouvemens, & que ses oscillations s'étendent plus ou moins loin, à proportion qu'elles sont plus ou moins vives, ou qu'elles sont faites dans différentes parties ; ainsi cette niche du duode-

num, ſi on peut ainſi parler, eſt une eſpece de centre d'où partent en quelque façon les oſcillations de tout le tiſſu cellulaire du corps; c'eſt ce qui fait que le *département* de cet inteſtin eſt ſi étendu, & qu'il revient dans preſque toutes les maladies. Tout ceci paroît jetter quelque éclairciſſemens ſur la maniere dont le diaphragme & les autres parties *gaſtriques* peuvent influer ſur tout le reſte du corps.

LXXIX. Appuyons notre théorie de l'*organe cellulaire*, par quelques obſervations; ou plutôt rapportons les faits de pratique dont elle n'eſt que le réſultat. On voit tous les jours, lorſqu'il s'y fait quelque ſuppuration ſourde dans l'intérieur de quelque membre où dans les lames de quelques os, la peau de la partie qui répond au noyau de la ſuppuration, devenir œdemateuſe; cet œdeme n'eſt qu'un gonflement du tiſſu cellulaire; il eſt plus ou moins étendu ſuivant la po-

ſition & l'étendue du point de ſuppuration; il ſuppoſe toujours qu'il y avoit un rapport entre le tiſſu cellulaire qui ſuppure, & celui qui ſe gonfle; le premier contenoit le ſecond ; ils agiſſoient l'un contre l'autre; ce qui prouve l'action tonique que nous avons ſuppoſé dans cette partie.

LXXX. La *réſolution* a ſes œdemes ainſi que la ſuppuration; elle ne ſauroit ſe faire ſans qu'il en coûte la perte & la coalition de quelques couches de ſubſtance cellulaire; il n'eſt donc pas étonnant, que celle-ci ſoit dérangée, relâchée ou tendue juſqu'à un certain point, pendant que la *réſolution* ſe fait. De-là viennent les bouffiſſures de tout le viſage, à la ſuite des étranglemens, ou de la ſuppuration du péricrâne & de la dure-mere; le tiſſu cellulaire de la face & des paupiéres, eſt mol, abondant, fort ſujet à des reſſerremens & à des re-

lâchemens particuliers ; il n'eſt pas ſurprenant qu'il ſe reſſente de la diſpoſition de celui des parties internes auxquelles il ſe joint, plus vers les yeux, que partout ailleurs. C'eſt au moyen des prolongemens de la dure-mere, par les fentes orbitaires, & au moyen des paupiéres elles-mêmes, avec le péricrâne.

LXXXI. Il eſt aiſé de prouver que la ſubſtance cellulaire du viſage eſt ſujette à des changemens très-fréquens, par les phénomènes qu'on obſerve, tant dans ceux qui ſe portent bien, de tous les âges & des deux ſexes, que dans les malades ; les attaques de vermine bouffiſſent la face des enfans ; les approches des regles la gonflent, ſurtout vers les paupiéres dans bien des femmes ; toutes les paſſions ſe peignent ſur la face ; les diſpoſitions des gencives, celles de l'eſtomach, & celles des hypocondres, y portent ſinguliérement ; mille ob-

ſervations journalieres le prouvent. Auſſi le tiſſu cellulaire de la face eſt-il joint, comme nous l'avons remarqué plus haut, à celui de la tête, de l'œſophage, de la trachée & de toutes les parties internes ; c'eſt une ſorte d'aboutiſſant ſur lequel toutes les parties peuvent agir, ſurtout au moyen des nerfs, qui modifient toujours ſinguliérement le tiſſu cellulaire, en l'étranglant ou en le relâchant dans ſes différentes parties.

LXXXII. On voit ſouvent que le viſage étant bouffi des deux côtés dans des hydropiſies de poitrine, des ſuppurations aux deux poulmons & des rhumatiſmes généraux, l'œdeme gagne peu-à-peu la partie ſur laquelle le malade ne ſe couche point; tout ce côté ſe gonfle, ce qui prouve que les matieres paſſent de l'un à l'autre, au moyen du tiſſu cellulaire; mais il reſte toujours, au milieu du viſage, une

ſorte d'étranglement, ſuivant la direction du raphé dont nous avons parlé; (*n.* 73.). Cet étranglement doit être moindre ici que dans les autres parties, parce que le tiſſu cellulaire des narines, de la cavité de la gorge & de la bouche, eſt lâche & donne paſſage aux humeurs plus aiſément que les parties moyennes du corps. On trouve en effet des hydropiques de poitrine couchés ſur le côté malade qui ſe dégorge, du moins dans l'extérieur, par le poids du corps; les humeurs ſont portées en-devant juſques vers le milieu du ſternum, où elles font un amas conſidérable, vers le tiſſu de la mamele, & en arriere vers l'épine; mais ces amas ne paſſent ni le ſternum, ni l'épine, qu'à la longue. Nous avons vu un *leucophlegmatique*, dans lequel la joue ſur laquelle il ſe couchoit s'affaiſſa; mais la langue ſe prit ſi étonnamment, ſurtout du côté dont la joue

s'étoit affaiſſée, qu'elle formoit une groſſe maſſe œdemateuſe qui ſortoit en partie de la bouche. Cet accident dura quatre ou cinq jours, après leſquels le malade mourut.

LXXXIII. Il y a des ériſipeles à la face & quelque-fois ailleurs, qui ſe terminent par une diſpoſition œdemateuſe des parties enflammées ; cette diſpoſition eſt due à l'étranglement & à la bouffiſſure de la ſubſtance cellulaire, dans laquelle les humeurs roulent difficilement. Ce même étranglement eſt quelquefois ſi notable, qu'il s'enſuit la chûte de l'épiderme & du corps muqueux ; ce qui indique la deſtruction de certaines couches de tiſſu cellulaire, dont nous parlions ci-deſſus ; car le corps muqueux qui eſt collé à la peau, ne ſauroit être détruit, que la glue qui l'attache ne le ſoit. On a lieu de ſoupçonner la même deſtruction, la même diſſolution ou la fonte de

quelques lames de tiſſu cellulaire à la ſuite de bien des maladies, des fiévres de pourriture, des fiévres-malignes & des maladies de la peau. Or, ce qui arrive à l'épiderme & au corps muqueux, arrive de même aux membranes internes des inteſtins, celles de la veſſie & de la trachée ; ainſi qu'au péritoine, à la plevre & à la piemere elle-même, comme les ouvertures des cadavres le démontrent : ce ſont des eſpèces d'exfoliations dans l'organe cellulaire.

LXXXIV. Une ſuppuration aux doigts ou aux poignets excite ſouvent des tumeurs glanduleuſes ſous l'aiſſelle ; les maux aux pieds font les mêmes effets ſur les aînes. *Caſſius*, Médecin Philoſophe, cherchoit, il y a ſeize cens ans, les raiſons de ces phénomènes ; nous lui répondrions que cela dépend du tiſſu cellulaire ; auſſi voit-on que les maux aux aînes ou ſous les aiſſelles

engorgent ſouvent les poignets & les pieds. Ces rapports ſe démontrent fort évidemment dans des ſujets qui ne ſauroient ſouffrir une impreſſion ſous l'aiſſelle ou aux aînes, ſans qu'elle faſſe un changement notable ſur tout le bras, ou ſur la jambe, comme les impreſſions qu'on fait ſur le nombril, répondent ſouvent aux parties de la génération. Nous avons vu quelquefois, à la ſuite d'une ſuppuration à l'avant-bras, les aiſſelles s'engorger & puis la parotide; nous avons auſſi obſervé que ces parties tombant en ſuppuration à la ſuite des maladies externes, les tumeurs pénétroient dans le corps du côté affecté, après avoir parcouru le poignet, l'aiſſelle, le col, ou la jambe, le genouil & l'aîne. On remarque tous les jours, que des étranglemens & des ſuppurations à un des côtés du tronc, ſoit à la poitrine, ſoit au bas-ventre, cau-

ſent des gonflemens aux extrêmités, aux aînes & aux aiſſelles, aux pieds & aux poignets.

LXXXV. Il y a donc entre les parties extérieures & les internes, une action réciproque dans l'état de maladie, & par conſéquent dans l'état de ſanté. Puiſque la plevre fournit le tiſſu cellulaire des bras, & le péritoine celui des extrémités inférieures ; puiſqu'un étranglement du tiſſu cellulaire ſur un os, gonfle celui qui répond à la peau de cette partie; puiſqu'enfin une ſuppuration au pied ou au poignet, porte ſur l'aîne ou l'aiſſelle, & de-là dans l'intérieur, il faut néceſſairement qu'un étranglement de l'intérieur porte ſur l'extérieur. On eſt même en droit de ſoupçonner que dès qu'un de ces étranglemens ſe montre, l'autre eſt à craindre juſqu'à un certain point, & même qu'il exiſte déja. Un gonflement à la parotide,

au poignet, au pied, survenus par une cause interne, supposent presque toujours un dérangement dans le tissu cellulaire du tronc; ce dérangement constitue la maladie principale, & dont ce qui paroît au dehors est seulement le symptôme.

LXXXVI. Aussi les Médecins savent-ils qu'une douleur ou une suppuration sourde d'un des côtés de la poitrine, rougissent, bouffissent, resserrent la joue, le poignet & la jambe de ce côté; plus ou moins dans les différens sujets, & suivant le degré de contriction de la partie affectée, ou suivant la position du local dans lequel se trouve la cause du mal. Tout cela se fait au moyen des couches de l'organe cellulaire; elles agissent l'une sur l'autre, comme nous le remarquons plus haut: elles se renvoyent les humeurs qu'elles contiennent. Il est sans doute difficile de déter-

miner exactement l'ordre précis de ces efforts & celui des dérangemens qui en réſultent; mais il ne faut pas imaginer que tous ces rapports n'aient pas de loix préciſes ; quelques irréguliers qu'ils paroiſſent, on entrevoit, lorſqu'on y fait attention, qu'ils ont une marche réglée, & que ſi on eſt ſi peu avancé là-deſſus, c'eſt qu'on ne s'eſt pas attaché à faire des obſervations bien ſuivies.

LXXXVII. Il eſt, par exemple, aiſé de démontrer que les dérangemens de la plevre ſont plus d'impreſſion ſur la partie ſupérieure du corps, le viſage, les bras & les mains, que celles du péritoine; celles-ci agiſſent beaucoup ſur les parties inférieures, dans leſquelles il faut toujours bien diſtinguer ce qui dépend du poids général de tout le corps, d'avec ce qui dépend de la diminution ou de

l'augmentation d'action de l'organe cellulaire. Il y a aussi des parties du tronc qui agissent, pour ainsi dire, indifféremment sur les extrêmités supérieures ou sur les inférieures. On a lieu de l'observer dans les indispositions du foie & de la rate, dont les *départemens* s'étendent dans tout le côté qu'elles occupent. Pourquoi? parce que ces viscères se trouvent, pour ainsi dire, à l'aboutissant de la plevre & du péritoine; ils sont joints au diaphragme, dont le mouvement s'étend en haut & en-bas, comme nous le disions ci-dessus, (*N*°. 78.); Il n'est donc pas surprenant que les parties du bas-ventre puissent quelquefois agir sur les extrêmités supérieures, tandis que celles de la poitrine agissent sur les inférieures. Nous avons vu des tumeurs au mésentere, causer des toux, des crachemens & des hydropisies de poitrine; & des dou-

leurs des teſticules, répondre aux mamelles du côté du teſticule affecté ; ainſi que des groſſeurs aux bourſes, aux cuiſſes & aux genoux à la ſuite des affections de poitrine, &c. &c.

LXXXVIII. L'action de la ſubſtance cellulaire dont il eſt queſtion, paroît ſe borner, ſuivant la plûpart des exemples que nous avons rapporté, aux cas dans leſquels il y a quelque étranglement ou quelque *noyau* dans le tiſſu cellulaire ; mais il eſt des cas dans leſquels cette action ſe fait très-bien ſentir, quoiqu'il n'y ait point de ſuppuration. On voit tous les jours, que les gens qui ont des rhumatiſmes aux extrêmités ſupérieures ou inférieures, ne peuvent pas même reſpirer, ſans que leurs douleurs augmentent ; elles ſont plus fortes dans l'inſpiration que dans l'expiration, & cela vient du tiraillement que nous avons dit que les mouvemens du

diaphragme operent ſur tout l'organe cellulaire; c'eſt ainſi que dans ces mêmes rhumatiſmes, les malades ne ſauroient remuer un membre, ſans que le mouvement ne réponde aux parties les plus éloignées; tout le tiſſu cellulaire eſt alors pris; ſon état de gêne ou de maladie éclaire ſur ſon action naturelle.

LXXXIX. Les bouffiſſures générales prouvent la même vérité. Rapportons un ſeul exemple qui revient à bien d'autres qu'on trouve très-communément en pratique. Un enfant ſujet à une évacuation périodique de ſang, par les narines, fit des remédes qui ſuſpendirent cette évacuation; il devint bouffi ou enflé de tout le corps, ſurtout de la partie ſupérieure; la fiévre & la difficulté de reſpirer étoient très-marquées; les parties inférieures ſe gonflerent à la ſuite d'une ſaignée au pied, & la

fiévre diminuant, l'enflure diminuoit à proportion ; mais la difficulté de reſpirer augmentoit ; enfin le malade ne put plus ſe coucher que du côté droit ; toute ſon enflure diſparut, & il mourut avec une ſuppuration au poulmon du côté ſur lequel il ſe couchoit, & qui ſe trouva auſſi plein d'eau. Cet exemple ſeul met dans le plus grand jour l'action de l'organe cellulaire, les voies que les liqueurs ſe frayent dans les cavités, les étranglemens qui cauſent certaines bouffiſſures, & l'équilibration des parties internes & des externes ; tout cela eſt une ſuite de ce que nous avons ſouvent répété, & ſe préſente dans bien des maladies ; ſurtout dans l'hiſtoire des *Métaſtaſes*. Il faudroit à préſent pouvoir faire une application bien circonſtanciée de la théorie du tiſſu cellulaire à l'hiſtoire des maladies. Voici notre eſſai à l'égard de cette application.

XC. Qui lit aujourd'hui *Hippocrate* ? quelques Médecins entraînés par un penchant invincible..... Qui entend *Hippocrate*, parmi ceux qui le lisent ? très-peu de têtes privilégiées. Nous n'entendons presque point les ouvrages d'*Hippocrate* ! Je ne parle pas des mots, des variantes, des traductions & des autres maigres objets des *Philologues* ; tout est dit à cet égard. Je parle des choses, de la méthode, de l'esprit, du systême qui se trouve dans les œuvres d'*Hippocrate*, à travers beaucoup d'erreurs, & dont on ne sait que des lambeaux, comme de la langue de *Palmyre*. On peut être aujourd'hui très-éclairé & peut-être Médecin, sans avoir étudié ces ouvrages... J'en appelle à tous les Praticiensrépandus dans l'Europe. Mais j'en appelle aussi au petit nombre de ceux qui ont le goût de la Médecine *naturelle*. J'ose leur présenter

trois ou quatre petites réflexions ſur les *Prénotions de Cos*, ouvrage d'*Hippocrate* (ou, comme je le crois, de pluſieurs autres Médecins). J'étudiois ces *Prénotions* il y a vingt-cinq ans, avec mon ami *Lamure*, aujourd'hui Profeſſeur de *Montpellier*. Nous ſuivions les maladies, & chacun cherchoit de ſon côté l'explication, la clef & les fondemens de quelques *Sentences d'Hippocrate*; elles ne nous rebutoient pas, quoiqu'elles ſoient très-faſtidieuſes, très-inintelligibles, en partant des ſyſtêmes reçus dans notre ſiécle, & auxquels le Public s'eſt accoutumé comme les Médecins. Mes réflexions n'ont point déplu à mon ami *Venel*, auſſi Profeſſeur de *Montpellier*; nous faiſions des tentatives journalieres, pendant nos jeunes années, qui ſe ſont écoulées dans les Hôpitaux, auprès des malades. Ces réflexions peuvent paroître devant d'autres Juges,

après avoir mérité l'indulgence de ces deux-là. Plût à Dieu qu'ils eussent fait part au Public de leurs remarques! Je n'aurois point risqué les miennes. Celles qu'on va lire, ont rapport à l'organe cellulaire de la poitrine & à des maladies de cette cavité propres au même organe. Je désirerois une explication des *Prénotions de Cos*, mise à la portée de tous les François qui s'occupent de la Médecine; ou qui voient des malades pour voir des maladies; qui sont attachés à leur état avec la modestie, les précautions, la retenue, la sagesse, le goût & les lumieres qu'il exige. Parlera qui voudra à ceux qui, du soir au matin, courent les rues & les chemins, & qui ne cherchent que des *pratiques*, des places, des richesses & les bruyans éloges de la multitude!

XCI. » La suppuration du » poulmon, accompagnée de dou- » leurs vers le col ou à la clavicule, » &

» & quelquefois du côté du ven-
» tre, annonce que la quantité de
» la matiere du dépôt est considé-
» rable, dit *Hippocrate* (*coac. n.* 18.
» *Foesius.*) ». Le fait est-il vrai ? J'en réponds pour l'avoir observé. La raison n'en est-elle point évidente, par ce qui a été exposé de la poche cellulaire, dans laquelle le poulmon est emboîté (*n.* 52.)? Cette poche jette des productions du côté de la trachée artere & du col: elle en jette du côté du ventre ou du diaphragme ; il est donc évident qu'un dépôt dont la masse est considérable peut tirailler toute la poche & porter une impression remarquable vers le col & le ventre du côté affecté. Je crois que cette impression arrive, non-seulement dans le dépôt de la péripneumonie qui affecte seulement la substance cellulaire du poulmon ; mais principalement lorsque la plevre est intéressée par ce dépôt & qu'il s'est

formé une adhérence entre elle & le poulmon. Il eſt certain que ce tiraillement s'obſerve dans la pleuréſie, ſans la préſence des autres ſymptômes détaillés dans la *Sentence* d'*Hippocrate*. Les vieilles écoles expliquoient ces phénomènes à-peu-près comme nous les expliquons : les écoles modernes ont détourné les yeux de ces explications trop difficiles à concilier avec les loix de la circulation des humeurs dans des vaiſſeaux artériels & veineux, tant limphatiques que ſanguins ; ces mêmes explications trouvent encore plus d'obſtacles dans la méthode de traitement généralement adoptée. Il faut auſſi faire une remarque qui ſervira une fois pour toutes dans les réflexions ſuivantes ; c'eſt qu'il ne ſera queſtion, dans ces réflexions, que de la maniere d'agir du tiſſu cellulaire, ſans toucher à celle des vaiſſeaux ſanguins, ni à celle des nerfs de chaque partie. Il eſt

certain que les fonctions de quelqu'organe que ce puisse être, s'exercent, tant dans l'état de santé, que dans celui de maladie, à la faveur des nerfs, des vaisseaux & du tissu cellulaire. Le seul moyen de combiner l'action de ces trois causes différentes, est de les examiner d'abord, les unes après les autres, ou chacune en particulier. Nous sommes bornés ici au tissu cellulaire, & c'est à lui que nous attribuons principalement les phénomènes décrits dans la *Sentence* d'*Hippocrate*, rapportée dans cet article.

XCII. » On peut s'attendre à une parotide considérable » dans un malade qui a la respiration gênée, avec tension dans » l'hippocondre, la fiévre aigue & » quelques frissonnemens, dit *Hippocrate*; (*coac. n.* 107.). Il dit » aussi que les malades bilieux attaqués d'une fiévre aigue avec la » tension de l'hippocondre & la

» respiration difficile sont sujets aux » abscès vers les oreilles, (*coac. n.* 126) ». Enfin il prétend que « ceux » qui ayant la fievre continue avec » de fréquentes & de légeres » sueurs, avec une tension de l'Hy- » pocondre, sont très-gravement » malades, surtout s'il se joint aux » autres accidens, une vive dou- » leur vers le col, (*coac. n.* 32.) ». Quiconque douteroit de la vérité de ces *sentences*, feroit l'aveu de son inexpérience ou de son peu de talent pour observer. Je ne dis point que les parotides, les abscès aux oreilles & les vives douleurs du col arrivent toujours aux malades qui ont les accidens détaillés par le Médecin de *Cos*. Je sçai que les traitemens ordinaires font avorter ces abscès & ces douleurs plus ou moins sûrement, à proportion qu'ils sont plus ou moins décidés & hardis : mais je sçai, pour en avoir été le témoin, que mal-

gré ces traitemens portés au dernier point d'activité, les parotides, les abſcès & les douleurs paroiſſent ſouvent. Je cherche un Médecin aſſez inſtruit pour meſurer ſes coups au point de diſtinguer des eſſais critiques legers, ou des douleurs & des tumeurs paſſageres qu'il peut faire diſparoître, ſans inconvénient, d'avec celles où il faut obéir à la nature. *Hippocrate* n'a dit que ce qu'il a vû. Ses aſſertions ſont ordinairement d'eſpèce à n'avoir pû être imaginées. Mais il n'a pas prétendu que les loix qu'il s'étoit faites ſoient irréfragables : il a peint les malades dans l'état où il les trouvoit au moment où il les obſervoit. Or, à ce point-là, quelle que ſoit la maniere dont ils y ſont parvenus; ſi on livre la maladie à elle-même, certainement le pronoſtic de *Cos* aura lieu : d'où il ſuit qu'une pareille marche eſt dans la nature. La choſe ne peut être autrement; elle

eſt de toute néceſſité, vû la poſition & le méchaniſme de la ſubſtance cellulaire de la poitrine. *Tenſion dans l'Hippocondre*, c'eſt-à-dire, engorgement dans la baſe de la poche cellulaire, adoſſée au diaphragme (*n.* 76.) & dans le tiſſu qui tapiſſe tout le dehors de l'Hippocondre; engorgement, engouement, réplétion de matiere muqueuſe dans les interſtices de la ſubſtance cellulaire, bouleverſement, fonte, exfoliation de ſes couches les plus déliées. Tout cela porté au point de faire tenſion, poids, ſans douleur fixe, ſans noyau décidément inflammatoire. La *reſpiration gênée:* même état dans la ſubſtance du poulmon de ce côté; même état dans le tiſſu cellulaire qui enveloppe les côtés, ſans point de côté marqué. *Fiévre aigue*, dont le noyau n'eſt pas déterminé par un point d'inflammation dans le poulmon, ni aux environs. *Friſſonne-*

mens, ſymptômes d'irritation & du labeur de toutes ces membranes. *La parotide va ſe gonfler* ; parce qu'elle eſt préciſément placée à la pointe, à l'aboutiſſant de la poche cellulaire de la poitrine, qui ſe combine, tant avec celle du dedans, que celle du dehors du col (*n. 66*). Toute la matiere mobile & en partie cuite, et tout l'effort de la maladie vont ſe porter vers cet aboutiſſant & y faire dépôt. En un mot, c'eſt pour ainſi dire, un épanchement général de gelée ou de matiere coëneuſe dans tous les parois externes de toute la poche cellulaire de la poitrine, & cette poche qui a coutume de porter vers le col & la parotide des fuſées continuelles de tranſpiration, y portera des fuſées de matieres preſque pérulentes. La ſeconde *Sentence* d'*Hippocrate* que nous examinons, eſt une ſuite de la premiere : les *friſſonnemens* n'étant point de la partie, la tour-

nure purulente de la matiere & l'irritation des membranes ſont moins à craindre; d'ailleurs le ſujet *bilieux* avec l'Hippocondre affecté, peut porter quelques fuſées vers le foie & les entrailles : cette ſeconde *Sentence* eſt donc & doit être moins aſſurée pour l'apparition de la parotide. Quant à la *troiſieme*, tout eſt égal avec la *premiere* : mais ici il y a, au lieu de la parotide une *vive douleur au col*, parce que la criſe ſe change en ſpaſme & en effort douloureux, & que cet effort empêche le gonflement de la parotide. Ainſi une vive colique empêche les ſécrétions du ventre. Le malade n'en eſt pas moins *gravement* affecté; il vaudroit ſans doute mieux pour lui que la parotide ſe décidât; ſans quoi la matiere riſque de croupir dans l'intérieur de la poitrine & pourra y occaſionner un affaiſſement gangréneux. C'eſt ce qui arrive dans certaines pleuréſies;

& les fluxions de poitrine où la matiere des crachâts gagne le dehors du poulmon, au lieu de gagner le dedans, du côté de la trachée.

XCIII. Mais, dira quelqu'un, ce ſyſtême, ce langage dérange la théorie moderne, qui eſt fondée ſur des principes inconteſtables: ce tiſſu cellulaire engorgé, ces poches qui ſont un effort pour s'évacuer, ces fuſées dans l'intérieur de ſa ſubſtance, tout cela eſt ſuppoſé & ne peut tenir vis-à-vis des connoiſſances du ſiécle: elles démontrent que toutes les ſcènes des maladies ſe paſſent dans les vaiſſeaux. Dailleurs, (ajoutera le même *Théoricien*) je vais renverſer ce prétendu appareil critique; fût-il auſſi certain qu'on le ſuppoſe, peu m'importe; je paſſerai par-deſſus. Je foule aux pieds ce jargon des Anciens qui n'eſt que l'aveu tacite ou l'expreſſion de l'ignorance de la circulation. Ainſi parle un parti-

ſan de la Médecine moderne : mais ces aſſertions tranchantes devenues les aphoriſmes de nos jours, & qui ont pris la place de ceux de l'ancienne Médecine, ne ſont pas ſans réplique. D'abord, il n'eſt pas queſtion d'établir un plan de traitement. Qui oſeroit prendre ſur lui de s'oppoſer de front à l'activité de la méthode reçue ? On cherche ſeulement à la modérer, s'il eſt poſſible ; ou plutôt, on voudroit eſſayer de la rapprocher des obſervations d'*Hippocrate* ; on voudroit trouver le moyen de concilier quelques dogmes de la Médecine moderne avec ceux de la Médecine ancienne : les *Praticiens* qui ſe conduiſent par les découvertes du ſiécle, au point de leur confier leur méthode, & avec elle la vie de leurs malades, n'ont point à ſe plaindre de nos tentatives. Nous propoſons une théorie qui paroît plus conforme aux aſſertions d'*Hippocrate* que la théorie de la circulation des hu-

meurs dans leurs vaisseaux ; & voilà tout. On en conclura que si l'impossibilité d'expliquer les observations d'*Hippocrate* a fait douter de leur existence & de leur utilité, cette raison ne milite plus contre elles ; puisqu'on les explique & qu'on les analise assez clairement par la théorie du tissu cellulaire. Or, il est certain que l'impossibilité d'expliquer ces observations, & le peu de rapport qu'on leur a trouvé avec l'histoire de la circulation, les a d'abord rendues très-suspectes & ensuite les a faites oublier & mépriser. La même histoire de la circulation a fait adopter avidemment les remédes & les méthodes de traitement qui en ont paru les corollaires nécessaires, &c.

XCIV. *Hippocrate* lui-même servira à le commenter & à l'expliquer. Il dit (*aphor.* 18, *sect.* 4.) que » les douleurs situées au-dessus

» du diaphragme, doivent, lorſ-
» qu'il eſt néceſſaire de purger,
» être purgées par le haut, & celles
» ſituées au-deſſous du diaphragme
» doivent être purgées par le bas ».
Il parle auſſi (*aphor.* 54. *ſect.* 7.)
» de la pituite qui ſe place entre le
» diaphragme & le bas-ventre, &
» qui ne pouvant s'évacuer par au-
» cun des ventres (*in neutrum ven-*
» *trem.*) ſe fraye une route par les
» urines & termine les maladies ».
Que ſignifient ces deux ventres;
ces douleurs ſituées au-deſſus du
diaphragme, pour leſquelles il faut
faire vomir & expectorer; & celles
ſituées au-deſſous pour leſquelles il
faut purger par bas? Que ſignifie
auſſi cette diviſion du corps en par-
tie ſupérieure ou au-deſſus du dia-
phragme, & en partie inférieure
ou au-deſſous du diaphragme?
Rien dans la théorie ordinaire; car,
aſſurément, l'aorte deſcendante &
l'aſcendante, les rameaux qu'elles
fourniſſent, l'aorte & l'artere pul-

monaire, les nerfs, rien de tout cela, ne donne la ſolution de cette ſinguliere diviſion du corps au moyen du diaphragme. Mais la poche cellulaire de la poitrine & celle du bas-ventre, (*n.* 79.) rendent le langage d'*Hippocrate* très-intelligible. Ces deux poches ſont adoſſées l'une à l'autre au moyen du diaphragme ſur lequel elles s'appuient: elles forment ainſi une diviſion toute naturelle. La ſupérieure, qui eſt la plevre, porte ſes humeurs vers les parties ſupérieures, la gorge le col, la bouche, les parotides: ce ſont les voies par leſquelles elle s'évacue. Le vomiſſement & les crachâts la dégorgent ſinguliérement, & c'eſt là ce qui s'appelle, ſuivant *Hippocrate*, une purgation *par le haut*. La poche inférieure tend vers le bas & porte ſes humeurs vers la veſſie & le bas-ventre. Voilà ce *haut* & ce *bas*, clairement expliqués; de même

que les limites tranſverſales & attenant le diaphragme, qui ſéparent le corps en deux, ou les poches cellulaires en ſupérieures & en inférieures.

XCV. C'eſt donc avec raiſon qu'on a regardé la totalité du poulmon de la plevre & de ſes productions, (dans certaines maladies) comme une maniere de piramide cellulaire dont la baſe porte ſur le diaphragme & dont la pointe remonte juſqu'au col. (*Voy. Thez. Aquitan. Mineral. aquæ*). C'eſt dans l'intérieur & le tiſſu de cette piramide que ſe niche la matiere des maladies de la poitrine, & particuliérement celles dont parle *Hippocrate* (88 & 89). Ces maladies ſont catharrales; je les ai vues ſouvent accompagner les conſtitutions catharreuſes, & faire, pour ainſi dire, les *extrêmes* de ces conſtitutions. Des fluxions aux yeux, au nez, au viſage, à la poitrine, à la gorge, en un mot,

tous les accidens de cette claſſe ont coutume d'être épidémiques lorſqu'il ſe rencontre des maladies pareilles à celles dont il eſt queſtion dans les *Sentences* rapportées (91 & 92). Ces accidens ou ces incommodités & ces maladies ne diffèrent que par nuances. La poche cellulaire de la poitrine eſt toujours plus ou moins engorgée en ces cas-là ; & la nature ſe fait des aboutiſſans, ou par des fluxions ou des crachâts, ou des groſſeurs aux glandes. L'une de ces évacuations ſupplée aux autres : auſſi *Hippocrate* l'a-t-il annoncé (*coac. n.* 204). » Les toux légeres avec la ſaliva- » tion font avorter les parotides ». Tout cela ne peut arriver que par le rapport des parotides avec l'intérieur de la gorge : le tiſſu cellulaire a ſa part dans ce rapport. C'eſt lui qui fournit la route aux courans de toutes ces humeurs ; lui plutôt que les vaiſſeaux ; car voyez

quel chemin énorme & étonnant les liqueurs auroient à faire pour aller de la poitrine & de la plevre à la parotide & à la gorge en ſuivant les vaiſſeaux de la circulation.

XCVI. Voyez auſſi, puiſque nous en ſommes à l'examen de cette colomne cellulaire de la poitrine dont l'engorgement occaſionne en partie les maladies catharrales & le dégorgement indique leurs criſes, voyez, dis-je, ſi elle ne pourroit pas ſervir à trouver la raiſon d'une *ſentence de Cos*, que voici. » La langue enduite dans ſa » ligne médiane d'une ſorte de colle » ou d'eſcarre bien blanche, an» nonce la terminaiſon de la fiévre. » Cette terminaiſon arrivera le jour » même ſi l'eſcarre eſt épaiſſe & » conſidérable; ſi celle-ci eſt légere, » il faut attendre la terminaiſon » pour le lendemain ou pour des » jours plus éloignés à proportion » de la petiteſſe de l'eſcarre. Il y a

» les mêmes eſpérances à avoir ſi » le petit bout de la langue paſſe » par les mêmes changemens que » le milieu ; mais ces eſpérances » ſont moins fondées lorſque les » phénomènes indiqués arrivent » ſeulement à ce petit bout, & non » au milieu ». (*Coac. n.* 230.) Oſeroit-on propoſer aux Partiſans de la théorie de la circulation & de celle des *ſeries* des vaiſſeaux de tenter l'explication de cette *ſentence*? Comment s'y prendroient-ils ? il y en auroit ſans doute qui trouveroient plus commode de rompre preſtement le nœud que de travailler à le denouer avec ſageſſe. Ils nieroient le fait : ils le regarderoient comme un obſcur & inutile *galimatias*. Mais indépendamment de ce que cette *ſentence* eſt avouée & même aſſez bien entendue par les Anciens Commentateurs d'*Hippocrate*; nous le dirons ſans héſiter, il faudroit être d'une inſigne hardieſſe pour nier la

vérité de ce fait. Tous les Médecins ſont à portée de l'obſerver ; ils le rencontrent tous les jours ; ils l'évaluent, au moins, par une ſorte d'inſtinct que la pratique donne. La *ſentence* eſt en un mot aſſez vraie & d'un aſſez bon uſage pour ceux qui cherchent à connoître la marche des maladies. Voici quelques aperçües propres à rendre plus traitables les téméraires qui oſeroient ne pas y faire aſſez d'attention. » Je ne » crois point qu'il ſe faſſe dans tou- » tes les circonſtances, un tranſport » des matieres dans les dévelop- » pemens critiques de la poche cel- » lulaire de la poitrine & du col.... » Ces développemens ſe font quel- » quefois couche par couche.... » Ainſi le bout de la langue com- » mence par ſe nettoyer quelque- » fois dans les maladies & quel- » quefois elle ſe nettoie par parties ; » ce qui peut changer quelque » choſe au pronoſtic de la mala-

» die... Ainsi dans les éréſipeles &
» la petite vérole, la face se net-
» toye avant le corps... Ainsi les
» yeux & les autres parties de la
» face annoncent des changemens
» heureux dans les Hippocondres...
» Ainsi les extrêmités ſupérieures
» de la poche cellulaire qui peſe sur
» le diaphragme & qui compoſe le
» fond de la poitrine, ſe dégor-
» gent les unes après les autres &
» par couches ; juſqu'à ce que la
» nature arrive au dégorgement de
» la baſe de la poche ou du lieu le
» plus profond ». Ceci eſt tiré de la *Theze. Aquit. miner. aquæ.* Il eſt donc dans la nature que les extrêmités ſupérieures de la poche qui contient la matiere des maladies, commencent à prendre (comme par une végétation pareille à celle des ſommités d'une plante), une ſorte de mouvement qui dénote un commencement de coction. Ce mouvement n'eſt qu'une coction

déja faite; c'eſt un ſuintement de matiere cuite, une exfoliation de quelques couches de tiſſu cellulaire, une expreſſion de matiere muqueuſe & gluante dont la nature ſe débarraſſe. Pourquoi la nature marche-t-elle ainſi en indiquant ſes mouvemens à l'extrêmité des parties? Parce que cette extrêmité eſt la pointe ou l'aboutiſſant vers lequel la matiere cuite trouve, pour s'évacuer une route conſtamment frayée par la tranſpiration, dans l'état de ſanté. Or, la langue & ſon tiſſu cellulaire, ſont, ainſi que les autres parties du viſage, à l'extrêmité du tiſſu cellulaire de la poitrine, (*N*° *66.*); la langue tire auſſi ſon tiſſu cellulaire de l'œſophage & de l'eſtomach, & voilà (pour le dire en paſſant) pourquoi elle ſert d'indice ou quelle eſt ſujette à divers phénomènes dans les maladies de la poitrine & dans celles de l'eſtomach. *Hippocrate* embraſſe toutes

ces maladies dans ſa *ſentence*; il a donné l'hiſtoire du fait que nous rendrions comme il ſuit, afin qu'il fut plus intelligible. Le ſommet de la langue eſt trop ſujet à être deſſéché par l'air que le malade reſpire ou à être décraſſé par les boiſſons, pour qu'on puiſſe aſſeoir un jugement bien fixe ſur les changemens qui arrivent à cette petite partie. Cependant on peut toujours eſpérer la coction & une criſe prochaine lorſque le ſommet de la langue ſe couvre d'une matiere gluante qui laiſſe appercevoir un fonds de chair nette & couleur de roſe plus ou moins tendre. Si vous voulez aſſurer un prognoſtic ſur la langue, regardez-la dans ſon entier & notamment du côté de la ligne médiane ; elle ſe remplit d'une colle liante & blanche aux approches des criſes ; & plus cette colle eſt viſible & ſemble former une eſcarre, & plus la criſe eſt prochaine. Ce

ſuintement arrive en partie par la maturation de la matiere qui croupiſſoit dans les glandes de la langue, ſurtout vers ſon fonds attenant un trou qui ſemble s'étendre du côté de la baſe de la langue : c'eſt-là un émonctoire d'où partent les premieres étincelles de la coction. Ceux qui ne l'auroient pas obſervé feront bientôt à portée de le faire ſur les malades. J'en ai vû dont toute la langue s'enduiſoit dans ſon milieu d'une matiere approchante du blanc d'œuf (*Veluti materies ſpermatica*). J'en ai vû chez qui cette matiere s'attachoit au palais & filoit de la langue au palais comme de la glue : elle eſt ordinairement ſuivie d'une révolution notable & favorable. Mais il n'eſt point inutile de remarquer que les boiſſons amples & réitérées qui ſont d'uſage dans nos climats, diminuent la quantité, de cette matiere & rendent ſouvent la langue



inutile à observer. Ce n'est pas certainement le seul ni le plus considérable inconvénient de ces boissons tant prônées dans les maladies aigües.

XCVII. 1°. » Le point de côté » qui survient après l'établissement » d'une parotide considérable, la » fiévre étant toujours dans le » même état, annonce l'affaissement » & la mort du malade », suivant notre Maître de *Cos* (*coac.* *N°. 60.*). 2°. » Le serrement de la » gorge qui se joint à un point de » côté considérable peut faire attendre » la suppuration ». (*coac.* *N°.* 113.). Comme j'ai vû la confirmation de la premiere *sentence*, soit dans le cas d'une parotide bien formée, soit dans le cas d'une sorte d'abscès a l'oreille, je suis fort aise de trouver l'explication de ce phénomène. Tout le monde dit en pareil cas, que c'est un reflux des matieres; mais pourquoi ce reflux se fait-il sur le côté? Parce que

c'eſt du côté & de tout le tiſſu cellulaire des environs que la matiere partoit ; c'étoit la baſe de la colomne de matiere catharreuſe ; cette baſe s'affaiſe, elle fléchit, elle ſe gangréne, & voilà l'origine du point de côté. On auroit beau chercher, on ne trouveroit jamais des vaiſſeaux propres à faire ce tranſport, que permet le tiſſu cellulaire tendu, engorgé, grippé, pour ainſi dire, contre la parotide; comme nous l'avons expliqué ci-deſſus (*N*°. *95*.). Il eſt bon de remarquer que les Traducteurs d'*Hippocrate* ont trouvé que la *ſentence* annonçoit la mort avec une ſorte d'affaiſſement paralitique : je l'ai vû préciſément de cette eſpèce dans deux abſcès à l'oreille avec une tenſion des environs, (ou avec une ſorte de parotide *avortée* ou *éparpillée*). Il y avoit quelque choſe qui intérreſſoit le cerveau. Les malades moururent avec une forte douleur

douleur de côté avant de tomber dans l'agonie. On comprend aiſément que ceux qui voyoient un de ces malades avec moi s'écrioient, à la fiévre maligne ! Il faut évacuer ! Moi j'y voyois une poitrine empâtée & pleine de la matiere dont une partie étoit retombée de la tête ; j'admirois la préciſion & la vérité de la *ſentence* de *Cos*, que j'avois étudiée & méditée dans une autre occaſion. La ſeconde *ſentence*, dont il s'agit dans cet article, ſe vérifie pour ceux qui ſavent la voir & la chercher ; elle eſt ordinairement accompagnée de la ſuppreſſion des crachats, & on la trouve quelquefois dans les maladies lentes. Dans les aigües, la fluxion catharreuſe de la poitrine ſemble aller ſon train & même ceſſer à la ſuite des remédes généraux ; La fiévre diſparoît preſqu'entiérement (on ſaiſit ſouvent ce moment pour placer des purgatifs) ; les cra-

chats cessent ou diminuent; la gorge s'irrite, se serre, se desseiche; le point de côté se décide au moment où l'on s'y attend le moins; la fiévre, dont on prétendoit que les purgatifs avoient emporté le *foyer*, reprend; les crachats deviennent plus ou moins ensanglantés, & quelques jours après, purulens. Je suis fâché d'être obligé de dire que j'ai vû cet accident arriver après l'application des purgatifs. Les saignées ayant étouffé la fiévre & facilité les mouvemens de la respiration, on ne pensoit qu'aux premieres voies; à la *saburre*. Il y a à parier qu'*Hippocrate* auroit pensé aux crachats, & s'il avoit fallu purger, il eût purgé par le *haut*, *sursum*. Je suis bien trompé si cette marche n'en vaudroit pas une autre. Que dis-je? Je parle peut-être trop foiblement sur l'usage des purgatifs en pareil cas!

XCVIII. Les phénomènes des maux de gorge viennent ſe plier tout naturellement à notre théorie. » Une groſſeur qui ſe forme au » col de quelqu'un qui eſt attaqué » de l'angine, eſt un bon ſigne; car » la maladie cherche une iſſue vers » le dehors: dit l'*Aphoriſme*, 37. » *Sect.* vj. ». Il en eſt de même d'une élévation & de la rougeur qui ſurviennent en pareil cas à la poitrine, ſuivant l'*Aphor.* 49. *Sect.* vij. Ces Aſſertions ſont confirmées dans les *Prénotions de Cos.* Les preuves qui en conſtatent la vérité ſe rencontrent ſi ſouvent, que ſi on en rapportoit des exemples, on feroit tort à ceux qui voyent le moins de malades. Je dirai ſeulement ce dont j'ai été témoin dans des occaſions où ſe joignoit à l'angine un gonflement au col & une élévation conſidérable à la peau des parties voiſines. Ce phénomène étoit regardé comme un accident

très-grave, & on s'écrioit: augmentation de mal n'est pas santé! Il m'est arrivé d'indiquer la *sentence de Cos*; on m'écoutoit, & lorsque j'en étois à la clause qui dit, que *la maladie cherche une issue au dehors*, on m'arrêtoit: on me disoit que cela ne pouvoit être, puisqu'il faudroit que du centre de l'inflammation de l'angine, il partît une artère pour porter la matiere au dehors: or, cette artère n'existe point; ainsi *Hippocrate* a mis en avant une chose impossible. Un coup d'œil sur notre tissu cellulaire auroit sauvé l'honneur de *Cos*, & souvent épargné bien des saignées & quelquefois pire au malade. Je dois pourtant convenir que j'ai vû traiter des malades d'après cette idée, & qu'ils résistoient aux remédes employés pour détruire l'inflammation extérieure regardée comme une nouvelle maladie, comme une suite de l'excessive pletore, comme un

effet de l'acrimonie éréſipélateuſe & de l'abondance du foyer des premieres voyes qui ne ceſſoit de fournir des ſucs âcres & épais. J'ai vû des malades réſiſter aux conſéquences de toutes ces Aſſertions triviales ; mais j'en ai vû périr ; & j'ai toujours craint des principes qui peuvent ſe préſenter à des imaginations préoccupées, ſous autant de couleurs que le Caméleon. Quoi qu'il en ſoit, le tranſport de l'engorgement du dedans au dehors (qu'il faut bien diſtinguer d'un gonflement qui ſe fait en même-temps au dedans & au dehors), ne peut avoir lieu au moyen des vaiſſeaux ; mais il eſt très-facile par le tiſſu cellulaire ; en effet, celui de la poche externe du col communique vers la gorge avec la poche interne (*N°. 66.*). J'ai vû quelquefois une tumeur comme une maniere de parotide, ſe former & dégager l'intérieur de la gorge en

très-peu de tems: cette tumeur extérieure sembloit faire l'office d'une ventouse qui attiroit la matiere au dehors. J'ai ensuite observé cette tumeur diminuer & la gorge s'embarrasser de nouveau, & puis la tumeur reparoître & se résoudre en suppurant ou finissant par des crachats qui sortoient du dedans de la gorge. Je suivois, pour ainsi dire, la marche de la matiere qui flottoit du dedans de la gorge au dehors, & du dehors au dedans, quelquefois même jusques dans le tissu de la langue, du côté affecté. Si ces observations ne démontrent point la constitution spongieuse du tissu cellulaire, & que c'est lui qui donne passage à ces matieres qui vont & viennent, il n'y a rien de sûr en Médecine. Je connois les ressources que peuvent fournir les anastomoses des vaisseaux sanguins pour l'explication de ces mouvemens des matieres, qui ont quelque rapport

avec la maniere dont une ériſipele rampe ſur la peau. Mais, 1°. j'ai déja dit (*N*°. 91) qu'il n'eſt pas queſtion ici de ce qui arrive aux vaiſſeaux ſanguins dans les maladies. 2°. Il doit encore moins être queſtion de l'examen des anaſtomoſes, eu égard aux loix qu'on prétend donner, au ſujet de la circulation. 3°. Il peut y avoir quelque choſe d'ériſipélateux dans les phénomènes de l'angine; mais la *ſentence* porte principalement ſur les *groſſeurs* & les *tumeurs*. Elle me paroît en général, plus vraie dans ces cas-là, que lorſqu'il n'y a que des rougeurs ériſipélateuſes applatties & ſans élévation; celles-ci gagnent quelquefois le dehors ſans abandonner le dedans, ou bien elles y laiſſent des plaques gangréneuſes. Il faut prendre la *ſentence* dans le ſens ſtricte de notre Maître de *Cos*; & ne point oublier les exceptions auxquelles elle peut être ſujette.

Ces exceptions peuvent avoir lieu; 1°. lorsque la tumeur interne du mal de gorge se forme en même-tems que l'externe : celle-ci ne peut alors être regardée comme succédant à l'autre. 2°. Dans le cas où le mal de gorge est érésipelateux, gangréneux & presque sans enflure; alors le dehors du col & de la poitrine, même la peau de tout le corps se couvre d'une rougeur quelquefois très-suspecte. Cette rougeur peut, suivant *Hippocrate* lui-même, rentrer & tomber dans l'intérieur. J'ai vû cet accident.

XCIX. » Lorsque l'angine dis» paroît & qu'elle tombe sur le poul» mon, il faut attendre la mort au » septiéme jour, passé lequel il se » formera une suppuration. *Aphor.* » 10, *sect.* v. La matiere de l'an» gine se porte au dedans, lors» qu'ayant disparu, elle fatigue le » poulmon & que le malade respire

» difficilement. (*coac. N°. 367.*) ».
Il y a déja longtems que ces *ſentences* m'ont ſinguliérement étonné, pour la premiere fois. Je voyois un Médecin (*Daban, de Pau*) attaqué d'un mal de gorge pour lequel il ſe fit ſaigner deux fois du bras, une fois du pied & puis il ſe purgea. Je traitois le malade comme un très-jeune Médecin en traite un autre âgé de cinquante ans. La gorge paroiſſoit en bon état, lorſque tout d'un coup le malade tomba, vers le cinquiéme jour de la maladie, dans un étouffement conſidérable. Il regarda cet accident comme un ſigne de l'inflammation du poulmon : la poitrine s'engorgeoit; je propoſai l'application d'un véſicatoire à la nuque ou derriere les oreilles; le malade n'y conſentit point, craignant d'augmenter le feu & l'irritation : il me dit qu'il falloit le ſaigner de la langue, pour faire une *dérivation* vers la

gorge ; accusant la saignée du pied, qui avoit fait, suivant lui, une *révulsion* trop considérable. J'essayois en vain de lui faire sentir le peu de rapport qu'il y a entre les vaisseaux sanguins du poulmon & ceux de la langue ; il fallut que je le saignasse moi-même aux veines de la langue ; il perdit beaucoup de sang ; il s'affoiblit ; la poitrine s'engorgea entiérement ; la tête se prit, & le malade mourut vers le septieme jour. Je fis ~~en vain des~~ Recherches dans les Auteurs ordinaires. *Sidenham* ne spécifie pas cet accident. *Baglivi* en dit quelque chose, & notamment au sujet du pouls que je trouvai dans mon malade, tel que *Baglivi* le décrit, égal, mol, plein, fort & paroissant bon, (signe terrible en pareil cas, & dont il est question dans les *Recherches sur le pouls*). *Willis* ne parle pas de l'angine. *Fernel*, *Houlier* ne disent que des généralités, de même que nos Pro-

nutiles

feſſeurs Modernes. *Bennivenius*, qui me confirmoit dans ce que *Celſe* avoit écrit, s'étoit bien trouvé des ſcarifications; il avoit touché au but & ſuivant l'eſprit de la *ſentence d'Hippocrate.* Mon malade ne voulut pas y entendre, & je puis aſſurer que ſon entêtement venoit du ſyſtême qu'il s'étoit fait ſur la circulation du ſang. Il vouloit enlever le ſang qui croupiſſoit dans le poulmon, en le *dérivant* vers la gorge: projet fol & que dicta l'ignorance des loix véritables de la circulation! Dirai-je que j'ai vû plus d'un Praticien qui parloient beaucoup de ces loix & qui ne les entendoient pas mieux que mon malade? Ils me diſoient froidement que la ſaignée du bras dégorge le poulmon, parce que le bras & le poulmon reçoivent des branches du même tronc; que la ſaignée du pied porte à la poitrine, parce que la tête, le poulmon & les jam-

bes ont des vaiſſeaux provenans du même tronc, & que par conſéquent, la colomne du ſang attirée par la ſaignée du pied tombe d'abord ſur le poulmon, &c. Ce dont je ne puis douter, c'eſt que le tranſport vers le poulmon s'étoit fait, dans mon malade, comme il ſe fait du dedans de la gorge au dehors, c'eſt-à-dire, au moyen du tiſſu cellulaire. Il arrive quelquefois qu'après la chute de la matiere ſur le poulmon la nature reprend des forces, la maladie ſe change en péripneumonie qui ſuppure; & cela parce que la matiere qui fait le dépôt a déja pris une diſpoſition prochaine à la ſuppuration, pendant le tems qu'a duré l'angine. C'eſt ce qu'indique la *ſentence de Cos*. Elle prend pour *terme*, *le ſeptieme jour auquel la gangréne eſt faite, ou bien la ſuppuration arrive.* Il eſt vrai qu'*Hippocrate* a pris un *terme* ou un jour différent dans un autre de ſes

» Ouvrages. » Si dans une angine... » la gorge paroiſſant guérie & la » tumeur ayant diſparu, la maladie » tombe ſur le poulmon, alors la » fiévre & le point de côté paroiſ- » ſent, & le malade meurt ordinai- » rement. Mais s'il réſiſte pendant » *cinq jours*, il ſe formera une ſup- » puration; à moins que la toux ne » ſurvienne; car alors les crachats » deviennent abondans, & le ma- » lade entre en convaleſcence. » (*De morbis*, lib. ij.) ». Il y a donc trois cas particuliers à diſtinguer dans cette chute de l'angine. Dans le premier, la gangréne eſt faite au *ſeptieme jour*, paſſé lequel la ſuppuration s'établit. Dans le ſecond la ſuppuration arrive aprèsle *cinquieme jour*; & dans le troiſiéme, la toux amène des crachats critiques. Cette troiſieme tournure eſt ſans doute la plus favorable; c'eſt celle où le poulmon fonciérement bien diſpoſé ſe trouve avoir aſſez de force pour cuire

& rejetter par la toux la matiere de la fluxion. Dans la seconde, la suppuration arrive, suivant *notre Maître*, le *cinquieme jour*, & dans la premiere, la gangréne est à craindre jusqu'au *septieme*. N'y a-t-il pas une contradiction évidente entre ces deux textes? Prenez garde qu'ils n'expriment pas, l'un & l'autre, le même degré de maladie. Tantôt le malade étouffe dès les premiers jours de la chute de l'angine; c'est lorsque la matiere est gangréneuse & que le poulmon a déja souffert considérablemenr. Tantôt il résiste *cinq jours*, après lesquels arrive la suppuration; c'est lorsque le poulmon étoit déja affecté, sans qu'il fût, pour ainsi dire, *entamé*. Enfin la gangréne survient quelquefois au *septieme*; c'est lorsque la péripneumonie a eu le tems de parcourir tous ses tems, & de tomber en gangréne, ou d'y résister pour se disposer la suppuration. Ainsi les dif-

férens énoncés d'*Hippocrate* ne ſe contrarient point; ils peignent des états de la même maladie, leſquels ne différent que du plus au moins. Je crois que le plus ſage eſt de prendre, pour le point le moins variable ou le plus aſſuré, le *ſeptieme jour*; il amene une révolution heureuſe ſi c'eſt la ſuppuration, & malheureuſe ſi c'eſt la gangréne. Il me paroît ſurtout important de remarquer que lors de la chûte de l'angine ſur le poulmon, il n'y a que deux reſſources, la ſuppuration & les crachats. Or, les précurſeurs de ces deux révolutions, ſont la douleur & la fiévre, qu'il faut bien ſe garder d'éteindre précipitamment. On tenteroit envain la réſolution d'une matiere qui ayant déja, pendant le cours de l'angine, reçu quelques dégrés de coction, doit occaſionner un dépôt ou bien être crachée; ſi le poulmon réſiſte à la gangréne. La fievre eſt la grande & l'unique

ressource ; *Hippocrate* le répéte en plusieurs endroits du livre *de morbis*, que nous venons de citer. Il le répete parce qu'il l'avoit vû, & non point parce qu'il l'avoit imaginé. Il faisoit ses tableaux d'après nature, & sur le sujet même. Nous ne saurions assez le publier dans un siécle où tant de Médecins, & tant d'autres personnages sont, pour ainsi dire, à l'affût de la fiévre, pour la combatre dès qu'elle ose se montrer. Pauvre manœuvre, fondée sur l'impéritie, & qui pis est encore sur des opinions scientifiques, mille fois plus dangéreuses qu'une sage & modeste incertitude!

C. » La douleur de l'hyppocon-
» dre, dans un malade attaqué de
» l'angine, qui n'a point passé par
» la coction, jointe à l'accable-
» ment & à la déperdition des for-
» ces, devient mortelle, sans qu'il
» paroisse y avoir lieu de s'en dou-
» ter. (*Coac. N°. 374*). Cette *sen-*

rence a beaucoup de rapport avec la ſeconde de l'*article 99*. L'angine ayant diſparu & étant réputée guérie, l'amas ſe fait ſur le poulmon d'une maniere inſenſible; les malades ſemblent être en convaleſcence; la fiévre eſt à peine ſenſible, le dépôt ſe forme, les forces diminuent, les malades tombent dans la pthyſie pulmonaire, ou meurent ſubitement. J'ai vû arriver cet accident d'une maniere non équivoque à l'*Hôpital de la Charité de Paris*; le malade qui avoit eu un mal de gorge & qui avoit éte traité à l'ordinaire, étoit au point de ſortir de l'Hôpital; il avoit pris congé, il avoit déjeuné comme cela ſe pratique un jour de congé ou de ſortie. Il mourut en ſortant; & la poitrine fut trouvée pleine de matiere purulente. J'ai vû dans le même Hôpital un malade qui paroiſſant en convaleſcence après un mal de gorge, mangea un œuf le matin

& mourut ſubitement dans la journée. On s'en prit à l'indigeſtion ; mais dans le vrai la maladie n'avoit pas donné des ſignes de coction ; il n'y avoit point eu de révolution ni d'évacuation critique. Enfin il m'eſt arrivé de voir mourir quelques malades en convaleſcence des maux de gorge, le jour même d'une Médecine. J'y ai moi-même été pris il y a dix-huit ans : je purgeai un vieillard; je le croyois guéri d'un mal de gorge qui avoit paru très-léger ; mon malade mourut pendant l'effet de la Médecine. Ces exemples m'ont appris à reſpecter la *ſentence d'Hippocrate* : j'ai appris à craindre les ſuites d'une ſorte de ſuintement qui ſe fait à travers le tiſſu cellulaire, & qui imbibe peu-à-peu toute la poitrine, & la mine ſans qu'on s'en apperçoive. J'ai enfin appris à me défier des angines étouffées, & avortées à force de ſaignées & de purgatifs. Les réci-

dives, les pthiſies pulmonaires, la mort même la plus imprévue ſont les ſuites de ces traitemens peu meſurés. Je ne croirai jamais une angine véritable hors de tout danger que lorſqu'il y aura eu des ſignes non équivoques de coction. C'eſt à quoi doivent, ce me ſemble, penſer bien ſérieuſement, ceux qui ne font point cas de ces ſortes de révolutions critiques; ou qui ne veulent pas diſent-ils croire aux criſes & aux coctions. Ces efforts ſalutaires de la nature, (je l'aſſure hautement après l'avoir obſervé avec le plus d'attention qu'il m'a été poſſible), arrivent, même contre l'intention de celui qui traite la maladie; ou du moins à ſon inſçu. La nature ſauve quelquefois les malades à travers le *chamaillis* & la *pétulence* du traitement. Il peut croître des fleurs parmi les ronces & les épines. L'ivroie n'étouffe pas tout le bon grain. Détruire les ronces; arracher l'ivroie: voilà l'objet du Médecin.

CI. » Les malades attaqués de » l'angine & qui ont la gorge séche » & liſſe, avec des crachats peu » fournis, ſont en danger (*coac. N°. 369*). La chûte de l'angine » ſur le poulmon eſt d'autant plus » à craindre qu'il n'y a point eu » de crachats. (*ibid. N°. 363.*). Il » faut tout craindre pour les ma- » lades, qui étant attaqués de l'an- » gine, ne crachent pas des ma- » tieres cuites, le plutôt poſſible » (*ibid. N°. 371.*). Rien n'eſt ſi dan- » géreux que l'angine dans laquelle » il ne paroît au dehors aucun pro- » duit d'une effort ſalutaire (*ibid. N°. 372.*) ». Il a été queſtion juſqu'ici des phénomènes qui ſuc- cédent à la chûte de l'angine ſur le poulmon; ces phénomènes ſont des accidens plus ou moins à craindre. La ſubſtance cellulaire embarraſſée par les reſtes d'une mauvaiſe coc- tion, ne peut manquer de tourner à la ſuppuration ou à la pourriture,

Les *sentences* de cet article peignent les révolutions nécessaires à l'heureuse terminaison de l'angine. Elle doit tourner aux crachats de bonne espèce. Ces *sentences* sont évidentes & démontrées par mille expériences. Tout Médecin raisonnable en conviendra, & il avouera aussi que l'abondance de ces crachâts est quelquefois si considérable, qu'il n'est pas possible d'imaginer qu'ils ne viennent de tout le tissu cellulaire de la gorge, de la poitrine & des environs qui composent la poche muqueuse, spongieuse & cellulaire dont nous avons parlé tant de fois. Prétendre que cette matiere vient toute des vaisseaux & uniquement par la voie de la circulation, ce seroit avancer que toutes les eaux qu'un hydropique rend quelquefois, viennent uniquement des vaisseaux. On conviendra, sans doute, que dans l'hydropisie, les cavités & les cellules de la substance mu-

queuse, sont pleines de cérosités, plus ou moins dénaturées. Or, on trouvera, si on y regarde de bien près, que tout le tissu cellulaire de la poitrine & de ses appartenances est souvent imbibé de sucs hétérogènes & surabondans, dans une angine comme dans une fluxion de poitrine. On verra l'effort que tout ce *systême muqueux* fait pour porter aux crachats. Au moins, sommes-nous bien en droit de conclure que ceux qui essayent d'arracher la matiere de l'angine par les saignées & les purgations réitérées, s'opposent directement à l'effort naturel des parties qui, suivant les *sentences de Cos*, se dégagent par les crachats & doivent même se dégager ainsi, sans quoi les suites de la maladie sont fort à craindre. J'ai parlé ci-dessus (*N°. 99.*) du peu de ressource que j'ai trouvé il y a longtems, dans quelques Auteurs qui n'avoient pas pris l'esprit d'*Hip-*

pocrate, au sujet de l'angine ; nous sommes amplement dédommagés aujourd'hui, par le célébre Commentateur des Œuvres de *Boerhaave* (*Van-Swieten*). Vous trouverez dans ses Commentaires plusieurs *sentences d'Hippocrate*, très-bien ramenées. Celle qui concerne la chûte de l'angine (*N°. 99.*) n'y est point oubliée. C'est un fait d'autant plus intéressant, que la *sentence d'Hippocrate* semble pouvoir anéantir la proposition 809, de *Boerhaave*. Voici cette proposition.
» Il faut se presser dans l'angine in-
» flammatoire & ne pas perdre un
» moment ; c'est pourquoi, 1°. on
» aura recours à la saignée, & cette
» saignée doit être considérable &
» réitérée jusqu'à ce que la foi-
» blesse, la pâleur, le froid, l'affais-
» sement des vaisseaux prouvent
» que les forces qui restent au ma-
» lade ne peuvent point augmenter
» la tumeur & la rigidité des vais-

» feaux. 2°. Il faut évacuer le
» ventre, au moyen des purgatifs
» forts, pris par la bouche ou don-
» nés en lavemens, & ces purga-
» tifs, de même que les lavemens
» doivent être répétés... ». 1°. *Boerhaave* n'indique pas les vaiffeaux qu'il faut ouvrir. 2°. Les conditions qu'il exige de l'effet des faignées, font très-vagues. *L'affaiffement des vaiffeaux* eft plus que vague, & peut-être fort à craindre. *Aretée* avoit vû mourir des malades fous la lancette. *Cœlius Aurelianus* vouloit des faignées modérées, & ne tiroit que ce qu'il falloit de fang pour diminuer les contractions. *Trallien* craignoit que la foibleffe procurée par les faignées, ne portât la matiere au dedans. 4°. Il femble que *Boerhaave* veuille qu'on purge violemment d'abord après la faignée. Eft-ce après la premiere, ou avant de la réitérer? Il ne marque point quel jour de la maladie il

il faut réïtérer ce purgatif violent. 5°. Cette propoſition de *Boerhaave* eſt copiée de *Celſe* & de pluſieurs autres qui s'expliquoient pourtant avec plus de préciſion & de retenue. 6°. *Paul d'Ægine* doit être mis dans la claſſe des Médecins qu'on vient de citer & qui craignoient les fortes ſaignées. Mais il n'étoit pas le ſeul, quoique *Van-Swieten* ne cite que lui, en attaquant ſes raiſonnemens qui ne font rien au fonds de ſon opinion & qui ne ſont pas détruits par ceux de *Van-Swieten*. 7°. Quant au purgatif violent, donné & réïtéré ſubitement, *Hippocrate* avoit dit » que lorſque la violence de la ſuffocation contraint le malade à » rendre ſes excrémens, il eſt déſeſpéré, (*coac. N°.* 368.) & que » lorſque les crachats ne vont pas » bien dans l'eſquinancie, un grand » nombre de ſelles réduiſent le malade dans une ſorte d'état de paralyſie (*ibid. N°.* 377.) ». Un pur-

gatif violent peut occaſionner ces accidens. *Avicenne* ne vouloit point de purgatifs au commencement de l'angine; non-plus que *Cœlius Aurelianus*. *Paul d'Ægine* n'en parle pas. *Raſes* les vouloit très-légers ainſi que *Fernel* qui ne les croyoit point convenables dans l'angine purement inflammatoire. *Sidenham* héſitoit, ainſi que *Sennert*, lorſqu'il falloit purger en pareil cas. *Hofman*, de même que *Zacutus-Luſitanus* étoit décidé pour les minoratifs. 8°. Pourquoi ne pas parler de l'émétique par préférence aux purgatifs, puiſque d'après *Paraxagore* & *Héraclite* de *Tarente*, parmi les Anciens, *Riviere* & pluſieurs autres modernes, ont arraché des malades à la mort, en les faiſant vomir, dans cette maladie. *Boerhaave*, dit-on, n'aimoit pas l'émétique. *Homere* ſe laiſſa quelquefois vaincre par le ſommeil, & *Hercule* s'abaiſſa juſqu'à filer. *Hercule* &

Homere étoient des hommes fujets aux préjugés & à l'erreur, comme tant d'autres. Il ne faut pas aimer ni prodiguer l'émétique, fans doute ; mais il faut favoir le manier; il eft quelquefois d'un ufage convenable dans les maladies qui font au-deffus du diaphragme, fuivant l'expreffion d'*Hippocrate*. 9°. *Aetius* obferve expreffément qu'*Archigène* n'aimoit pas des faignées fi promptes & fi copieufes dans l'angine, de peur que par cette manœuvre la matiere ne tombât fur le poulmon. *Fernel*, & avant lui *Trallien*, avoient fait ufage de cette réflexion; c'eft le point principal où j'en voulois venir. Cette réflexion d'*Archigène* cadre très-bien avec la *Sentence de Cos*, concernant la chûte de l'angine fur le poulmon. Je puis affurer que j'ai vû les faignées faire difparoître le mal de gorge, & fupprimer les crachats ; le poulmon s'embarraffoit enfuite, comme dans

mon Médecin malade (*N°*. *96*. J'en dis autant & pire encore des purgatifs violens; peut-être pourrois-je excepter l'émétique. En un mot, l'angine la plus éminemment inflammatoire, n'est souvent qu'un mouvement violent de la nature qui fait effort pour trouver, dans la gorge, une issue qui dégage le poulmon & les environs. L'orage le plus violent amène quelquefois un calme fort heureux. Elle est appuyée, cette inflammation, sur un engorgement *muqueux*, *catharreux*, & pour ainsi dire, *cellulaire*: le lieu de cet engorgement peut tomber dans un affaissement mortel par les violentes évacuations. S'opiniâtrer en brusquant l'avanture, à faire disparoître le mal de gorge par des saignées abondantes & des purgatifs très-forts, c'est tomber dans l'écueil annoncé dans la *sentence d'Hippocrate*, sur la chûte de l'angine; c'est perdre de vûe les

ſentences ſur la néceſſité des crachats, dont il eſt queſtion au commencement de cet article. Ces fautes ne peuvent manquer d'arriver lorſqu'on ſaigne & qu'on reſaigne juſqu'à *l'affaiſſement des vaiſſeaux*, & qu'on purge à toute outrance ſans ſavoir quand, ni comment, ni pourquoi. » J'ai ſouvent vû, dit » *Van-Swieten*, que la douleur de » l'angine diſparoiſſant, le poul» mon s'embarraſſoit, quelquefois » avec un point de côté... Plu» ſieurs ſont morts, & très-peu ſe » ſont ſauvés parmi ceux que j'ai » traités, quoique j'euſſe employé » très-promptement les remédes » les plus efficaces ». Si ces remédes étoient, comme il y a lieu de le croire, ceux qui ſont indiqués par *Boerhaave*, l'aveu de *Van-Swieten* ne rend-il pas ces remédes très-ſuſpects? Qu'arriveroit-il de pire en procédant un peu moins vivement? L'émétique donné à

propos, peut enlever les obstacles à la marche naturelle de la maladie, & favoriser la *maturation*. C'est un fait dont je crois que tous les Médecins François auroient des preuves à donner. Chacun doit se contenter de dire ce qu'il a observé. Je me souviens que dans ma jeunesse, mon pere (*Antoine de Bordeu*) porta, à plusieurs reprises, le calme & ramena les espérances dans des Cantons & des Villages entiers, où des maux de gorge épidémiques faisoient les plus cruels ravages. L'émétique étoit un de ses principaux secours. Il est donc bien étonnant que dans tout le traité de l'angine, fait par *Boerhaave* & commenté par *Van-Swieten*, il ne soit pas même question de l'émétique. Ce reméde me paroît être dans cette maladie, suivant les vœux de la nature, plus que la saignée & les purgatifs. Il ouvre les voies de la pituite, des

crachats & des ſéroſités qui inondent la bouche & la gorge, lorſque la maladie ſe termine heureuſement. *Hippocrate*, il eſt vrai, employoit les purgatifs dans l'angine; mais il inſiſtoit ſur la réflexion ſuivante : » Le ventre ne doit être ni » trop reſſerré, ni trop lâche. (*De* » *morb.* lib iij.) «. Il parle de dix eſpèces de mal de gorge, & il conſeille principalement des remédes ſur les parties affectées; il ne craint point la ſuppuration; au contraire, il l'attend & la prépare quelquefois. Voici une courte notice de ce que j'ai obſervé moi-même. 1°. En 1744 & 1745, dans le *Béarn* ma Patrie, beaucoup de maux de gorge, dont pluſieurs moururent, ſurtout parmi les enfans; j'en conſervai par l'émétique & quelquefois de ceux qui paroiſſoient à l'extrêmité. 2°. En 1745 & 1746, à *Montpellier*, où j'étois revenu (après y avoir précédemment reſté depuis 1739 juſ-

qu'en 1744) ; Une épidémie de maux de gorge, dans laquelle j'ai vû donner très-hardiment l'émétique à des malades de tout âge & de tout ſexe, & dans les angines les plus inflammatoires. 3°. En 1747 & 1749, à *Paris* & à l'Infirmerie Royale de *Verſailles*, mêmes obſervations qu'à *Montpellier*, quoiqu'à *Paris* on s'appeſantit ſur la ſaignée beaucoup plus qu'à *Montpellier*. 4°. Mêmes obſervations à *Paris* & notamment, en 1758, 1759 & 1762, pendant des épidémies nommées par quelques perſonnes la *drollette* enſuite la *petite Poſte* : j'ai même expreſſément noté en ce tems-là, un mal de gorge d'abord léger, augmentant ſans ceſſe juſqu'au quatrieme jour qui amena la mort, après ſept ſaignées ; Un écoulement critique par le nez & les oreilles, dans lequel ~~[illegible]~~ deux ſaignées & trois purgatifs n'avoient d'abord rien fait ; mais le quatrieme

purgatif fut ſuivi de convulſions affreuſes & de la mort ; Un très-mauvais effet de l'application des véſicatoires réitérée pluſieurs fois autour du col ; Le bon effet de l'émétique, dans un Couvent où je fus appellé avec d'autres Médecins qui conſentirent aux vomitifs, auxquels le Médecin ordinaire n'avoit pas penſé. S'il étoit enfin permis de ne pas abandonner (dans les maux de gorge, comme en tant d'autres), les trois quarts de la beſogne à la nature ; il me ſemble qu'il y auroit moins d'inconvéniens à inſiſter ſur les vomitifs que ſur les ſaignées & les purgatifs ; ſurtout les purgatifs forts ; car je crois être aſſuré que beaucoup de boiſſons regardées comme purgatives ne ſont que des eſpèces de lavages heureuſement *indifférens*, ou ſans un effet qui tire à conſéquence, dans bien des cas. Il y a, au contraire, des purgatifs très violens,

qui peuvent faire une révolution terrible : il ne faut pas dissimuler que les purgatifs prescrits pour l'angine par *Hippocrate*, *Gallien*, & *Trallien* étoient précisément de cette derniere espèce ; c'étoit l'*Elaterium* : mais on sait depuis *Dioscoride*, que cette drogue est un puissant vomitif, & elle ne pouvoit guères manquer d'exciter le vomissement dans l'angine, en la donnant à quatre, six ou douze grains, qui étoient les doses ordinaires, suivant *Dioscoride*. Si donc *Boheraave*, & *Van-Swieten* s'appuyent de l'autorité d'*Hippocrate*, pour donner des purgatifs forts, parce qu'il employoit l'*Elaterium* ; nous pouvons aussi nous appuyer de la même autorité pour donner les vomitifs.

CII. » La pituite étant agitée » dans la tête, elle tombe quelque» fois en grande quantité sur la » gorge, sur les mâchoires & sur » le col, & elle occasionne l'an-

» gine. (*De morb.* lib. ij.) Elle tom-
» be de même sur les amigdales,
» sur les environs de la langue,
» sur les gencives & sur les autres
» parties de la bouche (*ibid.*). La
» tête appésantie & pleine d'hu-
» meurs, se dégage lorsqu'il se fait
» un écoulement d'eau & de mu-
» cosité, par les narines ou par les
» oreilles (*ibid.*). Même dégage-
» ment arrive, lorsqu'à la suite des
» douleurs vagues sur la tête il sur-
» vient un flux de pituite, par les
» narines, la bouche, ou les oreil-
» les (*Aphor.* 10, *Sect.* iv.), ou
» bien lorsqu'il se décide un cra-
» chement abondant (*coac.*). C'est
» ainsi que la toux & la salivation
» dissipent les tumeurs des envi-
» rons des oreilles (*prædict.* 167).
» Ainsi le visage qui etoit gonflé,
» venant à s'abattre & à reprendre
» son état naturel, la rémission de
» la maladie n'est pas éloignée
» (*coac.*)..... Or, les humidités

» ou les fontes des oreilles arrivent
» principalement aux enfans nou-
» veaux nés, de même que les
» aphtes à la bouche & les vomis-
» semens.... paroissent ensuite les
» maux des gencives, & ensuite
» les maux de gorge... les grosseurs
» des glandes du col, & d'autres
» éruptions pareilles... dans un âge
» plus formé, les saignemens de
» nez (*aphor.* 24 & 26, *sect.* iij.)...
» Enfin, ceux qui ont des maux
» de tête, surtout au front, à la
» suite de l'impression du vent, &
» du froid qui succéde à la chaleur,
» en sont délivrés par des fontes
» du nez ou par enchifrenemens;
» ils sont aussi soulagés par un
» écoulement de pituite par le nez,
» & au moyen de l'éternuement,
» (ou naturel ou procuré par
» l'art.....), il s'ensuit des cathar-
» res & des toux; & lorsque les
» éternuemens n'aboutissent à rien,
» il faut s'attendre à des engorge-

» mens ſuivis de la perte naturelle » des couleurs ;... ces abſcès & » le crachement de pus ſont quel- » quefois utiles dans ces maladies » portées à un certain point... Il » faut en dire autant d'une érup- » tion ſur la peau & notamment » ſur celle de la tête. (*Prædict.* lib. » ij.) ». Ces *ſentences* de l'Ecole de *Cos*, avoient jetté de profondes racines dans les eſprits ; elles entraînerent les ſuffrages des ſucceſſeurs d'*Aſclépiade*, ennemi déclaré des Anciens. Elles furent en vogue chez les *Arabes*, non moins que parmi les Partiſans des Médecins François, Traducteurs d'*Hippocrate*, dans le ſeiziéme ſiecle. Les Chimiſtes parurent ; la Médecine changea de face. La découverte de la circulation du ſang acheva la révolution & ſapa les fondemens anciens encore plus profondément que les *Chimiſtes*. Les dogmes de *Cos* furent mis au rebut des Biblio-

téques : on ne les lut plus; on affecta d'en effacer jusqu'aux plus légeres traces : on changea tout, jusqu'au langage de l'art. Il resta toujours parmi le peuple, quelque échappée de cet ancien langage. C'est un fait qui me frappa, & dont j'avois peine à trouver la raison, lorsque je commençai d'exercer la Médecine. Je l'ai dit ailleurs, (*Recherches sur l'Histoire de la Médecine*); il me sembloit, en écoutant les malades rendre compte de leurs incommodités, entendre des Eléves de *Cos*. On me parloit des *sérosités*, *qui de la tête tomboient sur la poitrine*; *de ces mêmes sérosités*, *qui partoient du derriere de la tête*, *& qui venoient s'évacuer par le nez*, *par les yeux*, *par les oreilles*; *des coups de soleil & de serein qui avoient porté dans la gorge*, *dans le nez & les gencives*, *des humeurs aqueuses*, *froides*, *épaisses*, &c. Il me fallut du tems pour me faire à ce jargon, si éloigné de

celui que j'avois appris dans les Ecoles. On nous avoit exercés à diſputer ſur les petits vaiſſeaux, ſur les globules du ſang, ſur la nature des eſprits animaux, ſur le mouvement muſculaire, ſur les fibres du cerveau & mille autres petits objets de cette valeur. Telle étoit, en effet, l'éducation que nous recevions à *Montpellier* : j'en atteſte tous mes condiſciples, victimes comme moi immolées, aux viſions hardies de quelques-uns de nos Maîtres, dont nous devons ſans doute révérer la mémoire, mais dont nous ſommes obligés de relever les erreurs. Mes malades élevés ſous le chaume m'inſtruiſoient plus que ceux qui habitoient les Villes. Ces premiers Maîtres de l'Art, c'eſt-à-dire, les malades, me ramenoient à la doctrine des Anciens ſur les *catharres*, & ſurtout à l'*Ecole de Cos*. Je vis enfin que les *ſentences* de cette Ecole, dont il eſt queſtion dans cet-

article, n'étoient que l'expression & le langage de la nature. Je ne fus plus surpris que ce langage se fût conservé dans les Villages & perdu dans les Villes, où les Médecins n'avoient cessé de le poursuivre, en y substituant les phrases des Universités. L'histoire du tissu cellulaire acheva de m'ouvrir les yeux; il me parut être le théâtre & le sujet de toutes ces révolution catharreuses. Il me parut évident, que la fumée abondante qui a coutume de s'évacuer par la partie chevelue de la tête, par les narines & par la bouche, retenue en divers recoins par les causes extérieures des maladies, forme des dépôts, qu'elle roule d'un lieu à l'autre, qu'elle fait quelquefois le tour de la tête pour aller aboutir aux yeux, au nez, aux poches cellulaires du col (*N°. 66.*); qu'elle occasionne des grosseurs considérables dans les glandes, &c. J'avoue, à ma

honte, ou plutôt à celle de nos Maîtres, que mes malades du peuple en savoient plus que moi sur ces matieres, lorsque je sortis des Ecoles. Je rends graces pour ma part à *Van-Swieten*, d'avoir invoqué l'action du tissu cellulaire dans les angines, que *Boerhaave* appelloit aqueuses, & que *Paul d'Ægine* avoit décrites sous le nom de *defluxus* ou fluxion, d'angines pituiteuses, ou froides. Je connois la vive *Philippique* de *Van-Helmont* sur les catharres, de même que les réflexions critiques de quelques Modernes sur la membrane pituitaire. Je sai tout ce que l'Anatomie apprend sur le grand nombre de vaisseaux & de glandes que contient cette membrane; mais elle est fonciérement spongieuse & cellulaire, comme *Vinslou* l'a dit & bien prouvé. Les dépôts formés dans cette membrane sont indépendans de la direction donnée

au ſang par les vaiſſeaux qui le contiennent. Tous les feuillets oſſeux qui compoſent l'intérieur des narines & de la gorge, ſont mols, ſouples, remplis de trous, pénétrés par-tout par le tiſſu cellulaire, & ſans ceſſe imbibés par une grande quantité d'humeurs. Il en eſt comme des extrêmités de tous les os que le ſuc graiſſeux de la moële perce & pénétre de toutes parts. Les idées des Anciens, priſes ſous ce point de vue, n'ont rien que de très-vraiſemblable; rien qui ne puiſſe réſiſter aux attaques de *Van-Helmont* & à celles de *Schneider*, qui eſt celui qui a le plus combattu la vieille théorie des catharres. Les Modernes eux-mêmes fourniſſent des armes aux Anciens. *Kaw* a démontré l'énorme quantité de liqueurs qui s'évaporent par les ventricules du cerveau. *Vieuſſens* a prétendu que la glande pituitaire reçoit les ſéroſités des ventricules par

une maniere de transdation. *Ridley* a remarqué que cette glande est la plus aqueuse, la plus molle qu'il connut. *Diemerbroeck* vouloit que quelques-uns des trous de l'os cribleux donnassent passage aux matieres du cerveau pour tomber dans les narines. *Valsalva* a trouvé dans la base de l'apophise pierreuse de l'os temporal, des trous qui conduisent de l'intérieur du crâne dans l'oreille, de-là à la gorge, par la trompe d'*Eustache*. La dure-mere communique dans plusieurs endroits de la face avec le tissu cellulaire extérieur, surtout dans les orbites; elle se plonge dans le nez par les trous etmoïdes. Les os de la base du crâne sont mols, spongieux, presque membraneux pendant l'enfance. J'ai vû trois enfans très enchifrenés, très-morveux, mourir chacun d'un abscès dont une partie se trouva dans les narines & l'autre dans la tête, vers la lame cribleuse

de l'os etmoïde. Les exemples des abſcès du cerveau rendus par le nez & par les oreilles, ſont connus. Il y a des poiſſons dont le cerveau eſt preſqu'entiérement aqueux. *Lieutaud* penſe que le cerveau n'eſt qu'un amas de tiſſu cellulaire ou muqueux. Nos Maîtres de *Cos* diſoient » que le cerveau eſt ſembla-» ble aux glandes;... que les flu-» xions tombent de la tête par les » oreilles, par les yeux, par les na-» rines, par le palais & par les » veines ». (*Hipp. de glandul*).

CIII. » Le poulmon étant en-» flammé; ſi la langue eſt dans la » totalité de ſa ſurface blanche & » rude; c'eſt une preuve que les » deux lobes du poulmon ſont af-» fectés; ſi la langue n'eſt blanche » & rude que d'un côté, alors le » lobe qui répond au côté de la » langue blanc & rude, eſt enflam-» mé. Ainſi, lorſque la douleur » s'étend juſqu'à l'une des clavi-

» cules, la portion ſupérieure du
» poulmon de ce côté, eſt malade:
» & lorſque la douleur ſe fait ſentir
» aux deux clavicules, les deux
» portions ſupérieures du poulmon
» ſont affectées. Si la douleur ſe
» fait ſentir à la partie moyenne du
» côté de la poitrine, la portion
» moyenne du poulmon de ce
» même côté eſt malade. Si c'eſt
» vers les parties inférieures, alors
» la portion inférieure du poulmon
» eſt enflammée. Lorſque tout un
» côté de la poitrine eſt pris, tout
» le lobe du poulmon, de ce côté,
» eſt engorgé. Si l'un des lobes du
» poulmon tombe ſur les parois de
» la poitrine, ces parois devien-
» nent engourdis & ſans action; ils
» ſe teignent d'une couleur livide,
» que les Anciens appelloient *Sy-*
» *dération*, comme l'impreſſion de
» la foudre. Lorſque l'engorge-
» ment eſt moindre & qu'il ne ſe
» fait point d'adhérance, alors tout

» le côté eſt douloureux ; mais il » n'eſt point ſans action & il ne de- » vient pas livide (*coac.* *N°.* 400.) ». S'il eſt vrai, comme pluſieurs Auteurs s'en ſont flattés, que nous guériſſons aujourd'hui bien des maladies que ne guériſſoient point nos Ancêtres de *Cos*, & que notre méthode empêche les accidens d'arriver au point où ils arrivoient du tems d'*Hippocrate*; il n'eſt pas moins certain que les principaux ſymptômes détaillés dans la *ſentence* dont il eſt queſtion, ſe rencontrent ſi ſouvent, qu'il n'y a point de Médecin auquel ils puiſſent avoir échappé. Cette meurtriſſure ou *ſydération* de tout un côté, appellée *fléche* par quelques Anciens, ces douleurs vagues dans les diverſes régions du côté affecté d'engorgement, cet affaiſſement des malades & les autres accidens qui s'enſuivent, ne ſont malheureuſement que trop fréquens. Or, ce dernier

période de l'engorgement inflammatoire de la poitrine, dont *Hippocrate* rassemble ici les traits les plus marqués, éclaire beaucoup sur le méchanisme ou sur l'action de toutes les parties qui concourent à l'établissement de cette épouvantable maladie. La *sentence de Cos* peint ce méchanisme d'une maniere concise & un peu obscure, qu'il s'agit d'étendre & de débrouiller. Consultons d'abord l'ouverture des corps morts de la *sydération* du côté. La peau qui recouvre les côtes, entre le sternum & l'épine du dos, est livide, bleuâtre, d'un rouge rembruni & semé par plaques, plus ou moins considérables. Ces plaques s'étendent quelquefois jusqu'au bas-ventre & à la cuisse; mais surtout vers les aisselles, le col, le dehors de la gorge, les environs des oreilles & des clavicules. Faites des incisions sur cette peau, vous en trouverez le tissu

engorgé, imbibé, meurtri, & tout le tiſſu cellulaire qu'elle recouvre, en même état & plein d'une matiere ichoreuſe, rougeâtre, comme la lavure de chairs & même en maniere de gelée. Les muſcles des côtes & ceux qui les recouvrent, mols, jaunâtres, couleur de feuille morte, meurtris, mâchés. Entrez dans la poitrine; la totalité du poulmon eſt groſſie, livide, noirâtre, lourde; imbibée de ſucs ſanguinolens, ichoreux, muqueux. Sa ſurface appuye en pluſieurs endroits contre la plevre, & il paroît en ſéparant ces points de contact, des lambeaux de membrane déchirés & comme charpis. La plevre eſt rouge, rembrunie, excoriée dans quelques endroits. Le poulmon nâge dans une ſéroſité rougeâtre & mêlée à une matiere ſemblable au blanc d'œuf à moitié cuit: ce blanc d'œuf fait même, le plus ſouvent, un enduit ou un vernis

comme

comme membraneux, plus ou moins épais, colé au poulmon & à la plevre, & colé de façon à laiſſer quelquefois des marques de déchirure quand on l'arrache. Le diaphragme eſt livide dans les endroits par leſquels il touchoit le poulmon. Le haut de la plevre, vers la clavicule, eſt auſſi livide, & cette lividité s'étend juſqu'aux muſcles du col répondans aux taches extérieures de cette partie. Vous la pourſuivrez quelquefois ſuivant la longueur de la trachée artère & de l'œſophage, juſqu'à la gorge & la baſe de la langue, dont le tiſſu eſt de même noirci, engorgé, ramolli, d'un rouge plus ou moins foncé, &c. Tel eſt le tableau que préſente l'inſpection d'un corps mort de la gangréne dans la poitrine : ſi tous les traits ne ſe trouvent pas dans un ſeul ſujet, on les raſſemble ſur pluſieurs, & ces différens morceaux joints les uns aux

autres, font l'image la plus complette qu'on puiſſe avoir de la *ſydération* dont il eſt queſtion dans la *ſentence*. Voilà, ſuivant l'aveu unanime de tous nos Médecins, l'état le plus éminemment inflammatoire & l'effet le plus marqué de la plus violente inflammation qu'on puiſſe obſerver: j'en conviens ſans doute; & quoiqu'il ſoit hors de mon ſujet de parler de l'état des vaiſſeaux; je comprens qu'il s'eſt fait dans le poulmon un *raptus*, c'eſt-à-dire, un effort violent du ſang, un torrent, qui a rempli tous les vaiſſeaux, même les veineux: je crois qu'ils ſont dans ce cas-ci, engorgés, forcés, pleins d'un ſang dénaturé, fort aiſés à ſe déchirer s'ils ne le ſont déja: j'ai eſſayé d'injecter les vaiſſeaux du poulmon ainſi tuméfié; la matiere de l'injection ruiſſeloit par différens endroits de la ſurface du poulmon & s'accumuloit en différentes parties de ſa

ſubſtance : j'ai lavé dans pluſieurs eaux, un morceau de poulmon enflammé, il ne m'a point été poſſible de lui redonner ſa ſoupleſſe & ſa légereté naturelle ; il étoit dénaturé, carnifié, ſemblable à une grande cicatrice. Quoi qu'il en ſoit, Il y a d'autres objets que les vaiſſeaux qui fixent aujourd'hui notre attention. 1°. Toute la poche cellulaire de la poitrine (*N°*. 52, &c.) macérée, dénaturée, comme changée en ſubſtance coëneuſe, pleine de ſang, de ſéroſités, de glue & de mucoſité : le corps cellulaire propre au poulmon dans le même état de délabrement, comme je viens de l'expoſer. Cette poche, conſidérée dans tous ſes prolongemens, ou dans tout ſon *département*, & de maniere à pouvoir être ſéparée du reſte du corps, ne formeroit qu'un ſac ou une maſſe de putrilage, s'il eſt permis de parler ainſi. 2°. L'eſpace qui ſe trouve

entre la plevre & la ſurface du poulmon & qui eſt ordinairement plein d'une fumée aqueuſe, mobile, pénétrant toutes les voies & dirigée ſurtout vers l'intérieur du poulmon & de la gorge, eſt, dans le cas de la *ſydération*, occupé par de l'eau & une ſorte de mucoſité plus ou moins décompoſée. Qu'eſt-ce que cette mucoſité ſemblable au blanc d'œuf à moitié cuit; quelquefois même très-compacte? Il y a long-temps qu'elle a été apperçue par de bons obſervateurs, dont pluſieurs s'en ſont tenus à expoſer leurs doutes; comme *Sidenham* &, d'après lui, *Van-Swieten*. Il y a vingt-cinq ans que nous en recherchions l'origine & la nature à *Montpellier*; guidés par un de nos Maîtres, M. de *Sauvages*, qui s'occupoit beaucoup de cet objet & de pluſieurs autres très-utiles; j'ai fait bien des tentatives pour aſſeoir mon opinion ſur ce point. Je fis en 1749,

des expériences (conſignées dans le *Journal des Eaux Minérales de Baréges*, & indiquées dans la *Theſe Aquitaniæ Minerales aquæ.* 1754): j'avois cru que ces eaux avoient peut-être la vertu d'empêcher la coagulation de la mucoſité du ſang. Je fis & refis ſouvent l'expérience de *Kuiſch*, ou plutôt d'*Hippocrate*, qui formoit des membranes en battant le ſang dans de l'eau, &c. Je crus enfin appercevoir que cette mucoſité ne ſe trouvoit pas en tout tems dans le ſang; qu'elle y arrivoit par un mouvement ou par un reflux violent. J'imaginai, & je reſte encore dans cette opinion, que cette partie muqueuſe, diſpoſée à ſe condenſer, faiſoit une vraie pletore particuliere dans bien des incommodités & des maladies (ſurtout celles du tiſſu cellulaire). Or, dans ce cas-là, & notamment dans l'engorgement inflammatoire du poulmon, le tiſſu cellulaire, qui eſt le principe & le

ſiége de la nutrition (*N°.* 17; &c.) ſe trouve mal diſpoſé & la ſubſtance muqueuſe preſque changée en couche nourriciere, eſt rejettée dans le ſang: elle s'épanche irréguliérement dans le tiſſu de la partie enflâmée. C'eſt elle qui nâge dans le ſang & qui ſe concret dans les palettes, lorſqu'elle s'y trouve; cette concretion ne ſe fait pas toujours; c'eſt elle qui forme la baſe cellulaire ou muqueuſe, enfin le noyau de toute inflammation; elle eſt la matiere de la coction, de la ſuppuration, de la cicatrice; elle s'échappe & s'épanche à travers les ſurfaces des parties enflammées, ainſi que le poulmon; elle ſe concret partout où elle s'arrête, & ſe change en couches membraneuſes, ſuivant la diſpoſition des parties entre leſquelles elle tombe; elle forme juſques dans le tiſſu des vaiſſeaux, quelques amas connus ſous le nom de concretions polipeuſes; elle ſe

montre dans le ſang tiré des veines, lorſqu'elle y exiſte ; & quelquefois une ſecouſſe donnée par un vomitif ou autrement l'a fait reparoître ; ce qui prouve qu'elle faiſoit un dépôt quelque part, ou qu'elle vient du tiſſu ſpongieux & cellulaire des parties. Ainſi, l'état du ſang communément appellé inflammatoire eſt, à mon avis, celui d'une pletore de ſuc muqueux ou nourricier, repompé, arraché au tiſſu cellulaire qu'il alloit nourrir; & qui ne peut plus, étant retourné dans le ſang, acquérir le *liant* néceſſaire pour être changé en couche nourriciere (*N°.* 17, &c.); mais il aime toujours à ſe condenſer; il fait une ſorte de corps étranger (peut-être propre à purifier le ſang comme la cole de poiſſon clarifie le vin), que la nature chaſſe par les évacuations, après l'avoir diverſement travaillé; qu'elle exprime même à travers le tiſſu des parties :

telle eſt l'eſpece de gelée qui couvre le dedans de la bouche dans certains maux de gorge ; telle eſt auſſi la gelée que pompent quelquefois les véſicatoires ; telle eſt enfin la membrane coëneuſe qui couvre la ſurface du poulmon conſidérablement engorgé, & qu'on a trouvé quelquefois juſques dans l'intérieur des bronches d'où elle eſt arrachée en petits morceaux qui imitent la gelée la plus parfaite, &c. Tout cela poſé, la *ſentence de Cos* devient un peu plus claire. La *ſydération* extérieure n'eſt que l'image de l'intérieure : c'eſt le tiſſu cellulaire dénaturé, farci de matiere ſanguinolente, ichoreuſe & muqueuſe. La douleur s'étend juſqu'à la clavicule & les environs lorſque la nature fait effort vers ces parties ſupérieures ; mais ces efforts ſont infructueux, la tournure qui amène la gangréne, en arrête les progrès, à moins qu'une heureuſe coction

n'ait précédé. La douleur varie ſuivant l'affection des diverſes portions de la poche cellulaire où ſe trouve le principal noyau de l'engorgement. Le poulmon s'appéſantit & s'attache à la plevre; parce qu'il eſt lui-même empêtré par une maſſe gluante, rebelle à toute réſolution, ou à une bonne coction; cette maſſe pénétre le poulmon de tous les côtés; la matiere muqueuſe s'épanche entre le poulmon & la plevre & les colle enſemble; c'eſt la matiére des crachats qui ſuit une fauſſe route. Les malades ſont affaiſſés & engourdis. Qui n'en a vû dans ces occaſions, des plus vigoureux, hors d'état de ſe remuer, d'une lourdeur à ſurprendre, cloués dans leur lit par la douleur, & plus encore par la péſanteur de la poitrine, qui les opprime, & qui eſt déſormais le centre où toutes les humeurs du corps ſont attirées? Bientôt leur tête ſe prend, parce que

le ſang s'arrête de proche en proche juſqu'au cerveau, & que les nerfs, plongés dans un foyer de pourriture, ſont eux-mêmes gênés, décompoſés, & qu'ils perdent la ſenſibilité & la vie : on connoît l'horreur des nerfs pour les premieres approches de la gangréne; mais on ignore les raiſons de cette horreur ou de cette anthipatie entre l'être vivant & l'être mort, ou plutôt le paſſage du vivant au mort, par la pourriture, &c. Quant à ce qui concerne l'état de la langue dans la *ſentence*, il n'eſt pas ſurprenant qu'elle ſoit affectée des deux côtés lorſque les deux lobes du poulmon ſont enflammés. On a vû ailleurs (V°. *66.*) que la langue communique avec les deux poches cellulaires de la poitrine, qui la partagent en deux. Il eſt pour la même raiſon aiſé de ſentir pourquoi la langue eſt blanche, rude, & ſeiche, qu'elle devient même noire, qu'elle

ſe gerce ou ſe déchire, & qu'elle devient collante (ſuivant les expreſſions d'*Hippocrate*, lib. iij, *de morb.*). Ces modifications ſont l'effet néceſſaire de la fuſée de *ſydération*, qui ſe prépare & qui s'étend enſuite en ſuivant la direction & le cours de la colomne cellulaire, qui de la gorge monte à la langue. Tous ces faits ſont prouvés par l'obſervation qui eſt conforme à la déciſion de *Cos*. J'ai vû plus d'une fois la langue reſter opiniâtrement rembrunie du côté de la douleur & de l'engorgement du poulmon & de la plevre, juſqu'à parfaite maturation de la maladie ; alors elle ſe couvroit de matiere cuite & muqueuſe. (*N°*. 97, &c.) Il y a plus ; voici du moins ce que j'ai crû avoir remarqué, c'eſt que la langue ſuit ou marque la marche de la douleur qu'*Hippocrate* a dit ſe montrer, tantôt au milieu, tantôt au haut de la poitrine : je veux dire que la

langue eſt affectée dans diverſes portions de ſa ſurface. Or, ces portions ſont diſtinguées & coupées, non par une ligne tranſverſale ; mais par une ligne oblique qui vient faire avec la ligne médiane, un angle, dont la baſe eſt tournée du côté de la racine de la langue ; ainſi les deux marques d'engorgement des deux côtés de la langue, font, dans la ligne médiane, une pointe tournée du côté du bout de la langue. Il ſemble en un mot, que la langue ſoit compoſée de pluſieurs plans, dont chacun répond à l'intérieur de la poitrine, dans l'ordre ſuivant. Le plan le plus approchant de la pointe de la langue, répond à la douleur de la clavicule ou à la portion la plus élevée du poulmon. Le plan ſuivant, qui paroît être le plus large, répond à la douleur & à l'affection du poulmon & du côté, vers la mamelle : & enfin le plan le plus profond répond à la

douleur, vers le diaphragme. Ces apperçues, que je n'oserois proposer qu'en maniere de problême, sont liées à quelques vérités développées ci-dessus (*N*°. 94). Elles m'embarrassent beaucoup; car je crois avoir observé que quelques affections du foie & de la rate se peignent sur la langue, chacune dans son côté correspondant: l'estomach se peint de même sur la langue; aussi reçoit-elle le tissu cellulaire de l'œsophage, comme celui de la trachée artère. La difficulté consiste à distinguer sur la langue les impressions qui lui viennent du bas-ventre, d'avec celles qui ne viennent que de la poitrine. Cette matiere me paroît digne de l'attention des observateurs; j'en suis d'autant plus persuadé que je crains toujours, lorsqu'il s'agit de regarder, suivant l'usage, la langue d'un malade, il ne me demande, qu'y cherchez-vous? qu'y connois-

ſez-vous? Je ne ſçai s'il n'y aura pas bien des Médecins qui conviendront, au moins, vis-à-vis d'eux-mêmes, qu'ils ſont dans une pareille perplexité, &c. Il me reſte, pour achever le tableau ébauché dans la *ſentence*, à remarquer que la *ſydération* porte auſſi ſur la joue, ſur le bras & l'épaule; qu'elle embarraſſe quelquefois la gorge juſqu'à imiter l'angine; qu'elle fait impreſſion ſur la parotide juſqu'à la groſſir quelquefois; qu'elle engorge, comme l'angine, les veines du deſſous de la langue; qu'elle intéreſſe les gencives du côté affecté; qu'elle fait germer dans la bouche, ſur les lévres & juſqu'au nez des boutons ou ébullitions, ſouvent très-conſidérables; qu'elle s'étend juſqu'au bas ventre, l'hippocondre, les reins, les parties de la génération, la cuiſſe, toujours en maniere de rayons partant du point fixe de la douleur. Laiſſons ces phéno-

mènes, & notamment les derniers à expliquer par la ſeule théorie des vaiſſeaux. Contentons-nous d'indiquer que tous ces mouvemens obſervés, la plûpart par *Hippocrate* & enſuite par d'autres, achevent de conſtater ce qui a été propoſé ailleurs (*N°.* 52, &c.) ſur le *département* & l'action de la poche cellulaire de la poitrine.

CIV. Je ne puis mieux faire, en finiſſant, que de prendre pour baſe, ou pour texte de mes réflexions, les Œuvres de *Boerhaave* & de *Van-Swieten.* Quelle autre preuve de confiance & de reſpect puis-je donner à des Savans illuſtres, qui ſont aujourd'hui connus de tout le monde, & qui ont, pour ainſi dire, fait oublier les ouvrages qui les ont précédés, ceux-mêmes ſur leſquels les leurs ont été calqués? » *On peut* » *concevoir* deux ſortes de péripneu- » monies (vraies); *l'une* qui vient » de l'inflammation dans les ra-

» meaux de l'*artere pulmonaire*;
» *l'autre* dans les rameaux de *l'ar-*
» *tere bronchiale*..... La péripneu-
» monie *bronchiale, en comprimant*
» *les extrêmités de l'artere pulmo-*
» *naire les enflâme.* (*Boerhaave*)....
» Les arteres *bronchiales étant en-*
» *flammées*, les ramifications de
» l'*artere pulmonaire ſont aiſément*
» *affectées*, puiſqu'elles en ſont très-
» *voiſines* & qu'elles ſont *jointes*
» *l'une à l'autre par plusieurs anaſto-*
» *moſes*... *Les effets* qui dépendent
» de l'*inflammation des arteres bron-*
» *chiales* & ceux qui ſont dus à
» l'*inflammation des arteres pulmo-*
» *naires*, *ſont différens*... L'affection
» des bronchiales regarde préciſé-
» ment le poulmon, conſidéré
» comme un organe particulier du
» corps; mais l'inflammation de
» l'*artere pulmonaire*, *empêche le*
» *tranſport du ſang*, *du ventricule*
» *droit au gauche*, duquel dépend
» la vie. Les rameaux de l'artere

» bronchiale étant contigus à ceux
» de l'artere pulmonaire, *il paroît*
» *que l'inflammation de la bronchiale,*
» *peut ſe communiquer à la pulmo-*
» *naire... Il faut eſpérer la réſolution,*
» *ſi le mal eſt dans l'artere bronchiale;*
» *car alors le ſang roule aſſez bien*
» *dans l'artere pulmonaire.... Si le*
» *lieu affecté eſt petit*, il y aura moins
» de danger, puiſque le ſang arrêté
» dans quelques rameaux, *paſſera*
» *par les voiſins... Le reflux du ſang,*
» *ſi utile pour la réſolution, ne peut*
» *avoir lieu (lorſqu'on ſaigne juſqu'à*
» *la défaillance) dans l'artere pulmo-*
» *naire*, à cauſe des valvules de
» l'orifice artériel du ventricule
» droit du cœur.... Ainſi il n'y a
» preſque rien de bon à attendre
» d'une pareille ſaignée. Mais ce
» *reflux pourroit ſe faire dans une*
» *peripneumonie légere, qui auroit*
» *pour cauſe l'inflammation des ar-*
» *teres bronchiales. (Van-Swieten)* ».
Lorſque *Ruiſch* découvrit l'artere

bronchiale, (il y a près d'un ſiecle); il avança avec intrépidité, (*intrepidè*), que perſonne, avant lui, n'avoit parlé de cette artere. On eſſaya de le contredire ſur ce point, en tordant quelques paſſages de *Galien* où il étoit queſtion d'*Eraſiſtrate*. Il n'eut pas été difficile de lui oppôſer d'autres Auteurs. Quoi qu'il en ſoit, on peut le dire, avec la même confiance que *Ruiſch* montroit, jamais la péripneumonie, qui a pour cauſe l'inflammation de l'artere *bronchiale*, n'avoit été publiée avant *Boerhaave*. *Ruiſch* luimême n'y avoit pas penſé, & en remarquant qu'il ſeroit poſſible de dire que cette artere eſt d'une bien petite conſéquence (*parvi momenti*); il ſe contentoit de lui donner le ſoin d'apporter au poulmon un ſang plus noble, plus parfait & plus exalté, que celui de l'artere pulmonaire; (*Sanguinem nobiliorem, perfectiorem, magis exaltatum*). Il ne

penſoit pas à faire jouer à ſon artere un rôle dans l'hiſtoire de la péripneumonie. Quoi qu'il en ſoit, ce rôle ſemble avoir été juſqu'ici trop peu décidé, & devoir ſe réduire à bien peu de choſe : en voici la preuve. L'artere *bronchiale* eſt annoncée comme étant le ſiege d'une péripneumonie particuliere & différente de l'*autre*, qui dépend de l'artere pulmonaire : immédiatement après, la péripneumonie *bronchiale, comprime & enflamme l'artere pulmonaire :* enſuite, les arteres *bronchiales étant enflammées, les ramifications de l'artere pulmonaire ſont aiſément affectées :* voilà les deux péripneumonies confondues, ou qui n'en font plus qu'une; en effet, *les rameaux de l'artere bronchiale ſont voiſins de ceux de l'artere pulmonaire, & ils communiquent les uns aux autres, par pluſieurs anaſtomoſes ;* c'eſt donc la même inflammation ; c'eſt l'engorgement des mêmes vaiſ-

ſeaux ; c'eſt la même péripneumo-nie. Cependant on prétend que *les effets de l'inflammation des arteres bronchiales & ceux de l'inflammation de l'artere pulmonaire, ſont différens ;* cette derniere *empêche le tranſport du ſang, du ventricule droit au gauche;* ce qui la rend de plus grande conſéquence : l'affection de la bronchiale fait pire encore, elle arrête le ſang du ventricule droit par ſes anaſtomoſes avec l'artere pulmonaire, & elle gêne le ſang du ventricule gauche par ſa communication avec l'aorte ; ſur le tout l'*inflammation de la bronchiale ſe communique à la pulmonaire.* Malgré cette communication poſſible & qu'on aſſure, avec raiſon, avoir lieu, à cauſe des anaſtomoſes, *on eſpere la réſolution, ſi le mal eſt dans l'artere bronchiale :* pourquoi cela ? parce qu'*alors le ſang roule aſſez-bien dans l'artere pulmonaire.* Mais il eſt décidé que l'inflammation bronchiale atire aiſément la pulmonaire

& réciproquement, que l'artere bronchiale comprime & enflamme ſa voiſine la pulmonaire; que ces deux inflammations n'en font qu'une. C'eſt une déciſion qui eſt d'autant plus de conſéquence, que lorſqu'*on ſaigne juſqu'à la défaillance, le reflux ne peut avoir lieu dans l'artere pulmonaire*, au lieu qu'*il pourroit ſe faire dans la péripneumonie qui auroit pour cauſe l'inflammation des arteres bronchiales*. Ce reflux ſeroit alors peu néceſſaire, car la péripneumonie *bronchiale ſeroit légere, & le lieu affecté ſeroit petit*. Mais tout cela ne peut-il pas auſſi appartenir à l'artere pulmonaire, je dis la petiteſſe du lieu affecté, & le reflux même, à l'aide des anaſtomoſes avec l'artere bronchiale? D'ailleurs le ſang *arrêté dans quelques rameaux* de l'artere pulmonaire, ne pourroit-il pas, pour les mêmes raiſons, paſſer par les *rameaux voiſins*, & ſurtout enfiler les ramifica-

tions *bronchiales*? Je me ſouviens que *Vinſlou* a obſervé une ou deux fois, que l'artere bronchiale communiquoit avec la veine pulmonaire & avec l'azigos. Cette communication, malgré l'exiſtence de la veine bronchiale que *Ruiſch* a inutilement cherchée, ne pourroit-elle pas fournir quelques idées? On feroit, par exemple, voyager ces petites colomnes de liqueurs en différens ſens; on pourroit concevoir (ſuivant l'expreſſion de *Boheraave*) des engorgemens de ces vaiſſeaux, & après les avoir conçus ou imaginés, en faire des maladies particulieres; multiplier les claſſes & les eſpèces, &c. Ces engorgemens ſaiſis à la pointe de l'imagination pourroient être mis en parallele avec les mouvemens du ſang notés & combinés dans les anaſtomoſes bronchiales & pulmonaires; peut-être même avec la diſtinction des deux péripneumonies, d'abord dif-

férenciées par la diverſité de leurs ſiéges, & enſuite identifiées au moyen des communications d'une artere à l'autre, &c.

C V. Il a été permis à tout le monde d'analiſer & d'examiner de près, la théorie des tourbillons de *Deſcartes* & l'attraction de *Newton*; j'ai donc pû entrer dans tous ces menus détails, qui ſont, pour ainſi dire, les infinimens petits de la théorie de l'inflammation. On ne ceſſe de nous oppoſer ces embarras, ces plétores des petits vaiſſeaux, leurs ſéries, leurs calibres, la décompoſition & la dépreſſion des globules, &c. Voyez à quoi ces petits objets ont conduit deux grands hommes, qui ont porté cette eſpece de théorie, au plus haut point où elle pouvoit parvenir. Ecartons-nous de ces cîmes arides où l'eſprit peut à peine atteindre & où l'imagination la plus échauffée trouve à peine quelque pâture. Le

fait eſt que l'inflammation n'a jamais lieu dans les gros vaiſſeaux & qu'elle fixe ſon ſiége dans ces aires, ces raiſeaux qui ſont indifféremment fonction d'arteres & de veines, au beſoin. Mais il y a autre choſe dans tous les engorgemens inflammatoires, ſurtout dans la péripneumonie: il y a un amas de mucoſité qui s'accumule peu-à-peu dans le tiſſu cellulaire: un dépôt de matieres catharreuſes, comme diſoient les Anciens. Oui, je crois avec *Galien*, que la cauſe la plus ordinaire de la péripneumonie eſt un ſang *pituiteux*, & que le poulmon attire en s'enflammant & en s'engorgeant, les humidités des glandes de la langue & des environs. Je trouve qu'*Avicene* a très-bien expliqué la choſe, en diſant qu'il tombe ſur le poulmon, une grande quantité de vapeurs qui s'exhalent de tout le corps, & beaucoup de matieres catharreuſes qui tombent

tombent de la tête. *Baillou* aſſuroit, dans le même ſens, que la plus grande quantité des douleurs de côté n'étoient que des fluxions. *Zacutus Luſitanus* a auſſi très-bien obſervé que dans la péripneumonie il ſe fait une fluxion ou une chûte de matiere qui vient de tout le corps. La plûpart des fluxions de poitrine ont une reſſemblance parfaite avec celles du jeune homme dont parle le même *Zacutus*, & qui avant d'être pris de la péripneumonie, étoit ſujet aux fluxions catharreuſes, aux puſtules dans la bouche, le nez, les gencives & le palais. J'ai vû beaucoup de péripneumonies ſur des corps ſujets, depuis pluſieurs années, à de gros rhumes, pendant l'Hiver; ces engorgemens, qui ne deviennent inflammatoires qu'à la longue, ſe préparent de loin, reſtent longtems muqueux & s'accumulent peu-à-peu, pendant les ſaiſons en-

tieres. *Possidonius* (*c'étoit le douzieme malade du vij. Liv. des Epid. d'Hippocrate*) fut incommodé pendant la fin de l'Été, & la péripneumonie dont il mourut, ne se décida que l'Hiver; il avoit eu plusieurs années avant, une suppuration de poitrine, & par conséquent une autre péripneumonie. Aussi m'a-t-il toujours paru que ces maladies, surtout lorsqu'elles deviennent mortelles, ont ordinairement été précédées d'autres affections de la poitrine. Enfin il me semble qu'il y a tant de rapport entre la péripneumonie que *Sidenham* &, d'après lui, *Boherhaave*, nomment *vraie*, & celle qu'ils nomment *fausse*, qu'elles ne différent que du plus au moins, & que même elles sont le plus souvent jointes ensemble; c'est-à-dire que l'espece de péripneumonie composée d'affection catharreuse & d'inflammation, est, sans contredit, la plus nombreuse.

Ainſi je ſerois porté à croire qu'il n'eſt pas néceſſaire de diſtinguer les diverſes péripneumonies autrement qu'en les prenant pour des degrés ou des nuances de la même maladie. *Fernel* connoiſſoit une péripneumonie *fauſſe* (*Spuria*); mais il ne vouloit pas qu'on lui donnât le nom de périmeumonie, & moi je croirois que la *vraie* n'exiſte point ſans être jointe à la *fauſſe*, aulieu que la *fauſſe* ou la catharreuſe peut exiſter ſans la *vraie* ou l'inflammatoire. La péripneumonie éréſipélateuſe & la phlegmoneuſe, la pleuréſie vraie & la fauſſe, la pleuvro-péripneumonie, ne ſont, à dire vraie, que la même maladie, ou elles ne différent point par leur nature; elles ſont toutes de la tribu catharreuſe, trop étendue, ſi l'on veut, par les Anciens; mais réduite, ſans doute, à de trop étroites bornes par les Modernes; qui n'ont été occupés que de l'inflammation,

& qui ont ſouvent crû l'apperçevoir où elle n'étoit point. Nous comprenons preſque toutes ces maladies *pectorales* ſous la dénomination générale de *fluxion de poitrine*; cette dénomination s'eſt conſervée comme ces expreſſions populaires dont il a été queſtion, (*N°.* 103.). C'eſt avec d'autant plus de raiſon, ce me ſemble, que les plaies mêmes du poulmon, pour peu qu'elles ſe prolongent, rentrent dans la claſſe des fluxions ou des amas catharreux. Quelle que ſoit, en effet, la cauſe qui affecte primitivement les poulmons, les ſéroſités s'aſſemblent dans le département de tout le tiſſu muqueux de la poitrine, & forment la fluxion avec fiévre & douleur, ou ſans ces deux accidens. L'énorme quantité d'humeurs de toutes les eſpeces qui ſe trouvent dans la *ſydération* de la poitrine, de même que la quantité des crachats qui ſurviennent dans le

cours des maladies *pectorales*, en font la preuve : ces crachats & ces humeurs sont, comme nous l'avons tant de fois dit, fournies par le tissu cellulaire, non moins que par les vaisseaux sanguins, dans lesquels nâge une grande quantité de matiere muqueuse, lorsque le poulmon est pris d'un engorgement inflammatoire. *Van-Swieten* prétend que les crachats viennent surtout de l'*artere bronchiale*; & comme, suivant lui, *quelqu'un pourroit douter que les extrémités de l'artere pulmonaire puissent aussi fournir cette matiere des crachats*, il se contente d'avancer qu'il lui *paroît que la chose est possible*. On peut voir dans son ouvrage les raisons qu'il donne de ce qu'il assure sur l'artere bronchiale, & de ce qu'il paroît présumer sur l'artere pulmonaire.

C V I. *Hippocrate* n'hésitoit pas, lorsqu'il falloit purger dans les points de côté qu'il appelloit *infé-*

[...]urs. *Gallien* y mettoit plus de façon. *Baillou*, *Fernel*, *Zacutus Lusitanus*, *Sennert*, *Riviere*, *Baglivi* purgeoient dans les maladies *pectorales*. Tout le monde purge parmi nous, en pareil cas. Peut-être même, eſt-on parvenu à un excès bien différent ſans doute de celui de *Boerhaave* & de *Van-Swieten*, qui ne purgent ni dans la pleuréſie, ni dans la péripneumonie. *Van-Swieten* ſe contente de copier *Sidenham*, qui uſoit de quelques purgatifs dans la péripneumonie qu'il nommoit *fauſſe*. Cet éloignement pour les purgatifs, paroît d'autant plus étonnant, que dans les principes que *Boerhaave* a ſuivis, ce reméde doit être très-convenable pour remplir les principales indications de ſon ſyſtême de la péripneumonie. On a vû (*N*°. 101.) qu'il recommande des purgatifs même violens, dans l'angine inflammatoire : on ne voit pas pourquoi il

les néglige dans la péripneumonie. Suivant lui, ou plutôt ſuivant *Van-Swieten*, » il eſt démontré que les » purgatifs ſont fort efficaces dans » le traitement de l'inflammation. » Ils diminuent la quantité des li- » queurs qui engorgent les vaiſ- » ſeaux ; ils diviſent le ſang, & ils » attirent le torrent des liqueurs » vers le ventre. (*De angin. A.* » 809.) «. Si les purgatifs produi- ſent tous ces brillants effets, ils doi- vent être auſſi efficaces pour la pé- ripneumonie, que pour l'angine. Cependant on n'en parle point; on paſſe ſous ſilence les déciſions des Auteurs les plus reſpectables. C'eſt, j'oſe le dire, un excès. Mais j'oſe auſſi l'avancer, la fureur ou l'habi- tude de purger & de repurger qui a prévalu parmi nous, eſt un autre excès : ſi j'avois à me décider pour l'un des deux, j'aimerois mieux donner la préférence aux ennemis de la purgation; mais je crois qu'il

faut conserver un juste milieu. Il est certain que j'ai vû réussir les purgatifs dans quelques cas. Je tiendrois plus aux vomitifs, à cause de la regle proposée en parlant de l'angine. (*N*°. 101.). Au moins, mon sujet me force-t-il de dire combien je suis fâché qu'il n'y ait pas un mot sur l'émétique, dans le Traité de la pleurésie & de la péripneumonie de *Boerhaave* & de *Van-Swieten*; pas un seul mot pour louer ce remède qui a pris tant de faveur; pas un mot pour en faire sentir les inconvéniens. Cependant *Riviere* avoit, d'après les Chimistes, la plus grande confiance aux vomitifs, pour les maladies aigues de la poitrine: cette confiance s'est conservée dans l'École de *Montpellier*, qui méritoit bien qu'on fit quelque mention d'elle. L'Histoire Moderne de l'inflammation & la théorie des petits vaisseaux, lui ont tant d'obligation!

Meton prit un vomitif dans le cours d'une maladie aigue de la poitrine. (*C'est le 84e malade du septieme Liv. des Epidem. d'Hippocrate*). Cet exemple prouve que l'Ecole de *Cos* avoit frayé la route à celle de *Montpellier*. Le premier malade que je traitai seul en 1744, mourut de la *sydération* du côté. Je consultai mon Pére qui étoit incommodé. Il m'indiqua l'émétique, au lieu de la sixieme saignée que je me proposois d'ordonner. Je la fis faire, parce qu'un autre Médecin fut de mon avis. J'étois fort contre mon pere, de cet avis & de celui de *Boerhaave*, ou de son silence sur l'émétique. Mon malade mourut vers le septieme jour. Quelque tems après j'en vis une autre attaqué de la même maladie; point de côté, crachement de sang, &c. Mon Pere le vit avec moi & après la seconde saignée, dès l'entrée du troisieme jour, il me fit assister à

l'effet de l'émétique. Quel fût mon étonnement, lorſque je vis rendre par le vomiſſement beaucoup de matiere verte & glaireuſe, avec pluſieurs vers. (Mon Pere m'avoit annoncé ces vers; je lui dois cet éloge). Le crachement de ſang & le point de côté diſparurent, le malade guérit comme d'un rhume ordinaire. Il me ſeroit impoſſible de compter le nombre de cas dans leſquels j'ai vû réuſſir cette manœuvre. Je l'ai tant répétée, tant d'autres l'ont répétée avant & depuis moi! Eh quoi! il n'exiſte donc point des engorgemens du poulmon ſymptômatiques, dépendans de l'état des entrailles! Les Anciens en ont pourtant parlé de même que quelques Modernes. Que dis-je? ils en ont démontré l'exiſtence & fixé le traitement. Voyez la *Theze*, *Aquit. mineral. aquæ*: ou ſans vous arrêter à nos petits recueils de glaneurs, conſultez les

ouvrages des Maîtres de l'art. *Baglivi* a raſſemblé quelques morceaux de *Baillou*, qui peuvent figurer dans cette matiere; vous y trouverez une partie du ſupplément néceſſaire au traité de *Van-Swieten.* Mais il vaut mieux étudier les ouvrages même de *Baillou*, ce diſciple d'*Hippocrate* qui a fait tant d'honneur à la *Faculté de Paris.* Il s'eſt reſſenti de la fureur des Chimiſtes & de la prétendue réforme faite par les Partiſans de la circulation. *Sidenham* a été mis avant lui, & *Sidenham* perdra cette place. *Chirac* avoit faſciné les yeux des Médecins François, qui commencent à revenir ſur leurs pas. *Baillou* reparoît avec plus de gloire que jamais; M. *Tronchin* vient de faire réimprimer ſes Ouvrages auxquels il a joint une Préface, qui en fait l'éloge. Il n'a donc pas cru que *Baillou* fut condamné à l'oubli dans lequel de grands Traités, qui ont

tout envahi, sembloient devoir le faire tomber. Le suffrage de M. *Tronchin* fait honneur à notre Médecine : il arrive parmi nous, pour partager nos travaux. C'est un Citoyen sur lequel la *France* avoit toujours eu des droits. Il se rend à la Patrie de ses Peres : il y trouvera, parmi les Eleves des deux premieres *Facultés* du monde, des enfans & des amis de *Baillou* ; des compatriottes flatés de le revoir dans le sein de sa Patrie naturelle ; des ennemis déclarés de ces sectes impérieuses & hautaines qui naquirent dans des tems malheureux. Il y trouvera enfin des Savans occupés à combattre l'ignorance & les préjugés ; ces êtres bas & pourtant sourcilleux, qui en auroient imposé, si l'on n'eût décélé leurs complots odieux : puisse M. *Tronchin* faire goûter de plus en plus, la maniere de notre *Baillou* qui ne cessera jamais d'avoir des

Partiſans dans la *Faculté de Paris*, & dans celle de *Montpellier*! Tels ſont, & je ne crains pas d'être démenti, les ſentimens & les vœux des Membres légitimes de ces deux Facultés. Quoi qu'il en puiſſe arriver, il eſt douloureux pour nos Médecins & dangéreux pour l'eſpèce humaine, que l'uſage de l'émétique & des purgatifs dans les fluxions de poitrine, ne ſe trouve pas conſigné dans des ouvrages Modernes, auxquels le goût & le ſuffrage du ſiécle, la mode & le bruit de tant de bouches qui ſe répétent à l'envi, ſemblent aſſurer l'immortalité. J'y voudrois auſſi quelques additions ſur l'emploi des ſudorifiques dont j'ai vû de bons effets. La nature ne haït pas ces remédes dans les maladies cellulaires de la poitrine; parce que la poche cellulaire de cette partie a des rapports ſinguliers avec celui de tout le corps. *Valeſius* avoit vû

employer les sudorifiques avec succès. *Silvius de-le-Boë* en faisoit sa principale ressource, & les manioit plus sagement que *Van-Helmont*. L'usage des lavemens, conseillés par des Anciens dans cette maladie, a aussi pris beaucoup de faveur parmi quelques Modernes. Tout cela meriteroit d'être bien examiné : il s'en faut de beaucoup que cette matiere soit épuisée.

CVII. La doctrine des catharres adoptée par les Anciens, dût les porter tout naturellement à l'application des topiques : celle du tissu cellulaire que nous exposons, doit conduire au même but. *Aetius*, *Paul d'Ægine*, *Trallien*, *Celse* employoient les ventouses scarifiées sur la partie malade, dans le cours des points de côté qui conduisent à la *sydération*. *Joubert*, *Riviere* & plusieurs autres suivoient la même pratique : *Joubert* employoit aussi les vésicatoires avec les cantha-

rides, & *Aretée* s'étoit ſervi des ſynapiſmes & du ſel pour le même objet. *Spigel* ſaigna avec ſuccès une veine groſſie ſur le point de côté : j'ai vû cette veine & je ne l'ai jamais faite ouvrir. *Boerhaave* paſſe tout cela ſous ſilence ; *Van-Swieten* en dit quelque choſe ; mais il n'inſiſte que ſur les véſicatoires aux jambes propoſés par *Baglivi*. Nous ſommes plus avancés ; nous appliquons le véſicatoire derriere l'oreille du côté malade, & à l'exemple de *Joubert* & d'*Aretée* ſur le point douloureux même. Il y a pluſieurs années que j'ai vû réuſſir cette application ſur le côté malade. Je ſauvai la vie, par ſon moyen, à une très-grande Dame, de concert avec Meſſieurs *Lallouëte* & feu *Petit*. Les Médecins de la premiere claſſe, chez les Etrangers, ſont décidés pour cette méthode, qui avoit pris la faveur dans nos Armées pendant la derniere guerre. M. *Raimond*, Méde-

cin de *Marſeille*, a publié en 1761, des Obſervations ſur l'efficacité du véſicatoire dans les inflammations de poitrine. Cet Ouvrage vaut mieux que les plus brillantes Diſſertations ſur l'inflammation : il m'a été communiqué par M. *Gardane*, un de nos Confréres, qui travaille ſur cette matiere, & qui la portera ſûrement au degré de perfection, d'évidence & d'utilité dont elle me paroît ſuſceptible. J'ai craint quelquefois que le véſicatoire appliqué ſur le côté n'attirât dans l'eſpace contenu entre la plevre & le poulmon la matiere qui auroit dû former les crachats. J'ai trouvé, à l'ouverture de deux malades, morts de la *ſydération*, & auxquels le véſicatoire avoit bien mordu ſur le point douloureux, une quantité conſidérable de mucoſité coëneuſe qui enduiſoit le poulmon & la plevre. L'un de ces malades étoit un vieillard ; il ne fut point ſaigné

& avant de tomber malade, il avoit un gros rhume qui avoit coutume de ſe terminer les années précédentes, par des crachats puriformes & très-abondans: le véſicatoire fut appliqué le cinquieme jour de la maladie, le côté étant fort douloureux, la mort arriva vers le neuf. L'autre malade étoit plus jeune & avoit été ſaigné quatre fois, les deux premiers jours de la maladie, qu'un rhume (preſqu'habituel chaque année) avoit précédé. Les crachats furent ſupprimés bientôt après la ſaignée; le véſicatoire appliqué le troiſième jour, augmenta beaucoup la douleur & n'empêcha pas la mort vers le ſixieme jour. Il reſte donc à décider s'il n'y a pas des circonſtances dans leſquelles l'action du véſicatoire, qui porte au dehors, n'entraîne point ſur la ſurface extérieure du poulmon une mucoſité qui auroit pu pénétrer l'intérieur de ce viſ-

cère & tomber dans la trachée artere. Je conviens qu'il eſt aſſez ordinaire de voir le véſicatoire ſur le côté faciliter l'expectoration ; mais afin d'éviter tout accident, j'ai coutume d'eſſayer d'abord du véſicatoire derriere l'oreille : on peut en uſer dans tous les tems & dans tous les jours de la maladie : il tire la mucoſité catharreuſe en haut & vers la gorge, qui eſt un égoût naturel pour la poche cellulaire de la poitrine. *Baglivi* a vû guérir beaucoup de points de côté par un écoulement des oreilles. L'Ecole de *Cos* enſeignoit que les abſcès aux parotides ſont ſalutaires dans la péripneumonie. Elle prétendoit en même-tems, que les *Coriſes* ou le ſuintement des narines & les éternuemens étoient un mauvais ſigne, dans les maladies du poulmon. Comment concilier ces deux *Sentences* ? C'eſt un problême que je laiſſe à réſoudre,

Quoi qu'il en ſoit, le véſicatoire exerçant certainement ſon action ſur le tiſſu cellulaire, (de même que le cautère) les bons effets qu'il produit ne démontrent-ils pas que ce tiſſu eſt le ſiége principal des maladies qui conduiſent à la *ſydération* du côté?

CVIII. Puiſque mon ſujet m'a conduit à parler du cautere, je rapporterai un fait qui vient de m'arriver. Il s'agiſſoit de ſupprimer un cautere au bras, qu'un jeune homme, âgé de ſeize ans, portoit depuis celui de huit. Ce cautere avoit été appliqué à cauſe de quelques glandes au col & aux aiſſelles. Le cautere les diſſipa, ce que n'avoient pû faire beaucoup de remédes. Le jeune homme ſe trouvant en très-bon état, ſes parens m'engagerent à le mettre dans le cas de ſe défaire du cautere, ſans riſque. Je travaillai pendant ſix mois; fondans, purgatifs, apperitifs, bains, tout fut employé;

cependant je diminuois peu-à-peu la boule du cautere ; je parvins à n'y faire introduire, à chaque pansement, qu'une petite lentille : tout alloit bien ; enfin la cicatrice parut solide ; il n'y eut plus de suintement. Quelques jours après, la joue, le col, le côté se bouffissent ; les glandes du col s'engorgent ; celles de l'aisselle sont douloureuses ; la respiration est gênée ; le malade tousse, il sent une sorte de poids sur tout le côté de la poitrine répondant au cautère : ce côté est même douloureux quand on le touche ; le malade craint la pleurésie : le pouls est fiévreux. Je me détermine à rouvrir le cautere, en faisant déchirer la cicatrice : à peine l'écoulement fut-il établi, que tous les accidens diminuerent. Ils se dissiperent enfin ; & le cautère resta. Voilà le *département* du tissu cellulaire de la poitrine bien dessiné, & les premieres nuances d'une fluxion de

poitrine & d'une pleurésie bien marquées ; voilà l'action du cautère au bras & ses bornes bien déterminées. C'est ainsi qu'agit le vésicatoire ; il attire, il divise, il réveille le tissu cellulaire, il excite son action, il évacue les sérosités contenues dans ses cellules. Le point de côté, ou tout autre centre d'engorgement, étend son action sur les environs, ainsi que le cautère ; les remédes généraux sont souvent aussi inutiles en ce cas-là, que l'ont été ceux que j'ai fait à ce jeune homme ; le tissu cellulaire ne se dégorge point, s'il n'arrive une fonte ou une sorte de suppuration ; ou bien si le vésicatoire ne vient point, comme la nouvelle ouverture du cautere que j'ai faite, dépouiller tout le département du noyau de la maladie. J'ai pensé plusieurs fois à percer avec une aiguille, à la maniere des *Japonois*, l'endroit de la douleur,

ce qui ſeroit peut être auſſi efficace que les ſcarifications, & même que le véſicatoire. Au reſte, la fiévre & la rougeole ſont venues à notre ſecours pour ſupprimer le cautère de notre jeune homme. Une ſemaine de fiévre a fait ce que je n'avois pû faire avec ſix mois de remédes : s'il m'eût été poſſible, & ſi j'euſſe tenté de ſupprimer cette fiévre, il y a toute apparence que le cautère auroit reſté. C'eſt ainſi que la fiévre eſt un ſecours heureux dans l'engorgement du tiſſu cellulaire qui forme un établiſſement catharreux & qui occaſionne la fluxion de poitrine. La fiévre eſt un ſecours, & cependant on ne cherche qu'à l'éteindre ! on ne cherche qu'à appaiſer la chaleur au point de l'empêcher de porter ſes influences ſur le côté rempli d'une gelée formée par le froid ! On ne cherche qu'à brider l'action des nerfs, qui par leurs ſecouſſes réïtérées, par l'effort

même douloureux qu'ils font, remetroient le jeu dans la partie qu'engourdit le dépôt de catharre. On ne cherche qu'à mettre hors de jeu les petits vaiſſeaux, en les dégorgeant & rompant leur commerce avec les gros; tandis qu'ils doivent, en redoublant d'action & en apportant de nouvelles humeurs, fondre celle qui croupit, & la rendre propre à être évacuée! On regarde enfin comme une augmentation de la maladie, les plus légeres nuances du travail néceſſaire pour ôter la cauſe de cette maladie. On veut détruire cet appareil critique, ſouvent moins allarmant que les douleurs de l'enfantement, & les ſecouſſes du vomiſſement. Juſqu'à quand ſerons-nous expoſés à nous faire reprocher le courage & la licence de ſubſtituer une méthode impuiſſante, infidele & menſongère, aux regles de l'art que dictent le bon ſens & la marche ſim-

ple de la nature! Jusqu'à quand ferons-nous, dans chaque maladie, autant de remédes inutiles que j'en ai fait pendant six mois, à mon jeune homme du cautère! Où en serions-nous? Où en seroient les malades, si, comme dans ce même jeune homme, la nature ne se réveilloit dans toutes les maladies, & si elle n'excitoit, quelquefois, une révolution victorieuse; sans se laisser distraire par un fatras de remédes administrés sur la foi de nos Peres & de nos Maîtres, non moins bornés que nous!

CIX. Je me suis trop avancé, pour ne pas hazarder quelqu'autre réflexion sur le traitement des maladies *cellulaires* ou *muqueuses* de la poitrine. On vient de voir que la théorie des Anciens a été plus heureuse que celle des Modernes. C'est pour n'y avoir pas regardé d'assez près, que plusieurs de ces derniers ont réduit toutes leurs indications à

tirer

rer du ſang ou à évacuer par des purgatifs, & que pluſieurs d'entre eux ont négligé les vomitifs. Ces derniers joints aux ſudorifiques, aux topiques & ſurtout au véſicatoire, doivent tout au moins partager la beſogne. La théorie paroît être parfaitement d'accord avec la pratique ſur ce point. La plûpart de ces remédes n'ont été imaginés que dans l'objet de détruire le plutôt poſſible, l'établiſſement de la maladie, & de chaſſer ſa cauſe par quelque voie génerale. J'ai payé mon tribut à cet empreſſement d'inſtrumenter & de maîtriſer la maladie. Mais il eſt un moyen bien ſimple; auquel je voudrois qu'on penſât un peu plus ſérieuſement qu'on ne le fait & que même on ne peut le faire, en enviſageant les maladies ſous le point de vue ordinaire; ce moyen eſt indiqué par *Hippocrate* & par bien des Auteurs & des Médecins après lui;

mais il eſt trop peu ſuivi, trop tôt oublié dans la pratique, ſurtout par les jeunes gens & les ignorans ; car il eſt, en général, beaucoup plus du goût des vieillards & des gens inſtruits. Chacun aime à vanter ſon ſpécifique, ſon reméde favori ; voici enfin quel ſeroit le mïen dans les fluxions de poitrine & toutes leurs appartenances ; s'il m'étoit permis d'en avoir un : eh ! pourquoi me le défendroit-on ? Je fus élevé à m'exercer de toutes mes forces contre ces maladies, même naiſſantes. Les *Principiis obſta ſerò Medicina paratur*, les *ſola remedia ſanant*, les *in extrêmis extrêma*, & les *melius eſt dubium quam nullum*, &c. Tous ces axiômes m'avoient été mis dans l'eſprit, & comme de raiſon j'agiſſois en conſéquence ; j'obéïſſois. Un hazard heureux commença à modérer en moi le brûlant déſir d'inſtrumenter, ou de faire voir aux aſſiſtans ébahis, & au ma-

lades eux-mêmes, la cauſe de la maladie dans un grand étalage de palettes & de baſſins. J'étois fort jeune encore, & le quatrieme Médecin d'un malade attaqué de la fiévre, de la douleur de côté & du crachement de ſang ; je n'avois point d'avis à donner. Un des trois conſultants propoſa une troiſieme ſaignée, (c'étoit le troiſieme jour de la maladie). Le ſecond propoſa l'émétique combiné avec un purgatif; & le troiſieme, un véſicatoire aux jambes. Le débat ne fut pas petit, & perſonne ne voulut céder. J'aurois juré qu'ils avoient tous raiſon. Enfin, on aura peine à croire que par une ſuite de circonſtances inutiles à rapporter, cette diſpute intéreſſa cinq ou ſix nombreuſes familles, partagées comme les Médecins & qui prétendoient s'emparer du malade; elle dura, en un mot, juſqu'à paſſé le ſeptiéme de la maladie; cepen-

dant malgré les terribles menaces de mes trois Maîtres, le malade réduit à la boiſſon & à la diette guérit très-bien : je ſuivis cette guériſon parce que j'étois reſté ſeul : je la trouvai tracée par l'Ecole de *Cos*, & je m'écriai, c'étoit donc la route qu'il falloit prendre! Encore une autre hiſtoire : dans celle-ci, je nommerai les acteurs, parce qu'ils étoient ſur un plus grand théâtre que les trois autres Docteurs. Les *Serane*, pere & fils, étoient Médecins de l'Hôpital de *Montpellier* : le fils étoit un *Théoricien* léger, qui ſavoit par cœur & qui rediſoit continuellement tous les documens de l'inflammation ; comme ces enfans qui vous répetent ſans ceſſe & avec des airs plus ou moins niais; *la Cigale ayant chanté tout l'été*, &c. *Maître Corbeau ſur un arbre perché*, &c. *Serane*, pere, étoit un bon homme qui avoit été inſtruit par de grands Maîtres : il avoit appris à traiter les flu-

ſable ; & forme un obſtacle ſenſible à la guériſon. La fureur de traiter les maladies en faiſant prendre drogues ſur drogues ayant gagné les têtes ordinaires, les Médecins ſont aujourd'hui plus néceſſaires pour les empêcher & les défendre, que pour les ordonner. Les pratiques nationales, les obſervations des Médecins les plus ſenſés, ſe reſſentent plus ou moins du penchant invincible qu'ont les hommes à donner la préférence à de certaines idées, ſur d'autres, tout auſſi-bien fondées que celles qu'ils préférent. Je le déclare ſans paſſion, & avec la modeſtie à laquelle mes foibles connoiſſances me condamnent ; lorſque je regarde derriere moi, j'ai honte d'avoir tant inſiſté, tantôt ſur les ſaignées, tantôt ſur les purgatifs & les émétiques. Tous les axiômes rappellés ci-deſſus, & dont on abuſe tous les jours, ſont détruits par de beaucoup plus vrais, & malheureuſement trop peu con-

nus. Il me ſemble entendre crier la nature; *Ne vous preſſez point. Laiſſez moi faire. Vos drogues ne guériſſent point; ſurtout lorſque vous les entaſſez dans le corps des malades; c'eſt moi ſeule qui guérit. Les momens qui vous paroiſſent les plus orageux ſont ceux où je me ſauve le mieux; ſi vous ne m'avez pas ôté mes forces. Il vaut mieux que vous m'abandonniez toute la beſogne, que d'eſſayer des remédes douteux.* Voilà, je crois, le meilleur ſpécifique & la meilleure méthode poſſible pour le traitement des fluxions de poitrine. Elle a même ceci de bon; c'eſt qu'elle peut ſervir à bien d'autres maladies. C'eſt le vrai *catholicum*, la véritable *panacée* que tous les ſectes ont cherché du plus au moins; & que tous les Médecins ont toujours eu ſous la main, ſans avoir même penſé à l'employer. Quelqu'un jugera peut-être à propos d'en faire uſage. Il faut, dans ce cas-là, qu'il faſſe vœu de ne ja-

xions de poitrine avec l'émétique; il le donnoit pour le moins tous les deux jours, avec ou ſans l'addition de deux onces de manne. C'étoit ſon grand Cheval de bataille. Je le lui ai vû lâcher plus de mille fois, & partout & pour tout. Le fils ſe propoſa de convertir le pere & de le mettre à la mode; c'eſt-à-dire, lui faire craindre la *phlogoſe*, *l'éréthiſme*, les déchirures des petits vaiſſeaux. Le cher pere tomba dans une eſpèce d'indéciſion ſinguliere: il ne ſavoit où donner de la tête. Il tenoit pourtant ferme contre la ſaignée: mais lorſqu'il étoit auprès d'un malade, il murmuroit & s'en alloit ſans rien ordonner. Je l'ai vû à pluſieurs repriſes, apoſtropher ſon fils avec vivacité & lui crier, lorſqu'il auroit voulu donner l'émétique. *Mon fil, m'abès gaſtat! Mon fils, vous m'avez gâté!* Jamais cette ſcène ſinguliere ne ſortira de ma mémoire. Je lui ai bien de l'obli-

gation ! & les malades de l'Hôpital lui en avoient auſſi beaucoup. Ils guériſſoient ſans être preſque ſaignés, parce que le vieux *Serane* n'aimoit pas la ſaignée ; & ſans prendre l'émétique, parce que le jeune *Serane* avoit prouvé à ſon pere que ce reméde augmente l'inflammation. Les malades guériſſoient & j'en faiſois mon profit. J'en concluois que les ſaignées que *Serane* le fils multiplioit lorſqu'il étoit ſeul, étoient tout au moins auſſi inutiles que l'emétique réïtéré auquel *Serane* le pere étoit trop attaché. D'après cette avanture (jointe à celle que je viens de rapporter, & à pluſieurs autres de la même eſpèce) je crus voir bien ſenſiblement, & je me crois aujourd'hui en droit de publier, qu'on multiplie trop les remédes & que les meilleurs deviennent perfides à force de les preſſer. Cette profuſion de médicamens rend la maladie méconnoiſ-

mais donner aucun remède ſans une indication évidente. Il ne ſaignera point pour étouffer la fiévre, & parce que les petits vaiſſeaux ſont engorgés, & parce que les globules du ſang doivent reculer au lieu d'avancer, &c. mais lorſque la nature tentera une hémorrhagie ſans pouvoir la compléter: il ne fera pas vomir & il ne purgera point, à cauſe de la *ſaburre* des premieres voies qui fournit ſans ceſſe un chile épais & viſqueux, &c. mais lorſque la nature commencera ſes mouvemens pour un vomiſſement ou pour des évacuations critiques, ſans pouvoir les finir ſeule; il ne fera pas ſuer, il ne travaillera point à procurer des crachats, il n'appliquera pas le véſicatoire, pour fondre & purifier le ſang, pour chaſſer le venin qui l'aigrit & qui l'épaiſſit, &c. mais lorſque la nature tendra à la ſueur & à l'expectoration, & qu'elle fera, ſur le lieu ou l'on ap-

quera le véſicatoire, des efforts impuiſſans pour amener à maturation la matiere du catharre. Telles ſont les ſources des indications ſages & aſſurées, & tel eſt le fonds de connoiſſances que le Médecin qui veut en mériter le nom, doit acquérir & cultiver. *Hippocrate* avoit commencé à défricher ce vaſte & fertile champ, devenu depuis lui, ſtérile & couvert de halliers. Il vous apprendra ſurtout à diſtinguer les cas où l'art doit ſe taire, les cas déſeſpérés.... J'en étois à cet endroit de mes eſſais, ſur le tiſſu cellulaire & ſur l'étude des loix de *Cos*, (*en Décembre* 1765,) lorſque toute la *France* allarmée ſur l'état de Monſeigneur le Dauphin, ne nous permet plus de penſer qu'à lui. Tous les ſujets du Roi deviennent Médecins; tout le monde nous conſulte, ſurtout au moment où, vers les derniers jours de ſa vie, il ſurvient

une douleur & une tumeur au fondement. On raiſonne diverſement ſur ce phénomène. Hélas ! il eſt annoncé dans notre *Livre de Cos*, il y eſt conſigné depuis plus de 20 ſiécles, le voici...La douleur du fondement eſt (ainſi que la tumeur & la meurtriſſure de cette partie) un ſigne de mort dans les maladies lentes & longues... Le dévoyement mortel eſt la ſuite de ces ſortes de ſuppurations au fondement... Tous les ſecours de l'art ſont inutiles. Cette fauſſe criſe eſt un des accidens des maladies inférieures qui ſe mêlent quelquefois avec les *ſupérieures*. Il n'a été queſtion, dans la préſente diſſertation, que des *ſupérieures & pectorales* ſimples, en tant qu'elle dépendent du tiſſu cellulaire ou muqueux.

FIN.

Fautes à corriger

PAGE 1, *ligne* 1, connue, *lisez* connu.
page 23, *ligne* 5, madrepors, *lisez* madrepores.
page 29, *ligne* 3, des, *lisez* de.
ibid. ligne 20, toutes parties, *lisez* toutes les parties.
page 31, *ligne* 18, ſuivre, *lisez* faire.
page 32, *ligne derniere*, qu'elles, *lisez* qu'ils.
page 46, *ligne* 17, vaiſſeaux, *lisez* faiſceaux.
page 64, *ligne* 24, appellée, *lisez* appellé.
page 66, *ligne* 24, pouſſées, *lisez*, pouſſée.
page 71, *ligne* 21, des, *lisez* de.
page 72, *ligne* 23, *après* mitoyenne, *ajoutez* ou tranſverſale, qui fait la ſéparation des oreillettes & des ventricules.
page 103, *ligne* 10, *après* cuite, *ajoutez* &c.
page 109, *ligne* 6, *n.* 79, *lisez n.* 78.
page 110, *ligne* 18, 88 & 89, *lisez* 91 & 92, *même correction p.* 111.
page 119, *ligne* 4, *après* pronées, *ajoutez* dans les maladies aigues.
page 128, *ligne* 11, couvre, *lisez* couvrent.
page 130, *ligne* 13, en vain des recherches, *lisez* d'inutiles recherches.
page 140, *ligne* 16, d'une, *lisez* d'un.
page 152, *ligne* 23, des, *lisez* deux.
page 185, *ligne* 11, rameux, *lisez* rameaux.
page 187, *ligne* 21, voiſines, *lisez* voiſins.
page 207, *ligne* 23, la faveur, *lisez* faveur.
page 213, *ligne* 23, maniee, *lisez* maniere.

(Corrigé)

